WITHDRAWN
from
Manhattanville Library

MANHATTANVILLE

Given by

Pamela Tucker

(2979)

SAINTE THÉRÈSE
DE L'ENFANT JÉSUS
ET DE LA SAINTE FACE

TOUS DROITS RÉSERVÉS

C. de L. pinxit.

SAINTE THÉRÈSE DE L'ENFANT JÉSUS

SAINTE THÉRÈSE
DE L'ENFANT JÉSUS
ET DE LA SAINTE FACE
1873-1897

Par une Religieuse du Sacré-Cœur.

On n'a jamais trop de confiance dans le Bon Dieu, si puissant et si miséricordieux.

Ste Th. de l'Enf. Jésus.

LIBRAIRIE ALBERT DEWIT
53, RUE ROYALE, BRUXELLES
1926

IMPRIMATUR
Mechliniae, 16 martii 1926
J. ✠ Thys, can. lib. cens.

72608

T31 S4

CHAPITRE PREMIER

La Famille de Sœur Thérèse de l'Enfant Jésus.

Au mois de septembre 1843, un jeune homme gravissait, pensif et recueilli, la cime élevée du Grand-Saint-Bernard : son regard profond brillait d'un pieux enthousiasme. Les beautés majestueuses de cette nature grandiose des Alpes faisaient naître en son âme mille pensées généreuses; et son cœur ardent, pur comme la neige des montagnes, ne pouvant plus contenir le flot toujours croissant de sa louange pleine d'amour, il s'arrêta longtemps et versa des larmes... Puis, reprenant sa marche interrompue, il arriva bientôt au monastère béni qui, du haut de ce sommet dangereux, rayonne au loin comme un phare d'espérance et de sainte charité.

Le vénérable prieur, frappé de la beauté remarquable de son hôte, de l'expression loyale de ses traits, le reçut avec une particulière bienveillance. Il s'informa de sa famille, du lieu de sa naissance et apprit qu'il se nommait Louis-Stanislas Martin, né à Bordeaux le 22 août 1823, alors que son père, le capitaine Martin, chevalier de Saint-Louis, type de foi, de vaillance et d'honneur y était en garnison. Il sut que depuis quelque temps ses parents habitaient Alençon, dans la Basse-Nor-

mandie, et que là, présentement, Louis était chéri comme le benjamin de ses frères et sœurs.

Avait-il donc entrepris un si long voyage pour le seul motif de visiter, en passant, les beautés pittoresques de ce pays enchanteur ? — Il y a si loin de la Normandie à la Suisse, surtout par les diligences et, le plus souvent, le bâton à la main ! — Non, ce n'était pas un asile pour une nuit, pour quelques heures seulement qu'il venait solliciter en ces lieux : c'était un abri pour la nuit un peu plus longue de la vie... " Mon bon jeune homme, lui dit alors le respectable religieux, vos études de latin sont-elles terminées ? " — Et sur la réponse négative de Louis : " Je le regrette, mon enfant, car c'est une condition essentielle pour être admis parmi nos frères ; mais ne vous découragez pas, retournez dans votre pays, travaillez avec ardeur, et nous vous recevrons ensuite à bras ouverts. "

Notre voyageur reprit donc, un peu désenchanté, le chemin de sa patrie : ce jour-là, ne l'eût-il pas nommé plutôt le chemin de l'exil ?

Cependant, il ne tarda pas à sentir que le monastère du Grand-Saint-Bernard devait être seulement, pour sa vie entière, un doux et lointain souvenir ; que, sur lui, le Seigneur avait d'autres desseins, également miséricordieux, également ineffables.

D'un autre côté, quelques années plus tard, dans la même ville d'Alençon, une pieuse jeune fille, au visage agréablement empreint d'une rare énergie, M^lle^ Zélie Guérin, se présentait accom-

pagnée de sa mère, chez les Sœurs de Saint-Vincent de Paul. Elle voulait, depuis longtemps déjà, solliciter son admission comme postulante; mais dès la première entrevue, la supérieure, guidée par l'Esprit-Saint, lui répondit sans hésiter que telle n'était pas la volonté de Dieu. Zélie rentra donc sous le toit paternel, que, peu après, sa sœur aînée quittait pour la Visitation du Mans; celle-ci y vécut saintement sous le nom de Sœur Marie-Dosithée, citée par Dom Guéranger comme un type de parfaite religieuse et encouragée dans sa dernière maladie par Mgr d'Outremont, qui lui dit cette belle parole : " Ma fille, n'ayez aucune crainte; où l'arbre tombe il demeure; vous allez tomber dans le cœur de Jésus, vous y demeurerez éternellement. " Elle mourut le 24 février 1877.

Depuis sa démarche infructueuse, Mlle Guérin faisait souvent dans son cœur cette naïve prière : " Mon Dieu, puisque je ne suis pas digne d'être votre épouse comme ma sœur chérie, j'entrerai dans l'état du mariage pour accomplir votre volonté sainte. Alors, je vous en prie, *donnez-moi beaucoup d'enfants et qu'ils vous soient tous consacrés.* "

Dans sa miséricordieuse bonté, c'est à cette âme d'élite que le Seigneur réservait le vertueux jeune homme dont nous avons parlé; et, par un concours de circonstances vraiment providentielles, leur mariage se célébrait le 12 juillet 1858 dans l'église Notre-Dame d'Alençon. De cette union si

chrétienne sortirent neuf blanches fleurs, dont quatre dès le bas âge allèrent s'ouvrir dans les jardins célestes, tandis que les cinq autres s'épanouirent plus tard soit dans l'Ordre du Carmel, soit dans celui de la Visitation. Ainsi s'accomplit le vœu de la pieuse mère. Tous, dès le berceau, devaient être consacrés à la reine des lis, la Vierge Immaculée.

Quatre petites filles, Marie-Louise, Marie-Pauline, Marie-Léonie et Marie-Hélène, ornaient déjà le foyer quand on obtint, par l'intercession de saint Joseph, " un petit missionnaire ", mais hélas ! au bout de quelques mois, il s'envolait au ciel, bientôt suivi de sa petite sœur Marie-Hélène, âgée de quatre ans et demi.

Des neuvaines de plus en plus pressantes se succédèrent; à tout prix, il fallait obtenir à la famille un prêtre, un missionnaire.

Mais les " pensées du Seigneur ne sont pas nos pensées, ses voies ne sont pas nos voies ". Un nouveau petit Joseph arriva plein d'espérance, et neuf mois s'étaient à peine écoulés qu'il s'enfuyait de ce monde et rejoignait son frère aux Tabernacles éternels. — Une petite sœur le suivit encore au ciel, puis Marie-Céline et *Marie-Françoise-Thérèse* vinrent remplir les berceaux vides et compléter ce nombre mystérieux de neuf. — Malgré les apparences, le désir de ces chrétiens d'un autre âge était comblé; il l'était surtout dans leur dernière enfant, âme bénie, reine entre ses sœurs dont le R. P. de Santanna a pu écrire : " Thérèse est

maintenant un remarquable missionnaire à la parole puissante et irrésistible... " Ses parents eux-mêmes ne sont-ils pas devenus missionnaires ?... Ne peuvent-ils servir d'exemple aux parents chrétiens ?... L'épreuve les visita bien des fois, mais une résignation pleine d'amour était leur seule réponse au Père qui n'abandonne jamais ses enfants.

Chaque aurore les voyait auprès des saints autels. Ils s'agenouillaient ensemble au banquet sacré, observaient rigoureusement les abstinences et jeûnes de l'Église; ils priaient en commun, gardaient avec une fidélité absolue le repos du dimanche et faisaient des lectures saintes leurs délassements préférés.

Les grandes vertus chrétiennes brillaient à ce foyer. L'aisance n'y introduisait pas le luxe, on ne s'y départait jamais d'une simplicité toute patriarcale.

Toutes les ambitions maternelles de Mme Martin regardaient les cieux : " Quatre de mes enfants sont déjà bien placés, écrivait-elle, et les autres, oui, les autres iront aussi dans ce royaume céleste, chargés de plus de mérites puisqu'ils auront plus longtemps combattu. "

La charité, sous toutes ses formes, devenait l'expression de cette pureté de vie et de ces sentiments généreux. Les deux époux prélevaient chaque année, sur le fruit de leurs travaux, une forte somme pour la Propagation de la Foi. Ils soulageaient les pauvres dans leur détresse et les

servaient de leurs propres mains. On a vu le père de famille, à l'exemple du Bon Samaritain, relever sans honte un ouvrier gisant ivre-mort dans une rue fréquentée, prendre sa boîte d'outils, lui offrir le bras et, tout en lui faisant une douce remontrance, le conduire à sa demeure.

Il en imposait aux blasphémateurs qui, sur une simple observation, se taisaient en sa présence. Jamais les petitesses du respect humain ne diminuèrent les grandeurs de son âme. En quelque compagnie qu'il fût, il saluait toujours le saint Sacrement en passant devant une église. Il saluait de même, par respect pour le caractère sacerdotal, tout prêtre qu'il rencontrait.

En récompense de si rares vertus, les bénédictions de Dieu s'attachèrent aux pas de son fidèle serviteur. Dès l'année 1871, il put quitter sa maison de bijouterie et se retirer dans sa nouvelle habitation, rue Saint-Blaise... Mais la plus grande des bénédictions de Dieu fut de confier à ces parents chrétiens l'enfant prédestinée qui devait être un jour Sœur Thérèse de l'Enfant Jésus et de la Sainte Face.

CHAPITRE II

Ses premières Années (1873-1877).

Ce fut en plein hiver, le 2 janvier 1873, que Thérèse vint au monde. Par une délicatesse toute providentielle, ses deux sœurs aînées, qui devaient un jour lui tenir lieu de mère, — alors pensionnaires à la Visitation du Mans, — se trouvaient en vacances : quel ne fut pas leur bonheur lorsque, vers minuit, leur bon père montant d'un pas léger jusqu'à leur chambre, s'écria d'un ton joyeux : " Enfants, vous avez une petite sœur ! " Cependant, cette fois encore, il espérait, sans trop se l'avouer, un petit missionnaire ! Mais la déception ne fut pas grande et l'on reçut cette dernière enfant comme un présent du ciel. Souvent, dès lors, M. Martin appelait Thérèse " sa petite Reine ".

Par une singulière et gracieuse coïncidence, le jour même de la naissance de Thérèse, un enfant pauvre vint sonner timidement à la porte de l'heureuse demeure, remettant un papier sur lequel étaient écrits ces vers :

Souris et grandis vite,
Au bonheur tout t'invite :
Tendres soins, tendre amour...
Oui, souris à l'aurore,
Bouton qui viens d'éclore :
Tu seras Rose un jour !

Ce qui, en d'autres circonstances, n'eût été qu'une banalité, était ici un doux présage, une gracieuse prophétie : le bouton devait, en effet, s'épanouir dans le jardin de l'Époux et devenir une magnifique Rose, mais pour de courts instants, " l'espace d'un matin ".

En attendant, il souriait à la vie, et tout le monde lui rendait ses sourires. Le 4 janvier, on le porta solennellement à l'église Notre-Dame pour y recevoir la divine rosée du Baptême, lui donnant pour marraine sa sœur aînée Marie, avec les noms déjà désignés de Marie-Françoise-Thérèse.

Jusque-là, tout était bonheur, mais bientôt sur sa tige délicate le petit bouton de rose se pencha... on crut qu'il allait mourir. " Il faut s'adresser à saint François de Sales, écrivait la tante Visitandine, et promettre, si l'enfant guérit, de l'appeler de son second nom, Françoise ! " Ce fut un glaive pour le cœur de la mère. Penchée sur le berceau de sa petite Thérèse, elle attendait, pour ainsi dire, le dernier moment, se disant en elle-même : " Lorsque tout espoir me semblera perdu, alors je promettrai de l'appeler Françoise. "

Le doux François de Sales déclina l'honneur à la sainte réformatrice du Carmel : l'enfant revint à la vie et s'appela définitivement Thérèse... Peu à peu, le " petit bouton de rose " se redressa sur sa tige, devint fort et vigoureux, et au bout de quelques mois, il souriait à la vie, frais et charmant, dans les bras de sa mère.

La petite fille grandit, montrant dès le plus bas âge une intelligence précoce, un cœur sensible, une tendresse expansive pour ses parents et de remarquables dispositions à la piété et à la vertu.

Thérèse n'avait pas encore trois ans quand sa sœur Marie revint de la Visitation, son éducation terminée, mais sa sœur Pauline y restait encore pensionnaire; de là, une correspondance familiale où, souvent, il est question de la " petite Reine ".

" La petite Thérèse me demandait l'autre jour ", écrit la mère à la fin de 1875, " si elle irait au ciel. — Oui, si tu es bien sage, lui ai-je répondu. — Ah ! maman, reprit-elle alors, si je n'étais pas mignonne, j'irais donc en enfer ? Mais moi, je sais bien ce que je ferais : je m'envolerais avec toi qui serais au ciel : puis tu me tiendrais bien fort dans tes bras. Comment le Bon Dieu ferait-il pour me prendre ?... " J'ai vu dans son regard qu'elle était persuadée que le Bon Dieu ne pouvait rien, si elle se cachait dans les bras de sa mère.

" Marie aime beaucoup sa petite sœur. C'est une enfant qui nous donne à tous bien des joies; elle est d'une franchise extraordinaire : c'est charmant de la voir courir après moi pour me faire sa confession : " Maman, j'ai poussé Céline deux fois, je l'ai battue une fois; mais je ne recommencerai plus. "

" Hier, ayant déchiré sans le vouloir un petit coin de tapisserie, elle s'est mise dans un état à faire pitié; puis il fallait bien vite le dire à son père.

Quand il est rentré quatre heures après, personne n'y pensait plus; mais elle est accourue vers Marie, lui disant : " Raconte vite à papa que j'ai déchiré le papier. " Elle se tenait là comme une criminelle qui attend sa condamnation... "

La condamnation ne devait pas être terrible, car M. Martin aimait d'une tendresse extrême sa petite benjamine. Il ne la gâtait pas pourtant : un jour, Thérèse se balançait au jardin, son père vint à passer et l'appela, disant : " Viens m'embrasser, ma petite Reine. " Contre son habitude, l'enfant ne voulut point se déranger et répondit d'un air mutin : " Dérange-toi, papa ! " A cette réponse peu correcte et inattendue, le père prit un air sérieux et s'éloigna, pendant que Marie donnait une fraternelle admonition à la petite fille; à l'instant, celle-ci quitte la fatale balançoire pour courir après son père; toute la maison retentit de ses larmes de contrition pendant qu'elle montait, de toute la vitesse de ses petites jambes, l'escalier qui menait au bureau de son père.

Comme tous les enfants, Thérèse avait ses heures de caprice et de mutinerie, mais si vite et si bien réparées dès l'âge de trois ans ! Écoutons encore sa mère : " Un matin, je voulus embrasser la petite Thérèse avant de descendre; elle paraissait profondément endormie; je n'osais donc la réveiller, quand Marie me dit : " Maman, elle fait semblant de dormir, j'en suis sûre. " Alors, je me penchai sur son front pour l'embrasser; mais elle se cacha aussitôt sous sa couverture en me disant

d'un air d'enfant gâté : " Je ne veux pas qu'on me voie ! " Je n'étais rien moins que contente et le lui fis sentir. Deux minutes après, je l'entendais pleurer et voilà que bientôt, à ma grande surprise, je l'aperçois à mes côtés ! Elle était sortie toute seule de son petit lit, avait descendu l'escalier pieds nus, embarrassée dans sa robe de nuit plus longue qu'elle. Son petit visage était couvert de larmes. " Maman, " me dit-elle en se jetant à mes genoux, " maman, j'ai été méchante, pardonne-moi. " Le pardon fut vite accordé, je pris mon chérubin dans mes bras en le couvrant de baisers. "

Comme on le voit, malgré la richesse de sa nature et les bénédictions de la grâce, Thérèse avait des défauts. Sa mère signale " un entêtement presque invincible; quand elle dit *non*, rien ne peut la faire céder; on la mettrait une journée dans la cave sans obtenir un *oui ;* elle y coucherait plutôt ".

L'enfant avait aussi de l'amour-propre : " Nous devions aller chez des amis, à la campagne, racontait-elle plus tard. Maman dit à Marie de me mettre ma plus jolie toilette, mais de ne pas me laisser les bras nus. Je ne soufflai mot et montrai même l'indifférence que doivent avoir les enfants de cet âge; mais intérieurement je me disais : " J'aurais pourtant été bien plus gentille avec mes petits bras nus. "

Mais les petits défauts de Thérèse étaient combattus par son heureux naturel et l'éducation si chrétienne qu'elle recevait; elle n'a pas encore

quatre ans et, sous l'influence de la grâce, son âme s'oriente vers la vie religieuse; entendant dire autour d'elle que sa sœur Pauline serait un jour religieuse, sans trop savoir ce que c'était, elle se dit tout bas : " Moi aussi, je serai religieuse !... " Marie a donné à ses petites sœurs, même à Thérèse, un chapelet fait exprès pour compter ses sacrifices; cent fois par jour, la fillette met la main dans sa poche pour tirer " un grain... ". Avec Céline, sa compagne de jeux, elle a de vraies conférences spirituelles, et quoique plus jeune de trois ans, c'est elle qui résout les doutes : " Comment se fait-il, demande un jour Céline, que le Bon Dieu soit dans une si petite hostie ? " — " Ce n'est pas si étonnant, répond Thérèse, puisque le Bon Dieu est tout-puissant. " — " Et qu'est-ce que ça veut dire, tout-puissant ? " — " Ça veut dire qu'il fait tout ce qu'il veut. "

Thérèse est encore trop jeune pour aller à la messe, mais, le dimanche, Céline lui rapporte du pain bénit, qu'elle mange avec un grand respect. Un jour, Céline revient les mains vides : " Tu n'as pas de pain bénit ? alors, fais-en ! " L'idée est lumineuse, on ouvre le placard, on coupe un morceau de pain, la grande sœur de sept ans récite dessus un Ave Maria d'un ton solennel et le présente triomphalement à sa cadette, qui le reçoit et le mange dévotement, après avoir fait un grand signe de croix.

" Le morceau de pain de Céline avait tout à fait le goût du pain bénit ! "

CHAPITRE III

Mort de sa Mère. — Les Buissonnets. (1877-1881.)

Jusque-là, tout souriait à la petite Thérèse; elle trouvait des fleurs sous chacun de ses pas... Mais une nouvelle période allait s'ouvrir. Devant être sitôt la fiancée de Jésus, il importait que, de bonne heure, elle connût les larmes... et les premières, les plus amères peut-être, elle les versa sur la tombe de sa mère.

Thérèse n'avait pas cinq ans; elle n'oublia jamais cependant cette grande leçon de la mort : les longues et tristes semaines de la maladie, la cérémonie touchante de l'Extrême-Onction, à laquelle elle assista, les sanglots de son pauvre père, le dernier baiser donné à cette mère tant aimée.

Mme Martin mourut le 28 août 1877, dans sa quarante-sixième année; pendant la cérémonie funèbre de l'enterrement, les cinq orphelines réunies se regardaient avec tristesse : " Pauvres petites, dit la bonne, émue de compassion, en s'arrêtant devant les deux plus jeunes, vous n'avez plus de mère ! " A ces mots, Céline se jeta dans les bras de Marie en s'écriant : " Eh bien ! c'est toi qui seras maman ! " Mais Thérèse, pensant que Pauline allait peut-être avoir du chagrin et se sentir délaissée, n'ayant pas de petite fille, la

regarda avec tendresse et pressant sa tête blonde sur son épaule, dit à son tour : " Pour moi, c'est Pauline qui sera maman. "

A partir de cette époque, la tendresse paternelle et fraternelle entoura doublement de sollicitudes la petite reine; mais la mort de sa mère était un coup trop rude porté à la nature délicate de l'enfant. Son caractère changea: elle, si vive et si expansive, devint timide, douce et sensible à l'excès; la moindre chose suffisait à la faire fondre en larmes. Cette extrême sensibilité sera l'objet de ses luttes continuelles jusqu'à l'âge de quatorze ans !

Bientôt M. Martin résolut de quitter Alençon pour venir habiter Lisieux et rapprocher ainsi ses filles de leur oncle et de leur tante, M. et Mme Guérin. Il loua une charmante habitation, les Buissonnets, dans un quartier solitaire, non loin de la belle promenade nommée " Jardin de l'Étoile ". C'est dans cette riante demeure, théâtre des plus douces joies de famille, que la petite Thérèse allait passer les dix années qui la séparaient du Carmel. Partout ailleurs, elle se trouvait exilée, sentait qu'elle n'avait plus de mère et pleurait; aux Buissonnets, son petit cœur s'épanouissait et souriait à la vie. Les journées étaient si douces !

Dès le réveil, Thérèse trouvait les caresses de ses sœurs; à côté d'elles, elle faisait sa prière, puis Pauline lui donnait sa leçon de lecture et se rappelait que le mot " cieux " fut le premier qu'elle sut lire seule. La classe finie, la petite fille portait

à son père les notes méritées. L'après-midi, elle faisait avec lui une petite promenade, visitait le saint Sacrement, tantôt dans une église, tantôt dans l'autre; c'est ainsi qu'elle entra pour la première fois dans la chapelle du Carmel. " Vois-tu, ma petite reine, lui dit ce bon père, derrière cette grande grille, il y a de saintes religieuses qui prient toujours le Bon Dieu. "

Quelquefois, M. Martin l'emmenait avec lui à la pêche. Thérèse aimait ces heures silencieuses passées sur l'herbe fleurie, sa petite âme de cinq ou six ans, déjà méditative, pensait alors au Bon Dieu et se plongeait dans une véritable oraison. Déjà la terre lui paraissait un lieu d'exil et elle rêvait le ciel ! — Souvent aussi, dans ses promenades journalières, à Lisieux comme à Alençon, elle portait l'aumône aux malheureux.

En grandissant, elle aimait le Bon Dieu de plus en plus et lui donnait souvent son cœur; elle s'efforçait de faire plaisir à Notre-Seigneur et de ne l'offenser jamais... un jour, elle pourra dire que, depuis l'âge de trois ans, elle ne se rappelle pas avoir jamais résisté à la grâce !

C'est en 1878 que Thérèse fit sa première confession; elle était si persuadée que ce n'était pas à un homme, mais au Bon Dieu lui-même, qu'elle allait avouer ses péchés, qu'elle demanda sérieusement à sa sœur s'il ne fallait pas dire à M. l'abbé D*** " qu'elle l'aimait de tout son cœur ".

Après sa confession, qu'elle fit bien en face du prêtre, tournée naïvement vers lui pour bien le

voir, Thérèse lui passa son petit chapelet à bénir et sortit du confessionnal " si contente et si légère, dit-elle, que jamais elle n'avait senti autant de joie " ! C'était le soir. Arrivée sous un réverbère, elle s'arrêta, et, tirant son chapelet de sa poche, le tourna et le retourna dans tous les sens : " Que regardes-tu ? ma petite Thérèse, lui dit Pauline. — Mais je regarde comment c'est fait un chapelet bénit ! " répondit l'enfant. Dès lors, elle voulut se confesser à toutes les grandes fêtes, et cette confession remplissait son âme d'allégresse.

Quand venait le soir, Thérèse regardait les étoiles avec un inexprimable ravissement; elle remarquait avec délices un groupe lumineux (le baudrier d'Orion) qui avait la forme d'un T et elle disait à son père : " Regarde, papa, mon nom est écrit dans le ciel. "

Pendant l'hiver, elle écoutait, comme une grande personne, les lectures qui se faisaient en famille. Après la prière, elle montait dans sa chambre et demandait invariablement à Pauline, qui la couchait : " Est-ce que j'ai été mignonne aujourd'hui ? — Est-ce que le Bon Dieu est content de moi ? — Est-ce que les petits anges vont voler autour de moi ?... " Quelquefois, elle y ajoutait des questions profondes, étonnantes dans une enfant de cinq ou six ans, comme le jour où, craignant que tous les élus ne fussent pas heureux, elle demandait comment ils pouvaient être tous contents sans avoir une gloire égale...

Chaque année ramenait pour Thérèse la distri-

bution des prix. Bien que seule à concourir, la justice parfaite était gardée, Thérèse n'avait que les récompenses absolument méritées : " Le cœur me battait bien fort en écoutant ma sentence, écrit-elle plus tard, en recevant des mains de mon père, devant toute la famille réunie, les prix et les couronnes. C'était pour moi comme une image du Jugement ! "

Comme on le voit, tout ramenait cette âme d'enfant aux idées éternelles. Vers la même époque, à six ou sept ans, elle voit la mer pour la première fois et en reçoit une impression si profonde qu'elle ne peut en détacher les yeux, tant cette immensité lui révélait la grandeur et la puissance de Dieu... Le soir de ce même jour, la trace lumineuse laissée par le soleil couchant sur les flots lui parlait de la grâce divine illuminant ici-bas le chemin des âmes fidèles. Thérèse était de ces âmes, et c'est par un chemin de lumière qu'elle allait à Dieu.

CHAPITRE IV

Vie d'Élève (1881-1886).

A la rentrée d'octobre 1881, Thérèse, âgée de près de neuf ans, fut placée comme demi-pensionnaire chez les Bénédictines de Lisieux où sa sœur Léonie venait de terminer son éducation. L'enfant, très avancée pour son âge, fut mise dans une classe d'élèves beaucoup plus grandes qu'elle. Sa timidité, la supériorité de sa nature, ses succès dans les études, provoquant une certaine jalousie autour d'elle, il en résulta une petite persécution que sa délicatesse sentit vivement; elle en pleurait tout bas, mais n'en disait rien à personne, pas même à sa sœur Céline, qui l'eût certes bien défendue. L'habitude du silence faisait déjà la force de cette âme. Un trait montrera jusqu'où Thérèse à dix ou onze ans poussait l'empire sur elle-même. M. Martin ayant décidé de faire donner des leçons de dessin à Céline pour cultiver ses remarquables dispositions, dit alors à Thérèse : " Et toi, ma petite reine, aimerais-tu prendre aussi des leçons ? " L'enfant allait répondre un " oui " bien joyeux; elle le désirait extrêmement, quand Marie fit observer qu'elle n'avait pas les mêmes dispositions que sa sœur. Marie eut vite gain de cause, et Thérèse, pensant que c'était là une bonne occasion d'offrir un grand sacrifice à Jésus, garda le silence.

" Je désirais avec tant d'ardeur apprendre le dessin, disait-elle plus tard, que je me demande encore comment j'eus la force de me taire. " Elle avait alors dix ans.

Une autre difficulté de Thérèse à l'Abbaye, c'était l'heure de la récréation; elle ne savait pas jouer, et malgré ses efforts pour imiter ses compagnes, ne réussissait pas à l'apprendre. Aussi, peu à peu, le vide se faisait autour de cette enfant plus sérieuse que son âge, et Thérèse occupait sa solitude à donner une " sépulture convenable " aux petits oiseaux morts tombés sous les grands arbres. Les jeux préférés de Thérèse étaient bien différents des courses folles des pensionnaires; avec sa cousine, Marie Guérin (qui devait la rejoindre un jour au Carmel de Lisieux, 15 août 1895), on jouait aux anachorètes dans le jardin de M. Guérin et le jeu se poursuivait même à la promenade; un jour, toutes deux prétendant faire le solitaire aveugle, l'une refusant de conduire l'autre, elles tombèrent les yeux fermés sur la devanture d'un magasin qu'elles renversèrent au grand déplaisir du marchand et au grand mécontentement de Jeanne Guérin, qui les accompagnait et paraissait encore plus fâchée que le marchand. On conçoit que le jeu des anachorètes n'était guère possible au couvent. Un jour, une des religieuses, intéressée et intriguée par les manières de Thérèse en récréation, lui demanda quels étaient ses amusements et ses occupations les jours de congé, quand elle restait aux Buissonnets. — " Madame, répondit

timidement la petite, je vais bien souvent me cacher dans un espace vide de ma chambre qu'il m'est facile de fermer avec les rideaux, et là *je pense.*" —" Mais à quoi pensez-vous ?" —" Je pense au Bon Dieu, à la rapidité de la vie, à l'éternité, enfin, je pense !... " L'enfant de dix ans qui trouvait sa joie en de tels amusements n'était pas faite pour la terre !

Cependant, elle rencontrait des obstacles et faisait peu à peu l'expérience des filets où l'ennemi de tout bien prend les âmes. Voyant ses compagnes nouer des relations plus intimes avec l'une ou l'autre élève, elle choisit aussi une amie... mais celle-ci, obligée de rentrer quelque temps dans sa famille, oublia bien vite la petite Thérèse, qui désormais ne chercha plus cette affection si *inconstante*... Voyant plusieurs élèves s'attacher particulièrement à l'une des maîtresses, elle voulut les imiter, mais ne put y réussir. Heureuse impuissance, qui gardait son cœur uniquement à Jésus !

Vers le même temps, Thérèse fit encore une autre expérience : sa cousine Marie avait souvent la migraine et dans ces occasions sa mère la câlinait, lui prodiguant les caresses, sans obtenir autre chose que des larmes et l'invariable plainte : " J'ai mal à la tête ! " Thérèse, qui presque chaque jour avait aussi mal à la tête, éprouva le désir d'imiter sa cousine et d'être caressée comme elle; un beau soir, elle se mit donc à larmoyer dans son fauteuil, dans un coin du salon. Bientôt sa grande cousine

Jeanne s'empresse autour d'elle, sa tante vient aussi et demande la cause de ces larmes. " J'ai mal à la tête, " répondit la petite fille à l'imitation de sa cousine...

" Il paraît que cela ne m'allait pas de me plaindre, racontait en riant Thérèse; jamais on ne voulut croire que je pleurais pour un mal de tête ! Finalement j'en fus pour mes frais, bien résolue à ne plus imiter les autres... et guérie pour toujours du désir d'attirer l'attention. "

Mais ces luttes enfantines, si méritoires soient-elles, n'eussent pas suffi à la perfection que Dieu attendait de cette âme privilégiée; l'épreuve, sur une plus grande échelle, était nécessaire à sa formation; l'épreuve ne manqua pas.

Thérèse, orpheline à quatre ans, avait reporté toute la tendresse de son cœur d'enfant sur sa sœur Pauline, " sa petite mère " comme elle aimait à l'appeler; quelle ne fut pas sa peine d'entendre un jour sa chère Pauline parler avec Marie de son entrée prochaine au Carmel ! Il semblait à la pauvre petite qu'elle ne pourrait supporter une telle séparation ! Les explications données par la grande sœur, le tableau qu'elle lui fit de la vie religieuse adoucirent un si profond chagrin... et, quelques jours après, repassant en son cœur ce tableau du cloître, Thérèse comprit, à n'en pas douter, que le Carmel était le désert où elle aussi devait un jour se cacher... Elle aurait voulu que ce jour fût tout proche et confia à la Mère Prieure

son désir d'entrer avec Pauline et de faire sa première communion le jour de sa prise d'habit... La Mère Prieure reçut gravement cette confidence, convaincue des desseins pleins d'amour que la Providence avait sur cette âme, mais elle lui dit que la règle n'admettait pas de postulantes de neuf ans.

Pauline entra au Carmel le 2 octobre 1882 et prit le nom de Sœur Agnès de Jésus. Marie restait auprès de son père et de ses plus jeunes sœurs; Thérèse s'attacha à elle de toute la force de son petit cœur aimant, aussi quel nouveau et plus cruel déchirement l'attendait quatre ans après, quand à son tour Marie disparut derrière les grilles du Carmel.

Mais, sans attendre ce jour, une épreuve nouvelle se préparait pour Thérèse, celle de la maladie; pendant plusieurs mois, 1882-1883, l'enfant souffrit de continuels maux de tête; aux vacances de Pâques 1883, les souffrances devinrent plus vives, une sorte de tremblement agitait la pauvre petite, qui bientôt tomba dans un état désespérant. Un mieux se produisit cependant qui lui permit d'assister à la prise d'habit de Sœur Agnès de Jésus; mais le soir même la maladie reprenait avec une nouvelle intensité... le délire et les évanouissements se succédaient; bientôt la pauvre enfant ne reconnut plus ni son père, ni ses sœurs... elle les voyait, les appelait sans recouvrer sa lucidité.

Marie, désolée de voir sa sœur en cet état, vint

s'agenouiller en pleurant devant une statue de la Vierge Immaculée qui déjà par deux fois s'était animée pour donner à sa mère une lumière demandée avec instances. Tout à coup, pendant qu'elle priait, la Vierge Marie devint d'une merveilleuse beauté, Thérèse la vit animée d'un ravissant et céleste sourire en s'avançant vers son lit... sans effort, à ce moment, elle baissa les yeux, reconnut ses sœurs : elle était guérie (10 mai 1883) !

Un an plus tard (8 mai 1884), la petite Thérèse fit sa première communion. Les trois mois de préparation passèrent vite. Sœur Agnès de Jésus lui avait donné un petit livre dont les pages blanches étaient ornées des fleurs les plus variées : chaque jour, l'enfant devait y inscrire les petits sacrifices transformés en violettes, en roses, en bluets, en myosotis, destinés à former le berceau de Jésus.

La retraite de première communion arriva, ce fut une retraite bénie. Les instructions données par M. l'abbé D*** étaient soigneusement rédigées par la pieuse première communiante; mais elle refusa d'écrire ses pensées, disant qu'elle se les rappellerait bien.

" Enfin le beau jour entre tous les beaux jours de la vie se leva pour moi, dit Thérèse; quels ineffables souvenirs laissèrent dans mon âme les moindres détails de ces heures du ciel ! Le joyeux réveil de l'aurore, les baisers respectueux et tendres des maîtresses et des grandes compagnes, la

chambre de toilette remplie de " flocons neigeux " dont chaque enfant se voyait revêtue à son tour; surtout l'entrée à la chapelle et le chant du cantique :

O, saint autel qu'environnent les anges.

" Mais je ne veux pas et ne pourrais pas tout dire : il est de ces choses qui perdent leur parfum dès qu'elles sont exposées à l'air; il est des pensées intimes qui ne peuvent se traduire dans le langage de la terre, sans perdre aussitôt leur sens profond et céleste !

" Ah ! qu'il fut doux ce premier baiser de Jésus à mon âme ! Oui, ce fut un baiser d'amour. Je me sentais aimée et je disais aussi : " Je vous aime, je me donne à vous pour toujours ! " Jésus ne me fit aucune demande, ne réclama aucun sacrifice. Depuis longtemps déjà, Lui et la petite Thérèse s'étaient regardés et compris... Ce jour-là, notre rencontre ne pouvait plus s'appeler un simple regard, mais une fusion. Nous n'étions plus deux : Thérèse avait disparu comme la goutte d'eau qui se perd au sein de l'Océan; Jésus restait seul. Il était le Maître ! le Roi ! Thérèse ne lui avait-elle pas demandé de lui ôter sa liberté ? Cette liberté lui faisait peur, elle se sentait si faible, si fragile, que pour jamais elle voulait s'unir à la force divine ". (*Histoire d'une âme*, ch. IV.)

La joie de la première communiante se traduisit par de douces larmes qui l'inondèrent au grand étonnement de ses compagnes, qui plus tard se disaient l'une à l'autre : " Pourquoi donc a-t-elle

pleuré ? — " Peut-être qu'elle avait une inquiétude de conscience ? " — " Non, c'était plutôt de ne pas avoir auprès d'elle sa mère ou sa sœur carmélite, qu'elle aimait tant. " Elles n'avaient pas compris qu'en venant dans ce cœur, Jésus y apportait une joie si profonde, si ineffable, qu'elle le faisait déborder...

L'après-midi, Thérèse prononça, au nom de ses compagnes, l'acte de consécration à la sainte Vierge et mit tout son cœur à se consacrer à la Vierge Mère, à la supplier de veiller sur elle !... Elle se souvenait de son *visible sourire* qui l'avait autrefois guérie et délivrée. Et qui peut dire avec quel amour Marie regarda cette âme si pure, et lui sourit encore ?

Au soir de ce beau jour, M. Martin, prenant sa petite reine par la main, la conduisit au Carmel, où, le matin même, sa sœur Pauline avait fait sa Profession. Ce fut une joie sans amertume, déjà Thérèse espérait la rejoindre bientôt et attendre le ciel à ses côtés... Puis on rentra aux Buissonnets. Thérèse ne fut pas insensible à la fête de famille préparée pour elle, aux cadeaux qui l'attendaient; mais son bonheur était tranquille et rien ne troublait sa paix intime. Enfin la nuit termina ce beau soir; car les jours les plus radieux sont suivis de ténèbres; seul le jour de l'éternelle Communion dans la Patrie n'aura pas de couchant !

Thérèse fit sa seconde communion le jour de l'Ascension. Dès lors, elle n'aspirait plus qu'à recevoir Notre-Seigneur et les fêtes lui parais-

saient bien espacées dans le calendrier... La veille de ces heureux jours, Marie préparait sa petite sœur à la grâce du lendemain, et dans quel terrain fertile tombaient ses instructions ! L'amour de la croix, le désir de n'aimer que Dieu, de ne trouver de joie qu'en Lui seul, commençaient à remplir cette âme prédestinée. Souvent dans ses actions de grâces, elle répétait ces paroles de l'Imitation : " O Jésus, douceur ineffable, changez pour moi en amertume toutes les consolations de la terre. " Ces paroles sortaient de mes lèvres sans effort, dira-t-elle plus tard, je les prononçais comme un enfant qui répète sans trop comprendre ce qu'une personne amie lui inspire.

Un mois après, le 14 juin, la grâce de la Confirmation vint compléter la série des bienfaits de Dieu et préparer la série des grâces et des luttes qui devaient mener Thérèse dans l'asile tant désiré du Carmel.

C'est à cette époque aussi que le démon s'efforça d'attaquer l'âme de Thérèse par une véritable crise de scrupules qui la fit bien souffrir et dura deux ans. Toutes ses pensées, ses actions les plus simples lui devenaient un sujet de trouble et d'angoisse; elle n'avait de repos qu'après avoir tout confié à sa sœur Marie... Le fardeau déposé, elle goûtait un instant de paix, mais cette paix passait comme un éclair et le martyre recommençait. Lorsque Marie entra au Carmel, Thérèse, ne sachant plus à qui confier ses tourments, se tourna vers le ciel. Elle s'adressa aux quatre petits anges,

ses frères et sœurs qui l'avaient précédée là-haut. Pensant que ces âmes innocentes qui n'avaient jamais connu le trouble et l'inquiétude auraient pitié d'elle, elle leur demanda de puiser dans les trésors divins et de lui obtenir " la Paix ". La réponse ne se fit pas attendre : bientôt des flots de paix vinrent inonder son âme, l'épreuve des scrupules était finie et la dévotion de Thérèse à ses petits frères du Paradis bien augmentée.

CHAPITRE V

Lutte pour la Vocation (1886-1887).

La santé de Thérèse ne lui permit pas de continuer ses études à l'Abbaye. Elle sortit de pension à l'âge de treize ans et, pour terminer son éducation, son père la conduisait plusieurs fois la semaine chez une respectable dame de laquelle elle recevait d'excellentes leçons. Mais l'heure était venue pour la petite fiancée de Jésus de s'orienter définitivement vers le Carmel; les deux années qui s'ouvrent sont remplies des luttes pour sa vocation, et de ses progrès dans la perfection.

La vanité n'était pas encore éteinte dans le cœur de Thérèse : elle prenait ses leçons dans un salon meublé à l'antique, où souvent la mère de son institutrice recevait des visites. Ces jours-là l'élève n'apprenait pas grand'chose; le nez dans son livre elle entendait tout, même les compliments qui s'adressaient indirectement à elle; une dame s'extasiait sur ses beaux cheveux, une autre demandait quelle était cette si jolie jeune fille ?... et son amour-propre en était agréablement caressé.

Une excessive sensibilité était aussi un constant objet de lutte : Thérèse pleurait pour tout et pour rien ! Peu habituée à se servir, regardée comme la Benjamine, elle ne s'occupait guère du ménage et croyait avoir fait beaucoup quand elle avait mis

ou ôté les dessus de lit, rentré un pot de fleur de Céline, arrosé une bouture. Mais si Céline n'avait pas l'air de s'en apercevoir et d'en être heureuse, elle en versait d'abondantes larmes ! Quand elle avait fait de la peine à quelqu'un, même involontairement, elle se désolait à se rendre malade, puis pleurait d'avoir pleuré; bref, elle se faisait des peines de tout, luttant, vainement, semblait-il, contre une sensibilité qui débordait toujours.

La victoire devait venir un jour cependant ! Comment sans cela Thérèse eût-elle osé rêver du Carmel ? Ce fut une grâce de Noël 1886. Jusque-là les surprises abondaient dans les souliers de la petite reine; cette année-là son père, toujours si disposé à la gâter, témoigna du mécontentement et elle l'entendit dire à ses sœurs : " Pour une grande fille comme Thérèse, c'est là une surprise trop enfantine. Je l'espère, ce sera la dernière année. " En tout autre cas Thérèse eût versé d'abondantes larmes en entendant ces paroles. Céline, qui le savait bien voulait la retenir. " Ne descends pas tout de suite... tu pleurerais trop en regardant les surprises devant papa ! " Mais pour la première fois Thérèse se sentait forte et maîtresse de son émotion; elle descendit rapidement, refoulant ses larmes, prit ses souliers dans la cheminée et en tira " joyeusement " les objets qui lui étaient destinés... Elle avait l'air heureux comme une reine ! Céline n'en croyait pas ses yeux !

Au jour de sa Nativité, l'Enfant Jésus avait

apporté à sa petite fiancée un cadeau demandé et désiré depuis neuf ans : la victoire sur sa sensibilité... Ce jour-là une charité débordante entra dans le cœur de Thérèse avec le besoin de s'*oublier toujours* et dès lors elle fut heureuse.

Dès lors aussi les grâces se multiplient pour elle : la première fut une grâce de zèle : un dimanche en fermant son livre à la fin de la messe, une image représentant Notre-Seigneur en croix glissa un peu en dehors des pages, ne laissant voir qu'une de ses mains divines percée et sanglante. Thérèse éprouva alors un sentiment tout nouveau, une vive douleur à la vue de ce sang précieux qui tombait à terre sans que personne s'empressât de le recueillir; et depuis ce jour le " Sitio " de Jésus mourant retentissait à chaque instant dans son cœur et y allumait une soif ardente des âmes.

Écoutons Thérèse raconter elle-même comment le Bon Maître excita son zèle et encouragea ses premiers désirs :

" J'entendis parler d'un grand criminel, du nom de Pranzini, condamné à mort pour des meurtres épouvantables et dont l'impénitence faisait craindre une éternelle damnation. Je voulus empêcher ce dernier et irrémédiable malheur. Afin d'y parvenir j'employai tous les moyens spirituels imaginables; et, sachant bien que, de moi-même je ne pouvais rien, j'offris pour sa rançon les mérites infinis de Notre-Seigneur et les trésors de la sainte Église.

Faut-il le dire ? je sentais au fond de mon cœur

la certitude d'être exaucée. Mais afin de me donner du courage pour continuer de courir à la conquête des âmes, je fis cette naïve prière : Mon Dieu, je suis bien sûre que vous pardonnerez au malheureux Pranzini; je le croirais même s'il ne se confessait pas et ne donnait aucune marque de contrition, tant j'ai confiance en votre infinie miséricorde. Mais c'est mon premier pécheur; à cause de cela, je vous demande seulement un signe de repentir pour ma simple consolation.

" Ma prière fut exaucée à la lettre ! — Jamais mon père ne nous laissait lire les journaux; cependant je ne crus pas désobéir en regardant les passages qui concernaient Pranzini. — Le lendemain de son exécution, j'ouvre avec empressement le journal *La Croix* et que vois-je ?... Ah ! mes larmes trahirent mon émotion et je fus obligée de m'enfuir. Pranzini sans confession, sans absolution était monté sur l'échafaud; déjà le bourreau l'entraînait vers la fatale bascule quand, remué tout à coup par une soudaine inspiration, il se retourne, saisit un crucifix que lui présentait le prêtre et *baise par trois fois ses plaies sacrées !*

J'avais donc obtenu le signe demandé; et ce signe était bien doux pour moi puisque c'était devant les plaies de Jésus, en voyant couler son sang divin que la soif des âmes avait pénétré dans mon cœur. " (*Histoire d'une âme*, ch. v.)

Thérèse, dégagée de ses scrupules, de sa sensibilité excessive, prit goût à la lecture et à l'étude. Elle avait toujours aimé le grand, le beau; à cette

époque elle fut prise d'un désir extrême de savoir. Non contente des leçons de sa maîtresse, elle s'appliquait seule à des études spéciales et fit en peu de temps de rapides progrès. Mais Jésus la rappelait toujours à la vie spirituelle, sa première et principale étude.

L'*Imitation de Jésus-Christ* était alors son livre de prédilection, elle ne le quittait pas et en savait des chapitres entiers par cœur. Plus tard elle découvrira les trésors cachés dans le saint Évangile.

La lecture des conférences de M. l'abbé Arminjon sur " la fin du monde présent et les mystères de la vie future " la plongea, à quatorze ans, dans la pensée de l'éternité et lui fit goûter un bonheur indicible. " Je pressentais déjà, dit-elle, ce que Dieu réserve à ceux qui l'aiment et, voyant ces récompenses éternelles si disproportionnées avec les légers sacrifices de cette vie, je voulais aimer Jésus avec passion, lui donner mille marques de tendresse pendant que je le pouvais encore. "

Une autre grâce de cette époque fut l'intime union qui s'établit entre Thérèse et sa sœur Céline. Ensemble elles suivaient les traces de Jésus, s'animant à L'aimer toujours plus, à Le servir toujours mieux.

Dès lors, des progrès rapides manifestèrent l'action de Dieu dans cette âme de quatorze ans ! Au début le combat se lisait dans sa physionomie expressive; bientôt l'habitude lui rendit la vertu comme naturelle et le renoncement généreusement et constamment pratiqué par amour lui devint

facile. Pour une grâce fidèlement reçue, Jésus lui en accordait une multitude d'autres !

On se rappelle que l'idée d'être religieuse avait précédé dans la petite Thérèse l'éveil de la raison. Cette idée avait grandi avec elle, et la vocation de sa sœur Pauline, ouvrant devant ses yeux les horizons du Carmel, avait dès l'âge de neuf ans fixé son choix... Lors de sa première visite après l'entrée de Pauline, la future carmélite se demandait quel nom lui serait donné plus tard. Elle savait qu'il y avait au monastère une sœur Thérèse de Jésus; cependant son beau nom de Thérèse pouvait-il lui être enlevé ? Tout à coup elle pensa au petit Jésus qu'elle aimait tant et se dit : " Oh ! que je serais heureuse de m'appeler Thérèse de l'Enfant Jésus ! " Et voilà que, dans la conversation, sans qu'elle eût exprimé le moindre désir ou fait part de sa pensée, la Prieure lui dit soudain : " Quand vous viendrez parmi nous, ma chère petite fille, vous vous appellerez *Thérèse de l'Enfant Jésus !* "

Depuis ce jour, cinq ans avaient passé, les désirs de Thérèse n'avaient fait que grandir et maintenant l'appel divin était si pressant que, malgré son jeune âge, elle brûlait de franchir les portes du Carmel. Devenir à quinze ans l'épouse de Jésus c'était un beau rêve d'amour, mais comment le réaliser ? Sa chère marraine, Sœur Marie du S. C., la trouvait bien jeune ! la Mère Prieure s'efforçait sagement de modérer l'ardeur de la prétendante !... Et Céline,

décidée à se donner à Dieu, ne devait-elle pas la précéder dans le cloître ?... Et son père, comment l'abandonner ?

Seule la Sœur Agnès de Jésus encourageait l'enfant qu'elle connaissait si bien... Bientôt Céline avertie accepta le sacrifice et promit de demeurer auprès de son père... Restait à obtenir le consentement de celui-ci; écoutons Thérèse raconter cet instant solennel dans toute histoire de vocation. Elle avait choisi pour faire sa grande confidence la fête de la Pentecôte, 29 mai 1887 :

" L'après-midi, en revenant des Vêpres, je trouvai l'occasion désirée. Mon père était allé s'asseoir dans le jardin et là, les mains jointes, il contemplait les merveilles de la nature. Le soleil couchant dorait de ses derniers feux le sommet des grands arbres et les petits oiseaux gazouillaient leur prière du soir.

" Son beau visage avait une expression toute céleste, je sentais que la paix inondait son cœur. Sans dire un seul mot, j'allai m'asseoir à ses côtés, les yeux humides de larmes. Il me regarda avec une tendresse indéfinissable et me dit : " Qu'as-tu, ma petite reine ?... Confie-moi cela... " Puis, se levant comme pour dissimuler sa propre émotion, il marcha lentement, me pressant contre lui.

" A travers mes larmes, je parlai du Carmel, de mes désirs d'y entrer bientôt; alors il pleura lui-même ! Toutefois il ne dit rien pour me détourner de ma vocation; il me fit simplement remarquer que j'étais encore bien jeune pour prendre une

détermination aussi grave; et, comme j'insistais, défendant bien ma cause, mon incomparable père, avec sa droite et généreuse nature, fut bientôt convaincu. Nous continuâmes longtemps notre promenade; mon cœur était soulagé, papa ne versait plus de larmes. Il me parla comme un saint. S'approchant d'un mur peu élevé, il me montra de petites fleurs blanches, semblables à des lis en miniature, et, prenant une de ces fleurs, il me la donna, m'expliquant avec quel soin le Seigneur l'avait fait éclore et conservée jusqu'à ce jour.

" Je croyais écouter mon histoire, tant la ressemblance était frappante entre la petite fleur et la petite Thérèse. Je reçus cette fleurette comme une relique et je vis qu'en voulant la cueillir, mon père avait enlevé toutes ses racines sans les briser : elle paraissait destinée à vivre encore dans une autre terre plus fertile. Cette même action, papa venait de la faire pour moi, en me permettant de quitter, pour la montagne du Carmel, la douce vallée témoin de mes premiers pas dans la vie. Je collai ma petite fleur blanche sur une image de Notre-Dame des Victoires : la sainte Vierge lui sourit et le petit Jésus semble la tenir dans sa main. C'est là qu'elle est encore... "

(*Histoire d'une âme*, ch. v.)

Le consentement de son père obtenu, Thérèse croyait pouvoir s'envoler sans crainte au Carmel. Hélas ! il n'en était rien. Son oncle Guérin, en

apprenant sa demande, déclara qu'il s'y opposait formellement; que cette entrée à quinze ans dans un ordre austère était contre la prudence, que ce serait faire tort à la religion que de laisser une enfant embrasser une telle vie, etc. Bref, il ajouta qu'à moins d'un miracle il ne changerait pas d'avis... Il changea cependant, mais au bout d'un assez long temps; et, convaincu des desseins providentiels de Dieu sur sa nièce, lui aussi donna son consentement.

Thérèse, radieuse, vint au Carmel apporter cette bonne nouvelle... mais là elle apprit l'opposition, la plus grave, la plus invincible de toutes : M. le Supérieur du Carmel refusait de l'admettre avant vingt et un ans. Sans perdre courage, Thérèse, accompagnée de son père, vint elle-même au presbytère exposer ses désirs. Reçue très froidement, c'est sur un *non* des plus accentués qu'elle dut quitter la place. " Toutefois, ajoute le bon prêtre, je ne suis que le délégué de Monseigneur : s'il autorise cette entrée, je n'aurai plus rien à dire. " Que faire ? De gros nuages obscurcissaient le firmament de la future carmélite. Son père, ne sachant comment la consoler, lui promit de la conduire à Bayeux si elle le désirait, ce qu'elle accepta avec reconnaissance.

Le voyage fut fixé au 31 octobre 1887. Thérèse partit seule avec son père, le cœur rempli d'espérance, mais aussi bien émue à la pensée de se présenter à l'évêché. Pour la première fois de sa vie elle devait faire une visite sans être accompagnée

de ses sœurs, et cette visite était à un évêque ! et elle devrait expliquer et développer les raisons qui lui faisaient solliciter son entrée, répondre aux objections ! quelle épreuve pour sa timidité ! " Mais l'amour ne trouve rien d'impossible " dit l'Imitation.

Les voyageurs arrivèrent à l'évêché par une pluie diluvienne et furent reçus très aimablement par un vicaire général, M. l'abbé Révérony, qui, apercevant des larmes dans les yeux de Thérèse, lui dit en souriant : " Ah ! je vois des diamants, il ne faut pas les montrer à Monseigneur ! "

Thérèse traversa les grands salons, se demandant tout bas ce qu'elle allait oser dire ! Monseigneur se promenait en ce moment dans une galerie avec deux prêtres ; averti par son grand vicaire, il revint avec lui dans l'appartement où les voyageurs l'attendaient. Après les avoir bénis, Sa Grandeur les pria de s'asseoir et M. Révérony présenta à Thérèse un des trois énormes fauteuils placés devant la cheminée. Celle-ci s'étant excusée poliment, il insista : " Montrez-nous, Mademoiselle, si vous êtes capable d'obéir. " Aussitôt elle s'assit (tandis qu'il prenait une chaise), dans ce siège monumental où quatre comme elle auraient été à l'aise, " plus à l'aise que moi, racontait-elle plus tard, car j'étais loin d'y être " !

Priée d'expliquer le motif de sa visite, Thérèse le fit le plus éloquemment qu'elle put, tout en comprenant bien qu'un mot favorable du supérieur l'aurait mieux servie que toute son éloquence.

" — Y a-t-il longtemps que vous désirez le Carmel ? demanda Monseigneur.

" — Oh ! oui, Monseigneur, bien longtemps.

" — Voyons, reprit en riant M. Révérony, il ne peut toujours pas y avoir quinze ans de cela ?

" — C'est vrai, répondit-elle, mais il n'y a pas beaucoup d'années à retrancher, car j'ai désiré me donner au bon Dieu dès l'âge de trois ans. "

Mgr Hugonin, croyant répondre au désir de M. Martin, insista auprès de l'enfant, lui disant qu'elle ne devait pas quitter son père si tôt, mais il fut bien surpris de voir ce père admirable prendre le parti de sa fille.

Malgré tout, l'Évêque déclara ne pouvoir prendre aucune décision avant d'avoir entendu le Supérieur. Rien ne pouvait faire plus de peine à Thérèse, qui connaissait son opposition formelle; aussi oubliant, les recommandations de M. l'abbé Révérony, " elle fit plus que montrer des diamants à Monseigneur, elle lui en donna... " Touché de cette douleur qui montrait un désir si sincère, Monseigneur encouragea l'enfant, la caressant avec affection, l'engageant à profiter du voyage de Rome, qu'elle allait entreprendre, lui promettant de voir bientôt M. le Supérieur à Lisieux. " Certainement, conclut-il, vous aurez ma réponse en Italie ! " Puis il reconduisit les visiteurs jusqu'au jardin et sourit paternellement en apprenant que ce matin même, pour la première fois, Thérèse avait relevé ses cheveux pour paraître plus âgée !...

Mais il fallut rentrer à Lisieux sans aucune réponse favorable... ; plus Thérèse approchait du terme, plus ses affaires s'embrouillaient, mais au fond de l'âme, malgré son chagrin, elle ne cessait pas d'avoir une grande paix parce qu'elle ne cherchait que la volonté du Seigneur.

CHAPITRE VI

Le voyage de Rome. — Dernière Tentative (1887).

Le 4 novembre 1887, à 3 heures du matin, Thérèse, accompagnée de son père et de sa sœur Céline, traversait la ville de Lisieux, encore plongée dans les ombres de la nuit. Elle entreprenait ce voyage de Rome, avec l'intention de demander au Souverain Pontife la permission tant désirée d'entrer au Carmel à quinze ans. Thérèse n'y trouvera pas ce qu'elle cherche, mais la Providence a ses desseins : elle reviendra de Rome avec une vocation éclairée et affermie par le contact du monde, de ses richesses, de ses honneurs qu'elle a pu juger pendant ce mois; plus encore avec une compréhension plus haute de la mission du Carmel : prier pour les prêtres.

" Jusque-là, écrira-t-elle, je ne pouvais comprendre le but principal de la réforme du Carmel; prier pour les pécheurs me ravissait, mais prier pour les prêtres, dont les âmes me semblaient plus pures que le cristal, cela me paraissait étonnant...

" Pendant un mois j'ai rencontré beaucoup de saints prêtres; et j'ai vu que, si leur dignité les élève au-dessus des anges, ils n'en sont pas moins des hommes fragiles.

" Donc, si de saints prêtres, que Jésus appelle dans l'Évangile le sel de la terre, montrent qu'ils

ont besoin de prières, que faut-il penser de ceux qui sont tièdes ?... "

Un arrêt à Paris permit à Thérèse de remercier à Notre-Dame des Victoires la Vierge qui l'avait guérie : elle y reçut des grâces nouvelles qui ressemblaient à celles de sa première communion; son âme y fut remplie de paix !

Le 7 novembre le pèlerinage quitta Paris, chaque wagon fut mis sous le vocable du saint patron du prêtre qui en était le chef; mais la sainteté de M. Martin était si connue que son compartiment fut mis sous le patronage de saint Martin !

M. l'abbé Révérony profitait du voyage pour étudier la future carmélite, il l'écoutait à table, l'observait de loin et ne put qu'admirer sa réserve, sa simplicité jointes à une maturité au-dessus de son âge : ce fruit délicat destiné à être servi si tôt sur la table du Père de famille devait être un fruit précoce ! La manière dont elle admire au passage les beautés de la Suisse, les réflexions que ces beautés lui suggèrent en sont la preuve.

Après avoir décrit les splendeurs " qui ont élevé son âme vers Celui qui s'est plu à jeter de pareils chefs-d'œuvre sur une terre d'exil qui ne doit durer qu'un jour ", elle ajoute : " Comment dire mes impressions devant ce spectacle si poétique et si grandiose ? Je pressentais les merveilles du ciel... La vie religieuse m'apparaissait telle qu'elle est, avec ses assujettissements, ses petits sacrifices quotidiens accomplis dans l'ombre. Je comprenais

combien alors il devient facile de se replier sur soi-même, d'oublier le but sublime de sa vocation; et je me disais : " Plus tard, à l'heure de l'épreuve, " lorsque, prisonnière au Carmel, je ne pourrai " voir qu'un tout petit coin du ciel, je me sou- " viendrai d'aujourd'hui; ce tableau me donnera " du courage. Je ne ferai plus de cas de mes petits " intérêts en pensant à la grandeur et à la puis- " sance de Dieu; je l'aimerai uniquement et " n'aurai pas le malheur de m'attacher à des " pailles, maintenant que mon cœur entrevoit ce " qu'Il réserve à ceux qui l'aiment. "

Après avoir contemplé les œuvres de Dieu, Thérèse admire celles des créatures : elle le fait en artiste. A Milan, la cathédrale est l'objet d'une étude toute particulière... Le Campo Santo, avec ses statues de marbre blanc " qu'un ciseau de génie semble avoir animées " la ravit. Un petit enfant qui jette des fleurs sur la tombe de son père la frappe particulièrement; " on oublie la pesanteur du marbre, dit-elle; les pétales délicats semblent glisser entre ses doigts ! " L'humour, la gaieté ne manquent pas à ce récit; témoin le portrait du vieux Monsieur *français* qui suivait partout M. Martin et ses filles, tout en maugréant contre leurs admirations et en répétant avec humeur : Ah ! que les Français sont donc enthousiastes !...

Venise la silencieuse l'intéresse, mais elle la trouve triste...

A Padoue elle vénère les reliques de saint Antoine, à Bologne celles de sainte Catherine, dont le visage

conserve l'empreinte du baiser de l'Enfant Jésus... Mais il lui tarde d'arriver à Lorette ! " Notre plus grande consolation, raconte-t-elle, fut de recevoir Jésus " dans sa maison " et de devenir son temple vivant, au lieu même qu'il avait honoré de sa divine présence. Suivant l'usage romain, la sainte Eucharistie ne se conserve dans chaque église qu'à un autel, et là seulement les prêtres la distribuent aux fidèles. A Lorette cet autel se trouve dans la basilique où la sainte Maison est renfermée comme un diamant précieux en un écrin de marbre blanc. Cela ne fit pas notre affaire. C'était dans le " Diamant " et non dans l'écrin que nous voulions recevoir le Pain des anges. Mon père, avec sa douceur ordinaire, suivit les pèlerins, tandis que ses filles, moins soumises, se dirigeaient vers la Santa Casa. — Par un privilège spécial, un prêtre se disposait à y célébrer sa messe; nous lui confions notre désir. Immédiatement ce prêtre dévoué demanda deux petites hosties qu'il plaça sur la patène, et vous devinez le bonheur ineffable de cette communion... Que sera-ce donc quand nous communierons éternellement dans la demeure du Roi des cieux ! "

A Pompéi, Thérèse regrette de ne pouvoir se promener seule dans ces ruines en méditant sur la vanité des grandeurs humaines. A Florence, sa main seule est assez petite pour passer au travers du grillage et faire toucher à la châsse de sainte Madeleine de Pazzi les chapelets et les médailles des pèlerins.

La riche nature de Thérèse se révèle dans ce voyage et dans le récit qu'elle en fait, avec les contrastes et les harmonies qui font le charme de sa physionomie; nous l'avons déjà vue artiste, enthousiaste de la nature, presque philosophe, fine observatrice, plus sérieuse que son âge dans l'appréciation de ce qui l'entoure... Cela ne l'empêche pas d'être jeune, elle trouve une joie d'enfant à se coucher avec sa sœur Céline au fond du tombeau de sainte Cécile, à escalader les pierres branlantes des ruines du Colisée pour découvrir le sol même où les martyrs ont versé leur sang, à faire l'ascension du Dôme de Milan si haut qu'on peut monter avec les plus intrépides... Déjà elle est uniquement éprise de l'Époux des Vierges... c'est Lui qu'elle cherche partout, mais elle n'a que quatorze ans et c'est avec l'aimable simplicité de cet âge qu'elle court sur les traces du Bien-Aimé... Mais ni plaisir, ni spectacles grandioses, ni consolations pieuses ne lui font perdre de vue le but de son voyage. Ce qu'elle est venue chercher à Rome c'est la permission de se faire prisonnière au Carmel à quinze ans !... Mais cette permission, son unique planche de salut, pensait-elle, il faut la demander au Pape, profiter de l'audience accordée par Léon XIII au pèlerinage pour exposer son désir, il faut *oser parler* au Souverain Pontife devant des cardinaux, des évêques et des prêtres... Thérèse tremble, rien que d'y penser :

" Ce fut le dimanche matin 20 novembre que

nous entrâmes au Vatican, raconte-t-elle; nous assistâmes à la messe du Saint-Père... L'évangile de ce jour contenait ces ravissantes paroles : " Ne " craignez pas, petit troupeau, car il a plu à mon " Père de vous donner son royaume... " Et mon cœur s'abandonnait à une douce confiance. Non, je ne craignais pas, j'espérais que le royaume du Carmel m'appartiendrait bientôt. Je ne pensais pas alors à ces autres paroles de Jésus : " Je vous " prépare mon royaume comme mon Père me l'a " préparé ", c'est-à-dire je vous réserve des croix et des épreuves, ainsi vous deviendrez dignes de posséder mon royaume.

" Après la messe d'action de grâces qui suivit celle de Sa Sainteté, l'audience commença. Léon XIII était assis sur un fauteuil élevé, vêtu simplement d'une soutane blanche et d'un camail de même couleur. Près de lui se tenaient des prélats et autres grands dignitaires ecclésiastiques. Suivant le cérémonial, chaque pèlerin s'agenouillait à son tour, baisait d'abord le pied puis la main de l'auguste Pontife et recevait sa bénédiction, ensuite deux gardes nobles le touchant du doigt, lui indiquaient par là de se lever pour passer dans une autre salle et donner sa place au suivant.

" Personne ne disait mot, mais j'étais bien résolue à parler, quand tout à coup, M. l'abbé Révérony, qui se tenait à la droite de Sa Sainteté, nous fit avertir bien haut qu'il défendait absolument de parler au Saint-Père. Je me tournai vers Céline, l'interrogeant du regard; mon cœur battait

à se rompre... " Parle " ! me dit-elle. Un instant après j'étais aux genoux du Pape. Ayant baisé sa mule, il me présenta la main. Alors levant vers lui mes yeux baignés de larmes, je le suppliai en ces termes : " Très Saint-Père, j'ai une grande grâce à vous demander ! " Aussitôt baissant la tête jusqu'à moi, son visage toucha presque le mien; on eût dit que ses yeux noirs et profonds voulaient me pénétrer jusqu'à l'intime de l'âme.

" Très Saint-Père, répétai-je, en l'honneur de votre jubilé, permettez-moi d'entrer au Carmel à quinze ans ! "

M. le Grand-Vicaire de Bayeux, étonné et mécontent, reprit bientôt : " Très Saint-Père, c'est une enfant qui désire la vie du Carmel; mais les Supérieurs examinent la question en ce moment. "

" Eh bien ! mon enfant, me dit Sa Sainteté, faites ce que les Supérieurs décideront. "

" Joignant alors les mains et les appuyant sur ses genoux, je tentai un dernier effort : " O très Saint-Père, si vous disiez oui, tout le monde voudrait bien ! " Il me regarda fixement et prononça ces mots en appuyant sur chaque syllabe d'un ton pénétrant : " Allons... Allons... vous entrerez si le Bon Dieu le veut ! " J'allais parler encore quand deux gardes nobles m'invirètent à me lever. Voyant que cela ne suffisait pas, ils me prirent par les bras et M. Révérony les aida à me soulever, car je restais encore les mains jointes, appuyées sur les genoux du Pape. Au moment où j'étais ainsi enlevée, le bon Saint-Père posa douce-

ment sa main sur mes lèvres, puis la levant pour me bénir, il me suivit longtemps des yeux...

" Mon père fut bien en peine en me retrouvant tout en pleurs au sortir de l'audience... Mon épreuve était grande; mais ayant fait absolument tout ce qui dépendait de moi pour répondre à l'appel du Bon Dieu, je dois avouer que, malgré mes larmes, je ressentais au fond du cœur une grande paix. Toutefois cette paix résidait dans l'intime, et l'amertume remplissait mon âme jusqu'aux bords... Et Jésus se taisait... Il semblait absent, rien ne me révélait sa présence. "

(*Histoire d'une âme*, ch. VI.)

Au sortir de l'audience, comme après la visite de Thérèse à l'évêché de Bayeux, le soleil s'était caché derrière les nuages; une pluie abondante ne cessa de tomber, mettant le ciel en harmonie avec l'état d'âme de la petite Thérèse. Depuis quelque temps, celle-ci s'était offerte à l'Enfant Jésus pour être " son petit jouet ", non pas un jouet de prix que les enfants regardent sans oser y toucher, mais une petite balle de nulle valeur, qu'il pouvait jeter à terre, pousser du pied, percer, laisser dans un coin ou bien presser sur son cœur si cela lui faisait plaisir. L'Enfant Jésus avait exaucé sa prière; mais après avoir abandonné, semblait-il, sa petite balle, il devait la reprendre, la placer sur son cœur et ne plus permettre qu'elle tombât de sa petite main.

Le voyage de Rome avait perdu son plus grand

charme aux yeux de Thérèse; aussi reprit-elle sans tristesse le chemin du retour. Elle croyait sa démarche ignorée de ses compagnons de route, mais un jour, restée seule dans le wagon avec sa sœur, tandis que les pèlerins descendaient au buffet, elle vit Mgr Legoux se présenter à la portière et l'entendit lui dire, après l'avoir bien regardée : " Eh bien ! comment va notre petite carmélite ? " Elle comprit alors que tout le pèlerinage connaissait son secret.

A Assise, une petite aventure la mit en présence de M. Révérony : Ayant égaré dans le monastère la boucle de sa ceinture, le temps de la chercher et de l'ajuster au ruban lui fit perdre l'heure du départ. Lorsque Thérèse se présenta à la porte, toutes les voitures avaient disparu à l'exception d'une seule : celle de M. le Grand-Vicaire de Bayeux ! Fallait-il courir après les voitures parties, s'exposer à manquer le train ou demander une place dans la calèche de M. Révérony ? Ce dernier parti était le plus sage; Thérèse s'y décida. Malgré son extrême embarras, elle lui exposa sa situation critique. La voiture était au complet, mais un de ces Messieurs se hâta de descendre et, la faisant monter à sa place, s'assit modestement près du cocher. " J'étais loin de me sentir à l'aise, entourée de tous ces grands personnages, écrit Thérèse, juste vis-à-vis du plus redoutable ! " Il fut cependant très aimable, lui parla du Carmel et lui promit de faire ce qui dépendrait de lui pour réaliser son désir d'y entrer à quinze ans. Cette

rencontre fut un baume consolateur pour le cœur de la jeune fille, " mais j'avais perdu confiance dans les créatures, ajouta-t-elle, et je ne pouvais plus m'appuyer que sur Dieu seul ".

De retour à Lisieux, la première visite de Thérèse fut pour le Carmel. Elle y raconta sa déception et, comme elle s'était abandonnée au Divin Maître, de même elle se remit aux mains de la R. Mère Prieure, Mère Marie de Gonzague, qui lui conseilla d'écrire à Monseigneur de Bayeux pour lui rappeler sa promesse... La lettre fut écrite, mais malgré ses espérances, Thérèse vit arriver la fête de Noël, puis celle des Saints Innocents, puis le jour de ses quinze ans... Jésus semblait dormir et laissait à terre sa petite balle sans même jeter sur elle un regard.

Le 28 décembre cependant la Mère Prieure recevait l'autorisation épiscopale pour l'entrée de la postulante; mais, à son tour, elle hésita. La prudence permettait-elle d'admettre cette enfant de quinze ans, si choyée, si délicate ?... Bien des avis s'y opposaient dans la Communauté. Mère Marie du S. C. elle-même ne voyait pas sans inquiétude une telle démarche... Mais, d'autre part, la main de Dieu était sur cette enfant, sa persévérance avait vaincu des oppositions plus irréductibles, sa maturité précoce devançait les années. La Mère Marie de Gonzague, après avoir consulté Dieu dans l'oraison, se décida à recevoir Thérèse, mais seulement après le Carême de 1888. Ce nouveau délai de

quelques mois parut bien dur aux ardents désirs de Thérèse; elle voyait ses liens rompus du côté du monde et maintenant c'était l'arche sainte elle-même qui refusait de s'ouvrir à " la pauvre petite colombe ". Un instant elle eut la tentation de " se reposer " pendant ces trois mois, il lui vint à l'esprit de ne pas se gêner et de prendre un peu de large. Mais Dieu lui fit bien vite comprendre que cette attente était un bienfait, une préparation meilleure et elle résolut de mener plus que jamais une vie sérieuse et mortifiée... Trop docile pour se livrer à des macérations qui lui étaient interdites, elle mit sa mortification à briser sa volonté, à retenir une parole de réplique, à rendre de petits services sans les faire valoir... etc...

" Tu as raison, écrivait-elle à sa sœur Pauline, de dire que la goutte de fiel doit être mêlée à tous les calices, mais je trouve que les épreuves aident beaucoup à se détacher de la terre; elles font regarder plus haut que ce monde. Ici-bas rien ne peut nous satisfaire; on ne goûte un peu de repos qu'en étant prête à faire la volonté du Bon Dieu.

" Ma nacelle a bien de la peine à atteindre le port. Depuis longtemps je l'aperçois, et toujours je m'en trouve éloignée; mais Jésus la guide cette petite nacelle, et je suis sûre qu'au jour choisi par Lui, elle abordera heureusement au rivage béni du Carmel. O Pauline ! quand Jésus m'aura fait cette grâce, je veux me donner tout entière à lui, toujours souffrir pour lui, ne plus vivre que pour

lui. Oh ! non, je ne craindrai pas ses coups, car même dans les souffrances les plus amères, on sent que c'est sa douce main qui frappe... "

On a peine à croire, en lisant ces lignes, que c'est une enfant de quinze ans qui tient la plume !... Deux mois après environ, c'est à sa sœur Marie qu'elle écrit; la pensée finale est également profonde, le style est vif, alerte, plein de grâce :

21 février 1888.

" Ma chère Marie,

" Si tu savais le cadeau que papa m'a fait la semaine dernière !... Je crois que si je te le donnais en cent, et même en mille, tu ne le devinerais pas. Eh bien ! ce bon petit père m'a acheté un petit agneau d'un jour, tout blanc et tout frisé. Il m'a dit, en me l'offrant, qu'il voulait, avant mon entrée au Carmel, me faire le plaisir d'avoir un petit agneau. Tout le monde était heureux, Céline était ravie. Ce qui surtout m'avait touchée, c'était la bonté de papa en me le donnant; et puis, un agneau c'est si symbolique ! il me faisait penser à Pauline.

" Jusqu'ici tout va bien, tout est ravissant, mais il faut attendre la fin. Déjà nous faisions des châteaux en Espagne; nous nous attendions à voir notre agneau bondir autour de nous au bout de deux ou trois jours; mais hélas ! la jolie petite bête est morte dans l'après-midi. Pauvre petite ! à peine née elle a souffert, puis elle est morte. Elle était si gentille, elle avait l'air si innocent que Céline

a fait son portrait; puis papa a creusé une fosse dans laquelle on a mis le petit agneau, qui semblait dormir; je n'ai pas voulu que la terre le recouvrît : nous avons jeté de la neige sur lui et puis tout a été fini.

" ... Tu ne sais pas, ma chère marraine, combien la mort de ce petit animal m'a donné à réfléchir. Oh ! oui, sur la terre il ne faut s'attacher à rien, pas même aux choses les plus innocentes, car elles nous manquent au moment où nous y pensons le moins. Seul ce qui est éternel peut nous contenter."

C'est ainsi que l'âme de Thérèse ne laissait rien perdre des grâces divines; de toutes choses elle remontait à Dieu, en toutes choses elle trouvait Dieu... Et, tout en soupirant vers le Carmel, elle grandissait en sagesse et en grâces devant Dieu et devant les hommes.

CHAPITRE VII

La Postulante (9 avril 1888-10 janvier 1889).

Le 9 avril 1888, fête remise de l'Annonciation, le Carmel ouvrait ses portes à Thérèse. La veille, un repas d'adieux avait réuni toute la famille aux Buissonnets; le matin, après avoir jeté un dernier regard sur ce nid gracieux de son enfance, la postulante partit pour le Carmel entourée de tous les siens. C'était l'heure de la messe, tous l'entendirent, tous puisèrent dans une fervente communion le courage du sacrifice. Que de larmes furent versées alors ! Thérèse seule ne pleurait pas; mais son cœur battait si violemment en marchant vers la porte de clôture qu'elle se demandait si elle n'allait pas mourir... Avant elle, sa grande Patronne avait éprouvé le même brisement et les âmes religieuses connaissent par expérience l'angoisse de cette heure !...

Thérèse embrassa tous les siens, s'agenouilla devant son père pour recevoir sa bénédiction; lui-même se mit à genoux et la bénit en pleurant... Enfin les portes du monastère s'ouvrirent et se refermèrent sur cette postulante de quinze ans qui devait être un jour la plus pure gloire du Carmel de Lisieux.

Le ciel le savait et contemplait avec délices cette scène matinale, mais sur la terre l'avenir était caché

et les parents de Thérèse redescendaient tristement la colline du Carmel.

Les désirs de la postulante étaient enfin réalisés ! une paix inexprimable envahit son âme et désormais ne la quittera plus, même au milieu des plus grandes épreuves, jusqu'à son dernier soupir. " Tout dans le monastère me parut ravissant, dit-elle, je me croyais transportée dans un désert; notre petite cellule surtout me charmait. " Cependant son bonheur était calme. Aucun nuage n'obscurcissait son ciel d'azur quand elle se répétait avec une joie profonde : " Maintenant je suis ici pour toujours. "

Un mois après son entrée, la petite Thérèse devenue Sœur Thérèse de l'Enfant Jésus écrivait à sa sœur Céline (8 mai 1888) : " Il y a des moments où je me demande s'il est bien vrai que je suis au Carmel; parfois je ne puis y croire ! Qu'ai-je donc fait au Bon Dieu pour qu'il me comble de tant de grâces ?

" Déjà un mois que nous sommes séparées ! Mais pourquoi dire séparées ? Quand l'Océan serait entre nous, nos âmes resteraient unies. Cependant je le sais, tu souffres de ne plus m'avoir et si je m'écoutais, je demanderais à Jésus de me donner tes tristesses; mais, vois-tu, je ne m'écoute pas, j'aurais peur d'être égoïste voulant pour moi la meilleure part, c'est-à-dire la souffrance. Tu as raison, la vie est souvent pesante et amère; il est pénible de commencer une journée de labeur surtout quand Jésus se cache à notre cœur. Que

fait-il ce doux ami ? Il ne voit donc pas notre angoisse, le poids qui nous oppresse ? où est-il ? pourquoi ne vient-il pas nous consoler ?

" Céline, ne crains rien, il est là tout près de toi ! Il nous regarde; c'est lui qui nous mendie cette peine, ces larmes, il en a besoin pour les âmes, pour notre âme; il veut nous donner une si belle récompense. Ah ! je t'assure qu'il lui en coûte pour nous abreuver d'amertume, mais il sait que c'est l'unique moyen de nous préparer à le connaître comme il se connaît, à devenir des dieux nous-mêmes. Oh ! quelle destinée, que notre âme est grande ! Élevons-nous au-dessus de ce qui passe, tenons-nous à distance de la terre; plus haut, l'air est si pur ! Jésus peut se cacher mais on le devine... "

Thérèse devinait Jésus dans tout ce qui la faisait souffrir, aussi son bonheur ne devait-il pas être éphémère; malgré son jeune âge, elle n'avait pas d'illusion sur la vie qui l'attendait... elle était venue pour " donner ", elle n'était pas étonnée d'avoir à donner et à se donner !

Au dehors on aurait cru volontiers que cette enfant de quinze ans, charmante au physique et au moral, douée des meilleurs dons de l'intelligence et du cœur, ornée des vertus les plus rares, était le " joujou " de la Communauté. Il n'en fut rien. La Providence de Dieu et la sagesse de sa Supérieure la préservèrent de ce malheur. Dès le début, la Sœur Thérèse de l'Enfant Jésus vécut dans toute son austérité, la vie du Carmel et Notre-

Seigneur permit que rien ne vînt en adoucir la rigueur.

Toutes les religieuses n'avaient pas approuvé cette entrée d'une fillette de quinze ans qui avait déjà deux sœurs dans le monastère; l'autorisation de l'évêque avait tranché le cas, mais certaines préventions subsistaient et la postulante avait une sensibilité trop fine pour ne pas s'en apercevoir. La Mère Prieure l'aimait d'une tendresse toute surnaturelle depuis sa petite enfance, elle attendait beaucoup de cette âme dont elle avait sondé la profondeur; craignant pour elle une vie enfantine et trop facile, elle la traita avec une vigueur qui approchait souvent de la sévérité; sauf le jeûne, auquel elle n'était point tenue, Thérèse suivait la règle dans toute sa rigueur; ses directions se passaient généralement à être grondée sur sa lenteur, son manque de dévouement dans les emplois.

La Mère Marie de Gonzague, voulant former virilement la nouvelle carmélite, désireuse aussi d'éviter toute apparence de prédilection, ne manquait pas une occasion de la reprendre en public. Ayant un jour trouvé une toile d'araignée dans le cloître, elle lui dit sévèrement devant toute la Communauté : " On voit bien que nos cloîtres sont balayés par une enfant de quinze ans. C'est une pitié ! Allez donc ôter cette toile d'araignée et devenez plus soigneuse à l'avenir. "

Sœur Thérèse passait presque toutes ses journées avec la Maîtresse du noviciat, qui l'instruisait de ses devoirs et lui apprenait à travailler. C'était,

au témoignage de la postulante, une vraie sainte, type achevé des premières carmélites; cependant, par une permission toute spéciale de la Providence, Thérèse ne se dilatait pas auprès d'elle, et ne savait comment exprimer ce qu'elle sentait.

Vers 4 heures et demie, la Maîtresse des novices, pour lui faire prendre l'air et l'exercice nécessaires à son âge, l'envoyait au jardin arracher de l'herbe; mais, précisément à cette heure-là, la Mère Prieure faisait la visite de la propriété et semblait s'étonner de rencontrer si souvent la postulante sur son chemin : " Mais enfin, s'écria-t-elle un jour, cette enfant n'a donc rien à faire ? Qu'est-ce qu'une novice qu'il faut envoyer tous les jours à la promenade ? "

Elle aurait pu éviter cette petite humiliation quotidienne, soit par une explication de sa présence au jardin, soit en priant sa Maîtresse de changer l'heure de cette occupation, mais elle se gardait bien de perdre une parcelle de ce trésor que la foi et l'amour lui rendaient chaque jour plus précieux.

En entrant au Carmel, Thérèse retrouvait ses deux sœurs aînées qui lui avaient servi de mère : Sœur Agnès de Jésus et Sœur Marie du S. C. Elle n'avait eu jusque-là aucun secret pour ces chères confidentes de son âme; une religieuse moins parfaite eût peut-être cherché là une consolation et un appui, mais Thérèse voulait vivre dans toute sa perfection la vie qu'elle avait embrassée; la solitude et le silence étant rigoureusement gardés, elle ne voyait ses sœurs qu'à l'heure des récréa-

tions; moins mortifiée, elle aurait pu souvent s'asseoir à leurs côtés; mais elle recherchait de préférence la compagnie des religieuses qui lui plaisaient le moins, et ne donnait jamais à ses sœurs de marques particulières d'affection.

Quelque temps après son entrée, on la donna comme aide à sa chère Pauline, Sœur Agnès de Jésus; ce fut une nouvelle source de sacrifices. Thérèse savait qu'une parole inutile est défendue, elle ne se permit jamais la moindre confidence : " O ma petite mère, dira-t-elle plus tard, que j'ai souffert alors ! Je ne pouvais vous ouvrir mon cœur et je pensais que vous ne me connaissiez plus. "

Après cinq ans de ce silence héroïque, Sœur Agnès de Jésus fut élue Prieure (en 1893). Au soir de l'élection le cœur de la " petite Thérèse " dut battre de joie à la pensée que désormais elle pourrait parler à " sa petite mère " en toute liberté et comme autrefois épancher son âme dans la sienne; mais le sacrifice était alors devenu l'aliment de sa vie; si elle demanda une faveur, ce fut celle d'être considérée comme la dernière, d'avoir partout la dernière place; aussi de toutes les religieuses ce fut elle qui vit sa Mère Prieure le plus rarement. Pendant son postulat, certaines pénitences extérieures, en usage au Carmel, coûtaient beaucoup à Sœur Thérèse de l'Enfant Jésus; mais jamais elle ne céda à ses répugnances. " Il me semblait, disait-elle, que le crucifix du préau me regardait avec des yeux suppliants et me demandait ces sacrifices. "

Parfois aussi le besoin d'expansion naturel à son âge s'emparait d'elle, elle éprouvait une si violente tentation de se satisfaire, de trouver quelques gouttes de joie, qu'elle était obligée de passer rapidement devant la cellule de la Prieure et de se cramponner à la rampe de l'escalier pour ne pas retourner sur ses pas : " Il me venait à l'esprit quantité de permissions à demander, mille prétextes pour donner raison à la nature et la contenter !... Que je suis heureuse maintenant, dira-t-elle à la fin de sa courte carrière, de m'être privée dès le début de ma vie religieuse ! Je jouis déjà de la récompense promise à ceux qui combattent courageusement ! "

Ainsi se forment les saints !

Mais, dira-t-on, Thérèse trouvait une compensation à ses sacrifices dans les consolations spirituelles qu'elle recevait ?

Nullement, elle ne trouvait que sécheresse et aridité dans ses exercices de piété. Le R. P. Pichon croyait sa voie toute de douceur et sa ferveur toute enfantine; il fut profondément surpris de constater l'action de Dieu dans son âme lorsqu'il vint entendre sa confession générale deux mois après son entrée au postulat et ne savait ce qu'il devait admirer le plus de sa générosité ou de sa pureté. Le Révérend Père consentit à se charger de sa direction et c'eût été une vraie consolation pour la Sœur Thérèse, mais le Dieu jaloux ne le permit pas : peu de temps après, le Père partait pour le Canada en lui laissant cette parole : " Que Notre-

Seigneur soit toujours votre Supérieur et votre Maître des novices ! "

Quel était donc le ressort puissant qui soulevait constamment l'âme de la petite fiancée de Jésus ? Ah ! c'était l'amour, un amour aussi généreux que désintéressé, aussi pur que zélé. Dans l'examen solennel qui précède la Profession, la carmélite, interrogée sur ce qu'elle demande à la vie religieuse, répond : " Je suis venue sauver les âmes et surtout prier pour les prêtres. "

Ce but sublime était toujours devant les yeux de la postulante, et Jésus lui ayant fait comprendre que c'était par la croix qu'elle sauverait les âmes, plus elle rencontrait de croix plus elle en désirait.

Vers cette époque aussi la dévotion à la sainte Face de Notre-Seigneur lui fut révélée par Mère Agnès de Jésus; Sœur Thérèse apprit à lire sur le visage défiguré du Sauveur l'amour des humiliations et des opprobres; dès lors elle souhaita que " son visage fût caché à tous les yeux " comme celui de Jésus. Elle avait soif d'être oubliée, méconnue, comptée pour rien. Elle entrait à plein cœur dans cette voie dont elle dira un jour : " Plus on veut être livré à l'amour, plus on doit être livré au sacrifice. "

Cependant les jours passaient et Sœur Thérèse de l'Enfant Jésus et de la Sainte-Face n'entendait point parler de sa prise d'habit... Malgré ses désirs silencieux ce fut seulement après neuf mois de postulat qu'elle put revêtir les livrées de la Vierge

Marie. Contre toute espérance, son père s'était remis d'une seconde attaque de paralysie; Monseigneur de Bayeux fixa donc la cérémonie au 10 janvier 1889, désirant donner lui-même le voile à la petite visiteuse qu'il n'avait pas oubliée.

La postulante commença donc sa retraite préparatoire; il était convenu avec la Mère Prieure que, pendant ces jours de solitude, elle donnerait de ses nouvelles à ses deux sœurs. Voici la lettre qu'elle écrivit à Sœur Agnès de Jésus; l'âme de Sœur Thérèse s'y reflète tout entière : " Dans mes rapports avec Jésus, rien : sécheresse ! sommeil ! Puisque mon Bien-Aimé veut dormir, je ne l'en empêcherai pas; je suis trop heureuse de voir qu'il ne me traite pas comme une étrangère, qu'il ne se gêne pas avec moi. Il crible " sa petite balle " de piqûres d'épingle... mais quand c'est ce doux ami qui perce lui-même sa balle, la souffrance n'est que douceur, sa main est si douce ! Quelle différence avec celle des créatures !... O ma mère, si vous saviez jusqu'à quel point je veux être indifférente aux choses de la terre ! Que m'importent toutes les beautés créées ! Je serais bien malheureuse si je les possédais ! Ah ! que mon cœur me paraît grand quand je le considère par rapport aux biens de ce monde puisque tous réunis ne pourraient le contenter; mais quand je le considère par rapport à Jésus, comme il me semble petit !

" Qu'il est bon pour moi Celui qui sera bientôt mon Fiancé ! Qu'il est divinement aimable en ne permettant pas que je me laisse captiver par aucune

chose d'ici-bas ! Il sait bien que s'il m'envoyait seulement une ombre de bonheur je m'y attacherais... et cette ombre, il me la refuse ! Il préfère me laisser dans les tenèbres plutôt que de me donner une fausse lueur qui ne serait pas lui !...

" Tout sera pour Lui ! tout ! Et même quand je n'aurai rien à lui offrir comme ce soir, je lui donnerai ce *rien*... "

Le billet à sa sœur Marie témoigne de la même aridité avec le même détachement de tout le créé : " Ma sœur chérie, votre petit agnelet (comme vous aimez à m'appeler) voudrait vous emprunter un peu de force et de courage. Il ne peut rien dire à Jésus, et surtout Jésus ne lui dit absolument rien. Priez pour moi afin que ma retraite plaise quand même au Cœur de Celui qui seul lit au plus profond de l'âme !... La vie est pleine de sacrifices, c'est vrai, mais pourquoi y chercher du bonheur ? N'est-ce pas simplement " une nuit à passer dans " une mauvaise hôtellerie ", comme le dit notre Mère sainte Thérèse ?

" Je vous avoue que mon cœur a une soif ardente de bonheur; mais je vois bien que nulle créature n'est capable de l'étancher; au contraire, plus je boirais à cette source enchanteresse, plus ma soif serait brûlante.

" Je connais une source où, après avoir bu, on a soif encore, mais d'une soif très douce, d'une soif qu'on peut toujours satisfaire : cette source c'est la souffrance connue de Jésus seul !... "

Enfin le 10 janvier se leva... Thérèse aurait aimé

voir ce jour-là un blanc tapis de neige ! La neige avait ses prédilections, toute petite cette blancheur la ravissait ! Mais la température était si douce qu'il n'y fallait pas songer; aussi, laissant son désir enfantin et irréalisable, semblait-il, elle sortit du monastère. Son père l'attendait à la porte de clôture; avec quelle émotion il contempla et pressa sur son cœur sa " petite reine " ! Pour honorer Jésus dont elle allait devenir la fiancée, M. Martin avait voulu que Thérèse fût vêtue d'une robe de velours blanc garnie de cygne et de point d'Alençon, ses cheveux blonds, qui allaient tomber sous les ciseaux et devenir une des reliques du Carmel de Lisieux, flottaient sur ses épaules, et des lis composaient sa parure virginale. C'est au bras de ce père si chrétien et si tendrement aimé que la fiancée du Roi des anges fit son entrée dans la chapelle extérieure; c'était le jour de son triomphe, sa dernière fête ici-bas, car toutes ses offrandes étaient terminées; Léonie attendait que les portes de la Visitation s'ouvrissent, Céline venait d'annoncer son désir de suivre ses sœurs au Carmel... Il ne lui restait plus qu'à s'offrir lui-même et Dieu allait recevoir comme une hostie d'agréable odeur ce père héroïque qui, apprenant la vocation religieuse de sa dernière fille, s'était contenté de répondre : " Allons ensemble devant le saint Sacrement remercier le Seigneur de l'honneur qu'il me fait de se choisir des épouses dans ma maison ! "

A la fin de la cérémonie, contrairement à l'usage, Monseigneur entonna le Te Deum, qu'il fut impos-

sible d'arrêter ! Puis la novice rentra dans la clôture; au moment où elle remit le pied dans le préau son premier regard fut pour la statue de l'Enfant Jésus qu'elle était chargée d'entretenir et d'orner,... le second lui montra le préau tout couvert " de neige ". Rien ne manquait à la fête divine, le Tout-Puissant Fiancé de Thérèse avait comblé tous ses désirs, préludant ainsi à la pluie de grâces qu'il devait faire tomber sur elle et par elle. Mgr Hugonin la présenta aux prêtres de sa suite comme " sa petite fille " et raconta sa visite à l'évêché sans oublier le détail des cheveux relevés pour la première fois... puis il la combla de marques d'affection paternelle. La nouvelle carmélite éprouva en les recevant une grande consolation à penser aux ineffables caresses que Dieu lui prodiguerait un jour dans l'assemblée des saints. En attendant ce jour bienheureux, Thérèse allait sur la montagne du Carmel préluder à la " vie d'amour " de Là-Haut... mais à la manière d'ici-bas :

Vivre d'amour ce n'est pas sur la terre
Fixer sa tente au sommet du Thabor;
Avec Jésus, c'est gravir le Calvaire,
C'est regarder la Croix comme un trésor !

CHAPITRE VIII

La Novice (10 janvier 1889 — 8 septembre 1890).

Le noviciat de Sœur Thérèse de l'Enfant Jésus fut caractérisé par une générosité croissante, un progrès manifeste dans les vertus religieuses, une dilatation de cœur qui lui fit réaliser ce pas définitif dans la perfection : souffrir non plus seulement avec résignation, non plus seulement avec paix, mais avec joie.

Dès le début, la plus dure des épreuves attendait son cœur filial : son père, si tendrement aimé et vénéré, fut atteint, le 12 février 1889, d'une paralysie générale qui peu à peu atteignit toutes ses facultés... Voir ce père chéri baisser mentalement d'un mois à l'autre fut pour ses filles, " pour sa Benjamine " en particulier, le plus douloureux des glaives. Mais Thérèse resta forte dans sa douleur et ses lettres furent le meilleur soutien de Céline, ange gardien de cette longue agonie ! Elle écrit le 28 février 1889 :

" Ma chère petite sœur,

" Jésus est un Époux de sang, " il veut pour lui tout le sang de notre cœur ! Tu as raison, il en coûte de lui donner ce qu'il demande. Et quelle joie que cela coûte ! quel bonheur de porter nos croix *faiblement !*

" Céline, loin de me plaindre à Notre-Seigneur de cette croix qu'Il nous envoie, je ne puis comprendre l'amour infini qui l'a porté à nous traiter ainsi. Il faut que notre père soit bien aimé de Dieu pour avoir tant à souffrir. Quelles délices d'être humiliées avec lui. L'humiliation est la seule voie qui fait les saints... et notre épreuve est une mine d'or à exploiter. Moi, petit grain de sable, je veux me mettre à l'œuvre sans courage, sans force et cette impuissance même me facilitera l'entreprise,... ensemble, ma sœur chérie, entrons dans la lice; offrons nos souffrances à Jésus pour sauver les âmes. "

En même temps que Sœur Thérèse souffrait dans ses plus chères affections, la sécheresse qui désolait ses exercices de piété ne diminuait pas, au contraire... Combien de fois l'action de grâces de sa communion se passa-t-elle à lutter contre le sommeil !

Au terme de l'année du noviciat, une nouvelle épreuve l'attendait : la Mère Prieure lui apprit que le Supérieur du Carmel s'opposait formellement à sa profession. Au premier moment, il parut bien difficile à la fervente novice d'accepter un pareil sacrifice : elle avait multiplié les oblations pour s'unir le plus tôt possible à son Seigneur, et à chaque étape, de nouvelles difficultés venaient barrer la route et ralentir sa marche... Mais bientôt la lumière brilla dans son âme : tandis qu'elle méditait " Les Fondements de la vie spirituelle " du Père Surin, Notre-Seigneur lui fit comprendre que

son désir si vif de prononcer ses vœux était mélangé d'amour-propre, elle devait rester " le jouet " de l'Enfant Jésus et ne pas l'obliger à faire sa volonté. Si sa profession était retardée, c'est que sa robe de noces n'était encore ni assez belle ni assez ornée, il fallait y travailler et non pas s'attrister !

Et sur-le-champ, se mettant à l'œuvre avec un courage renouvelé, Thérèse s'efforça de redoubler de zèle pour l'acquisition des vertus religieuses. Le Seigneur bénit sa fidélité par de nouvelles lumières : au sujet de la *pauvreté* par exemple, elle aimait jusque-là les objets simples, mais commodes et soignés; désormais elle prend goût — un goût tout surnaturel ! — aux objets les plus laids; un jour elle voit disparaître de sa cellule une jolie petite cruche remplacée par une grosse et lourde cruche tout ébréchée et n'en ressent que de la joie ! Un autre soir, revenant de Complies avec l'intention de terminer un ouvrage commencé, elle cherche sa lampe sur les rayons destinés à cet usage et ne la trouve pas,... c'est le grand silence, impossible de la réclamer, il faut passer une heure dans l'obscurité... mais au lieu du mécontentement, c'est la lumière qui brille dans les ténèbres et montre à Sœur Thérèse que la vraie pauvreté ne consiste pas à se voir privée des choses agréables mais aussi des choses nécessaires.

L'*humilité*, cette vertu indispensable à la sainteté, devient également chère au cœur de la novice. Ne pas s'excuser lui coûtait beaucoup, sa pre-

mière victoire en ce genre, bien petite cependant, lui demanda un généreux effort et nous montre bien que l'âme des saints n'est pas faite autrement que la nôtre; un petit vase laissé par une Sœur derrière une fenêtre se trouva brisé; la Maîtresse des novices, croyant Sœur Thérèse de l'Enfant Jésus coupable de l'avoir laissé traîner, la reprit de sa négligence, l'accusa de manquer d'ordre, en un mot se montra mécontente et lui dit d'avoir plus d'attention une autre fois... La nature brûlait de s'expliquer !... mais la grâce demandait le silence : la novice se mit à genoux, baisa la terre et promit d'être plus soigneuse à l'avenir. " A cause de mon peu de vertu ces petites pratiques me coûtaient beaucoup, raconte simplement Thérèse, et j'avais besoin de penser qu'au jour du jugement tout serait révélé... " Mais déjà l'humilité de la carmélite prenait cette note de *simplicité* et de confiance qui deviendra sa " voie ", sa petite voie de l'enfance spirituelle et la physionomie distincte de sa sainteté... Dès lors elle a trouvé le secret de la paix dans l'abandon, elle ne s'étonne, elle ne s'attriste ni de ses sécheresses ni de ses imperfections. L'aridité est-elle son partage, elle se réjouit de penser que Jésus dort dans sa petite nacelle, elle veut le laisser dormir tranquillement en elle... " Ce bon Maître est si fatigué, dit-elle agréablement, de faire continuellement des frais et des avances, qu'il s'empresse de profiter du repos que je lui offre ! " Est-elle accablée de sommeil pendant ses oraisons et ses actions de grâces, elle se con-

sole en pensant " que les petits enfants plaisent autant à leurs parents lorsqu'ils dorment que lorsqu'ils sont éveillés ".

A sa sœur Céline, qui s'attriſte dans l'épreuve, elle écrit le 12 mars 1889 ces lignes si sages et si confiantes : " Qui dit " paix " ne dit pas " joie " ou du moins joie sentie; pour souffrir en paix, il suffit de bien vouloir tout ce que veut Notre-Seigneur. Ne croyons pas trouver l'amour sans la souffrance. Notre nature eſt là, elle n'y eſt pas pour rien; mais quels trésors elle nous fait acquérir ! C'eſt notre gagne-pain; elle eſt si précieuse que Jésus eſt descendu sur terre tout exprès pour la posséder. Nous voudrions souffrir généreusement, grandement; nous voudrions ne jamais tomber, quelle illusion ! Et que m'importe à moi de tomber à chaque inſtant ! Je sens par là ma faiblesse et j'y trouve un grand profit. " Bon Dieu, " vous voyez ce que je puis faire si vous ne me " portez dans vos bras; et si vous me laissez seule, " eh bien ! c'eſt qu'il vous plaît de me voir par " terre : pourquoi donc m'inquiéter ?... "

En même temps que l'humilité, Sœur Thérèse de l'Enfant Jésus cultivait la *charité*. Un jour, pendant la récréation, la portière vint demander une Sœur pour une besogne qu'elle désigna; Thérèse avait un désir d'enfant de s'employer à ce travail et juſtement le choix tomba sur elle. Aussitôt elle commence à plier son ouvrage, mais assez lentement pour se laisser devancer par sa voisine qui désirait vivement prendre sa place... La Sœur qui

demandait de l'aide, la voyant si peu pressée, dit en riant : " Ah ! je pensais bien que vous ne mettriez pas cette perle à votre couronne : vous allez trop lentement ! "

Comme la portière, toute la Communauté crut qu'elle avait agi par nature et Thérèse ne s'en défendit point; mais combien dut être belle la perle mise à sa couronne ce jour-là ! De grandes lumières sur la charité furent la récompense de cet acte; la novice comprit combien vaines sont les appréciations des hommes, elle en devint plus indulgente encore et s'appliqua à pratiquer cette parole de Notre-Seigneur : " Ne jugez pas et vous ne serez pas jugé. "

Un autre acte de charité patiente s'offrit à elle vers la même époque. Il y avait dans le monastère une vieille Sœur infirme qu'il fallait accompagner et soutenir dans ses allées et venues; le soir, en particulier, il fallait quitter le chœur pour la conduire et l'installer au réfectoire à 6 h. moins 10 et cela conformément à une série de cérémonies et de difficultés à raison desquelles il était rare qu'on pût contenter la pauvre malade. Thérèse s'offrit à lui rendre ce service et eut d'abord grand'peine à se faire accepter. Chaque soir, à l'heure dite, Sœur Saint-Pierre agitait son sablier, ce qui signifiait : Partons ! La jeune religieuse se levait aussitôt et avec une douceur incomparable prenait le banc de la manière indiquée par la Sœur, puis la promenade commençait; il s'agissait de suivre la malade doucement en la soutenant... Si, par mal-

heur, survenait un faux pas : " Ah ! mon Dieu, vous allez trop vite, j'vais m'briser ? " se lamentait-elle. Si alors Sœur Thérèse essayait de la conduire plus doucement : " Mais suivez-moi donc, je sens pas vot' main, vous m'lâchez, j'vais tomber !... Ah ! j'disais ben que vous étiez trop jeune pour me tenir ! " Cependant on arrivait au réfectoire sans accidents. Là surgissaient d'autres difficultés pour installer la pauvre infirme à sa place et ne point lui faire mal... Puis il fallait relever ses manches, toujours d'une certaine manière et, tout cela fait, Thérèse pouvait se retirer. Mais elle s'aperçut bientôt que Sœur Saint-Pierre coupait son pain avec une peine extrême et depuis elle ne la quitta plus sans lui avoir rendu ce dernier service. Comme la malade n'en avait jamais exprimé le désir, ce fut cette attention qui la toucha le plus et lui donna confiance dans sa jeune conductrice, qui ne la quittait jamais, disait-elle plus tard, sans lui faire son plus beau sourire.

Or, comme un soir d'hiver la carmélite accomplissait cet humble emploi de charité, le son lointain et harmonieux de plusieurs instruments de musique fit soudainement passer dans son imagination le tableau d'une fête mondaine, d'un salon brillamment éclairé, de jeunes filles élégamment vêtues... tandis qu'autour d'elle tout était sombre et froid... elle n'apercevait que les briques nues du cloître austère, elle n'entendait que la voix de l'infirme qu'elle servait... Et tout à coup, de ce contraste le Seigneur fit jaillir une lumière si

pénétrante et si douce, il éclaira d'un tel rayon sa vie de pauvreté et d'humilité que, pour jouir mille ans de ces fêtes mondaines et vides, elle n'aurait pas donné les dix minutes employées à son acte de charité. Dès lors, quand Sœur Thérèse de l'Enfant Jésus conduisait Sœur Saint-Pierre, c'était avec tant d'amour qu'il lui eût été impossible de faire mieux si elle avait conduit Notre-Seigneur lui-même.

Mais la pratique de la charité ne lui fut pas toujours aussi douce et souvent la victoire fut le prix de vaillants combats; longtemps Thérèse fut, à l'oraison, voisine d'une Sœur qui ne cessait de remuer son chapelet ou autre chose. Ce petit bruit continu exaspérait Thérèse; que de fois elle fut tentée de se retourner pour regarder la coupable et lui faire remarquer son tapage, mais au fond du cœur une voix lui disait qu'il valait mieux souffrir cela patiemment pour l'amour du Bon Dieu et aussi pour la charité du prochain ! Thérèse donc restait tranquille, mais au prix d'un tel effort que la sueur l'inondait... Enfin, cherchant le moyen de supporter avec paix et joie ce petit supplice quotidien, elle s'efforça d'aimer ce petit bruit désagréable; ne pouvant s'empêcher de l'entendre, " je mis, dit-elle, mon attention à l'écouter comme s'il eut été un ravissant concert; et mon oraison, qui n'était pas celle de quiétude, se passait à offrir ce concert à Jésus ".

Une autre fois, se trouvant à la buanderie devant une Sœur qui, tout en lavant les mouchoirs, lui

lançait de l'eau sale à chaque instant, son premier mouvement fut encore de se reculer en s'essuyant le visage afin de montrer à celle qui l'aspergeait de la sorte qu'elle lui rendrait service en se tenant tranquille : " Mais aussitôt, raconte-t-elle gaiement, je pensais que j'étais bien sotte de refuser des trésors si généreusement offerts et je me gardai bien de montrer mon ennui. Je fis tous mes efforts pour *désirer* recevoir beaucoup d'eau sale, si bien qu'au bout d'une demi-heure j'avais vraiment pris goût à ce nouveau genre d'aspersion et je me promis de revenir autant que possible à cette place fortunée où l'on servait gratuitement tant de richesses ! "

Thérèse en racontant ces traits remarquait que c'étaient de "bien petites choses"; encore, ajoutait-elle avec une sagesse profonde, il m'arrive souvent de laisser échapper de ces petits sacrifices qui *donnent tant de paix au cœur ; mais cela ne me décourage pas, je supporte d'avoir un peu moins de paix et je tâche d'être plus vigilante une autre fois.* "

Cependant, par la pratique de ces différentes vertus, la robe de noces de Thérèse s'achevait, les obstacles s'évanouirent et sa profession fut fixée au 8 septembre 1890, fête de la Nativité : la petite sainte vierge d'un jour présenterait sa petite fleur au petit Jésus... Tout serait petit en cette belle journée, sauf les grâces reçues !

La retraite de profession de la Sœur Thérèse de l'Enfant Jésus fut, comme celles qui précédaient et celles qui suivirent, une retraite de grande

aridité. Mais, au milieu même de cette aridité, Notre-Seigneur agissait dans son âme, lui dévoilant, sans même qu'elle s'en aperçût, les moyens de plaire à Dieu et de pratiquer la vertu.

Le compte rendu qu'elle fait à Sœur Agnès de Jésus montre le progrès réalisé depuis la prise d'habit : une connaissance plus intime et plus simple des voies spirituelles, une habitude prise de souffrir paisiblement et joyeusement.

" Septembre 1890.

" Ma Mère chérie,

Il faut que votre petite solitaire vous donne l'itinéraire de son voyage : Avant de partir, mon Fiancé m'a demandé dans quel pays je voulais voyager, quelle route je désirais suivre. Je lui ai répondu que je n'avais qu'un seul désir, celui de me rendre " au sommet de la montagne de l'amour " !

" Aussitôt des routes nombreuses s'offrirent à mes regards ; mais il y en avait tant de parfaites que je me vis incapable d'en choisir aucune de mon plein gré. Je dis alors à mon divin guide : Vous savez où je désire me rendre, vous savez pour qui je veux gravir la montagne, vous connaissez celui que j'aime et que je veux contenter uniquement. C'est pour lui seul que j'entreprends ce voyage, menez-moi donc par les sentiers de son choix ; pourvu qu'il soit content, je serai au comble du bonheur.

" Et Notre-Seigneur me prit par la main et me

fit entrer dans un souterrain où il ne fait ni froid ni chaud, où le soleil ne luit pas, où la pluie et le vent n'ont pas d'accès; un souterrain où je ne vois rien qu'une clarté à demi voilée, la clarté que répandent autour d'eux les yeux baissés de la Face de Jésus.

" Mon Fiancé ne me dit rien, et moi je ne lui dis rien non plus, sinon que je l'aime plus que moi, et je sens au fond de mon cœur qu'il en est ainsi, car je suis plus à lui qu'à moi.

" Je ne vois pas que nous avancions vers le but de notre voyage puisqu'il s'effectue sous terre, et pourtant il me semble, sans savoir comment, que nous approchons du sommet de la montagne.

" Je remercie mon Jésus de me faire marcher dans les ténèbres. J'y suis dans une paix profonde. Volontiers je consens à rester toute ma vie religieuse dans ce souterrain obscur où il m'a fait entrer; je désire seulement que mes ténèbres obtiennent la lumière aux pécheurs.

" Je suis heureuse, oui bien heureuse de n'avoir aucune consolation; j'aurais honte que mon amour ressemblât à celui des fiancées de la terre qui regardent toujours aux mains de leurs fiancés pour voir s'ils ne leur apportent pas quelque présent...

" Thérèse, la petite fiancée de Jésus, aime Jésus pour lui-même; elle ne veut regarder le visage de son Bien-Aimé qu'afin d'y surprendre des larmes que je veux consoler et recueillir...

" Jésus ! je voudrais tant l'aimer ! l'aimer comme jamais il n'a été aimé ! "

A Sœur Marie du S. C., Thérèse répète à peu près les mêmes choses : son voyage de noces est tout aride... elle parcourt sans doute des pays magnifiques, mais c'est la nuit ! la nuit ne l'empêche pas d'aimer : Jésus est si beau, si ravissant, même quand il se tait... même quand il se cache... Elle termine par ces mots : " Ma seule consolation est une force et une paix très grandes; j'espère *être comme Jésus veut que je sois ; c'est tout mon bonheur !...*"

La veille de sa profession, Thérèse se préparait près de Notre-Seigneur à la douce fête du lendemain, quand elle fut assaillie d'une furieuse tentation contre sa vocation : la vie du Carmel n'était pas faite pour elle; en avançant dans une voie où Dieu ne l'appelait pas, elle trompait ses supérieurs. Bref, elle n'avait qu'une chose à faire : retourner dans le monde. Dans son angoisse et sa perplexité, Thérèse se décida au meilleur parti : découvrir sans retard sa tentation à la Maîtresse des novices. Remplie de confusion, elle lui avoua l'état de son âme ! Rassurée par la religieuse, délivrée de la tentation par l'ouverture humble qu'elle venait de faire, Sœur Thérèse de l'Enfant Jésus ne songea plus qu'au bonheur du lendemain.

Dès le matin du 8 septembre, elle fut inondée d'un fleuve de paix, et, dans cette paix qui surpasse tout sentiment, elle prononça ses vœux de religion. Dans un billet renfermant ses désirs personnels, après avoir demandé seulement la paix et l'amour, mais l'amour jusqu'au martyre, elle ajoutait : " Faites que je remplisse mes engagements dans

toute leur perfection, que personne ne s'occupe de moi, que je sois foulée aux pieds, oubliée comme un petit grain de sable. "

Le soir de ce beau jour, Thérèse déposa sans regret sa couronne de roses aux pieds de la sainte Vierge, elle sentait que le temps n'emporterait pas son bonheur et que " bientôt „ il se consommerait dans l'éternité.

La prise de voile, qui est au Carmel une cérémonie distincte de la profession, eut lieu le 24 septembre. Elle fut toute différente de la précédente. Notre-Seigneur permit que les déceptions et les amertumes y fussent accumulées pour Thérèse : absence de son père, trop malade pour venir la bénir, absence de son évêque, empêché au dernier moment de présider; plusieurs autres circonstances encore s'y joignirent et Jésus, qui veillait avec un soin jaloux à l'humilité de sa servante, l'abandonna à ses propres forces... Thérèse pleura ! et cette faiblesse lui valut quelques humiliations : ce fut le bouquet de myrrhe de sa fête nuptiale, le plus agréable à l'Époux, semble-t-il.

Quelques jours après, sa cousine Jeanne Guérin, devenue M^me^ la Néel, lui parlant des prévenances dont elle entourait son mari, Sœur Thérèse sentit son cœur tressaillir : " Il ne sera pas dit, pensa-t-elle, qu'une femme du monde fera plus pour son époux, simple mortel, que moi pour mon Jésus ! " Et remplie d'une ardeur nouvelle, elle s'efforça dans toutes ses actions de plaire plus que jamais au Roi des rois qui l'avait choisie pour épouse.

Pénétrée des grandeurs de cette union divine, elle lut aux novices, à une récréation, une lettre d'invitation composée à l'instar des lettres de faire-part de mariage: "Le Dieu tout-puissant, Créateur du ciel et de la terre, Souverain dominateur du monde, et la très gracieuse Vierge Marie, Reine de la Cour céleste, veulent bien vous faire part du mariage spirituel de leur divin Fils Jésus, Roi des rois, Seigneur des seigneurs, avec la petite Thérèse, maintenant dame et princesse des royaumes apportés en dot par son divin Époux : l'enfance de Jésus et sa Passion, d'où lui viennent ses titres de noblesse : de l'enfant Jésus et de la sainte Face.

" N'ayant pu vous inviter à la fête des noces qui a été célébrée sur la Montagne du Carmel le 8 septembre 1890, — la Cour céleste y étant seule admise, — vous êtes néanmoins priées de vous rendre au retour de noces, qui aura lieu demain, jour de l'Éternité, auquel jour, Jésus, Fils de Dieu, viendra sur les nuées du ciel, dans l'éclat de sa majesté pour juger les vivants et les morts.

" L'heure étant encore incertaine, vous êtes invitées à vous tenir prêtes et à veiller. "

CHAPITRE IX

La Professe. — Sa Voie Spirituelle.

La dernière étape de la vie de la " petite Thérèse " commence avec sa Profession; malgré les multiples retards apportés à la réalisation de ses désirs, elle n'a encore que dix-sept ans et demi, et pour parfaire sa couronne elle n'a plus devant elle que sept années; le Seigneur se hâte d'embellir sa petite fleur avant de la cueillir.

A cette époque de sa vie, Sœur Thérèse de l'Enfant Jésus est déjà parfaitement orientée dans sa marche vers Dieu; et, avant de poursuivre le récit des quelques événements qui jalonnent cette dernière partie de la route, arrêtons-nous à contempler le sentier où elle chemine... cette " petite voie " qu'elle a mission d'apprendre aux âmes du XX^e^ siècle, la voie de l'enfance spirituelle, telle qu'elle l'a comprise et pratiquée.

Thérèse est une " vierge sage "; elle sait où elle va; elle ne frappe pas des coups en l'air; le but qu'elle veut atteindre à tout prix, c'est l'amour ! parce que l'amour est le dernier mot, la plus haute expression de ce que l'homme peut donner ! Le chemin qui l'y mène, c'est la simplicité confiante qui attend tout de Dieu, la simplicité généreuse qui ne complique rien parce qu'elle donne tout.

La retraite de 1891 la lança à pleines voiles sur les flots de la confiance et de l'amour qui l'attiraient si fort, mais sur lesquels elle n'osait avancer. Le Père prédicateur lui affirma que ses fautes ne faisaient pas de peine au Bon Dieu, que Notre-Seigneur était très content de son âme. Cette assurance, en la comblant de joie, répondait d'ailleurs à ses pensées les plus intimes : " Car, dit-elle délicatement, je croyais depuis longtemps que le Seigneur est plus tendre qu'une mère... et je connais à fond plus d'un cœur de mère. " Dès lors, Sœur Thérèse n'a plus d'autre désir que d'aimer Jésus " comme Il n'a jamais été aimé "; l'amour seul l'attire, " tout son exercice est d'aimer " (saint Jean de la Croix). Tous les attributs de Dieu lui apparaissent rayonnants d'amour, même sa justice, surtout sa justice ! " Quelle joie de penser que le Seigneur est juste, écrit-elle, c'est-à-dire qu'il tient compte de nos faiblesses, qu'il connaît parfaitement la fragilité de notre nature. " — Mais elle veut rendre amour pour amour; elle sent en elle toutes les vocations pour glorifier son Dieu : elle voudrait être guerrier pour Lui conquérir le monde, prêtre et missionnaire pour le donner aux âmes, docteur pour publier la vérité et prêcher ses grandeurs, vierge et martyre surtout !... Mais comment réaliser tant de désirs ? Thérèse le demande à la sainte Écriture, et ouvrant saint Paul elle lit ces mots : " Recherchez avec ardeur les dons les plus parfaits, mais je vais vous montrer une voie plus excellente... " Et l'apôtre

lui explique comment tous les dons les plus parfaits ne sont rien sans l'amour : la charité ! voilà le moyen d'atteindre Dieu, de glorifier Dieu !... Thérèse a trouvé le repos, parce qu'elle a trouvé sa vocation définitive : sa vocation c'est d'aimer ! Mais cette vocation est sublime, c'est l'appel à une haute sainteté; comment, elle, si petite et si faible, pourra-t-elle y répondre ? Écoutons son secret : " J'ai toujours constaté, lorsque je me suis comparée aux saints, qu'il existe entre eux et moi la même différence que nous voyons dans la nature entre une montagne dont le sommet se perd dans les nuages, et le grain de sable obscur, foulé sous les pieds des passants. Au lieu de me décourager, je me suis dit : Le Bon Dieu ne saurait inspirer de désirs irréalisables, je puis donc, malgré ma petitesse, aspirer à la sainteté. Me grandir, c'est impossible ! je dois me supporter telle que je suis avec mes imperfections sans nombre; mais je veux chercher le moyen d'aller au ciel par une petite voie bien droite, bien courte, une petite voie toute nouvelle. Nous sommes dans un siècle d'inventions... je voudrais un " ascenseur " pour m'élever jusqu'à Jésus, car je suis trop petite pour gravir le rude escalier de la perfection.

" Alors, j'ai demandé aux Livres saints (l'explication) l'indication de l' " ascenseur " objet de mon désir, et j'ai lu ces mots sortis de la bouche même de la Sagesse éternelle : " Si quelqu'un est *tout petit*, qu'il vienne à moi ! " Je me suis donc approchée de Dieu, devinant bien que j'avais

découvert ce que je cherchais. Voulant savoir encore ce qu'il ferait au " tout petit ", j'ai continué mes recherches, et voici ce que j'ai trouvé : " Comme une mère caresse son enfant, ainsi je vous consolerai, je vous porterai sur mon sein, je vous balancerai sur mes genoux. "

" Ah ! jamais paroles plus tendres, plus mélodieuses ne sont venues réjouir mon âme ! L'*ascenseur* qui doit m'élever jusqu'au ciel, ce sont *vos bras, ô Jésus !* Pour cela, je n'ai pas besoin de grandir, il faut, au contraire, que je *reste petite*, que je le devienne de plus en plus ! "

Désormais Thérèse a trouvé sa place dans l'Église du Christ; d'autres sont appelés aux œuvres éclatantes : conquête, prédication, apostolat, martyre,... à elle, ces œuvres sont interdites, sa place est celle du " petit enfant " qui ne quitte pas la main de son Père céleste : elle Le réjouira en jetant des fleurs, en chantant le cantique de l'amour, elle " prendra Jésus par des caresses ". Les fleurs et les caresses seront les *petits sacrifices*, elle n'en laissera échapper aucun; regard, parole, action, tout se fera par amour, et même s'il faut cueillir les roses au milieu des épines pour les effeuiller devant le Seigneur, elle le fera, toujours en chantant.

Telle est la voie, " la petite voie " que Thérèse veut enseigner aux âmes; mais on se tromperait grandement si l'on croyait y trouver une voie douce et commode à la nature. La manière poétique et gracieuse dont Sœur Thérèse de l'Enfant Jésus en parle ne doit pas faire illusion quant au

fond; c'est une vie de sacrifice menée simplement, amoureusement, mais héroïquement jusqu'à la sainteté. Le sentier n'est court que parce qu'il est direct, il n'est petit que parce qu'il est étroit; pour y courir joyeusement comme la sainte carmélite de Lisieux, il faut en arriver à pouvoir dire comme elle en toute sincérité : " Rien ne me donne de petites joies, comme d'avoir de petites peines ! "

Écoutons ce que Mgr Gay dit de l'enfance spirituelle, nous aurons le portrait parfait de Sœur Thérèse de l'Enfant Jésus; rien ne ressemble moins à un enfantillage. " Soyez petits en malice, dit saint Paul, mais non point en sagesse et en intelligence. " " L'enfance chrétienne, c'est la " pureté, la simplicité, la vraie humilité, l'absence " complète de prétentions, d'ambition et de ruse, la " sincérité, la candeur et une ignorance volontaire " du monde qui favorise en nous la science de Dieu. " C'est la paix et l'égalité de l'âme, c'est son épa- " nouissement surnaturel, la grâce tout à la fois " charmante et innocente de ses communications " avec autrui... C'est sa docilité prompte, entière et " joyeuse, sa bonté, son affabilité et ce doux aban- " don qui la fait vivre tranquille, au jour le jour sous " le regard de la bonne Providence : toujours con- " tente d'ailleurs de ce que cette chère Providence " ordonne, dispose ou permet. C'est encore en cette " âme une liberté toute sainte naissant de son " esprit filial envers Dieu, de l'expérience qu'elle " fait sans cesse de sa maternelle sollicitude... On " peut bien donner à cet état le nom de " paradis " ;

" mais, loin de nous en interdire l'accès, les anges " nous en ouvrent les avenues et nous pressent d'y " entrer... Il semble que la vie spirituelle devrait " toujours commencer par l'enfance, et c'est vrai à " certains égards... mais à considérer l'esprit d'en- " fance dans toute sa perfection, c'est le comble de " la vertu, et c'est par là que les âmes finissent. "

Revenons maintenant aux événements de ces quelques années : événements peu nombreux, peu importants aux yeux des hommes, à travers lesquels se consomme la sainteté de la petite Sœur Thérèse de l'Enfant Jésus.

Deux mois après la retraite bénie qui l'avait lancée dans la voie de la confiance et de l'amour, elle assistait, en novembre 1891, aux derniers moments de la fondatrice du Carmel de Lisieux, Mère Geneviève de Sainte-Thérèse. C'était sa première rencontre avec la mort; à l'instant même où la religieuse expira, Thérèse reçut une grâce de ferveur et de joie indicible que la sainte carmélite confirma, semble-t-il, dans un rêve où la petite Sœur de l'Enfant Jésus la vit distribuer des souvenirs à chaque personne de la Communauté. Quand vint son tour, ses mains étaient vides, et Mère Geneviève, s'arrêtant et la regardant avec tendresse, lui dit par trois fois : " A vous, je laisse mon cœur. "

Un mois après cette mort, c'est-à-dire dans les derniers jours de l'année 1891, l'épidémie de l'influenza sévit dans la Communauté. Thérèse ne fut que légèrement atteinte et resta seule debout

avec deux autres Sœurs, soignant les plus malades, assistant les mourantes, ensevelissant les mortes avec un courage admirable; le jour de ses dix-neuf ans (2 janvier 1892) fut attristé par la mort de la Mère sous-prieure, qu'elle soutint pendant son agonie, seule avec l'infirmière; cette mort fut suivie de deux autres... Un matin, au signal du réveil, un pressentiment intérieur avertit la jeune religieuse qu'une de ses malades avait paru devant Dieu, elle se rend à sa cellule et la trouve habillée et couchée sur sa paillasse, dormant du sommeil éternel. Pendant ces longues semaines, le réconfort de Thérèse fut dans la communion quotidienne; même après l'influenza cette grâce lui fut accordée encore pendant plusieurs mois, bien que l'usage fût différent et sans demande de sa part.

Déjà le Seigneur se plaisait à récompenser sa servante de sa générosité et de sa confiance, en lui accordant ce que naïvement elle lui demandait. C'est ainsi que, désireuse d'imiter les miniatures et les poésies de Mère Agnès de Jésus, elle s'essaya à des travaux de peinture, à quelques compositions poétiques qui réussirent parfaitement; elle fit des progrès rapides et mena à bien une fresque autour du Tabernacle; l'on y voit de petits anges, dont les visages rappellent le sien et qui jettent des fleurs, chantent leur cantique d'amour ou balancent leur encensoir autour du saint Sacrement. Ses poésies se multiplièrent, toujours ferventes, toujours pieuses, apportant une note de sainte joie aux réunions et récréations des jours de fête...

ses désirs enfantins eux-mêmes étaient réalisés; comme elle aimait la neige, elle aimait les fleurs; en se faisant prisonnière à quinze ans, elle avait renoncé au plaisir de courir dans la campagne et d'y cueillir des gerbes fleuries; cependant jamais elle ne posséda plus de fleurs que depuis son entrée au Carmel : elle en recevait à foison pour l'autel du Seigneur, seule une fleurette de ses amies, la nielle des blés, n'avait pas encore paru... Thérèse désira la revoir, peu après elle se trouvait dans une gerbe de pâquerettes et de bluets.

Dans tous les ordres d'idées, Jésus mettait la même tendresse à répondre aux désirs de sa petite épouse. Pendant quelques jours, le nombre des hosties étant insuffisant, elle ne reçut qu'une parcelle et fit à Jésus cette plainte : " O Seigneur, je vais croire que vous venez à regret dans mon cœur ! " Le lendemain, s'approchant de la sainte Table, le prêtre, par mégarde, lui donne, non pas une mais deux hosties !...

Un seul désir lui restait : l'entrée de sa sœur Céline au Carmel; le Seigneur ayant rappelé à lui son bon père le 29 juillet 1894, Céline était libre de s'envoler vers la vie sainte... Mais des obstacles insurmontables s'opposaient, semblait-il, à l'entrée d'une quatrième sœur au monastère de Lisieux... Thérèse, avec sa confiance et son abandon, délaissant les moyens humains, confie la chose à Jésus et à son bon Père... Comme signe que celui-ci est au ciel, elle demande que l'opposition de Sœur *** à l'entrée de Céline cesse. A peine la petite Sœur

de l'Enfant Jésus est-elle sortie du chœur qu'elle rencontre cette religieuse, celle-ci vient à sa rencontre, lui parle les larmes aux yeux de l'entrée de Céline en manifestant un vif désir de la voir au Carmel... et le 14 septembre 1894, la sœur chérie de Thérèse, prenant le nom de la vénérable fondatrice du monastère de Lisieux, devenait Sœur Geneviève de Sainte-Thérèse.

Depuis l'année précédente, Mère Agnès de Jésus était Prieure, ce fut donc elle qui accueillit Céline et, en 1895, leur cousine Marie Guérin, l'ancienne compagne de jeux de la petite Thérèse, désormais son émule dans la voie de la sainteté, de l'abandon et de l'amour confiant, sous le nom de Marie de l'Eucharistie.

Tous les désirs de Sœur Thérèse de l'Enfant Jésus étaient comblés, un seul restait toujours grandissant : le ciel ! Celui-là aussi ne tarderait pas à être réalisé, et dès 1896 elle entendait le bruit lointain des pas de l'Époux qui approchait... La maladie faisait sa première apparition et dans un avenir rapproché Thérèse entrevoyait l'aube de l'éternité.

CHAPITRE X

La Professe. — Sa Vie quotidienne.

Sœur Thérèse de l'Enfant Jésus, décidée à ne donner à Dieu que de l'amour, sachant d'ailleurs que les grandes occasions de vertu sont rares, prit le parti de ne rien laisser échapper des petits sacrifices journaliers qu'apporte une entière exactitude à la règle. Les actions d'éclat ne sont pas pour les petits enfants, pensait-elle. C'est d'une autre manière que je dois me faire sainte ! Le premier élément pratique de cette sainteté, elle le puisa dans sa vie quotidienne, dans cette multitude d'actions insignifiantes qui remplissent les journées d'une religieuse, vie ordinaire et commune que les saints savent mener d'une manière non commune.

Ses exercices de piété sont pleins d'aridité. Elle cherchera une compensation dans la vigilance à saisir les occasions de fidélité que la Providence se plaît à lui faire rencontrer : " Ta Thérèse ne se trouve pas dans les hauteurs en ce moment, écrit-elle à Céline en 1893 ; mais, vois-tu, quand je suis dans la sécheresse, incapable de prier, de pratiquer la vertu, je cherche de petites occasions, des riens, pour faire plaisir à mon Jésus : par exemple, un sourire, une parole aimable, alors que je voudrais me taire et montrer de l'ennui. Si je n'ai pas d'oc-

casions, je veux au moins lui répéter souvent que je l'aime; ce n'est pas difficile et cela entretient le feu dans mon cœur. Quand même il me semblerait éteint, ce feu d'amour, je jetterais encore de petites pailles sur la cendre et je suis sûre qu'il se rallumerait.

" Il est vrai que je ne suis pas toujours fidèle; mais je ne me décourage jamais; je m'abandonne dans les bras du Seigneur; Il m'apprend à tirer profit de tout, du bien et du mal qu'Il trouve en moi, Il m'apprend à jouer à la banque de l'amour, ou plutôt c'est Lui qui joue pour moi, sans me dire comment Il s'y prend : cela c'est son affaire et pas la mienne; ce qui me regarde, c'est de me livrer entièrement, sans rien me réserver, pas même la jouissance de savoir combien la banque me rapporte... Après tout, je ne suis pas l'enfant prodigue, ce n'est pas la peine que Jésus me fasse un festin, puisque " je suis toujours avec Lui. "

La vigilance de Sœur Thérèse était telle qu'elle ne laissait inobservée aucune des recommandations de la Mère Prieure, aucun de ces petits règlements qui rendent la vie religieuse si méritoire; une Mère déjà ancienne, ayant remarqué sa fidélité extraordinaire sur ce point, la considéra dès lors comme une sainte.

D'une exactitude remarquable à la vie commune, elle ne demandait de dispense qu'à la dernière extrémité : " La vie d'une carmélite est une vie d'expiation, disait-elle, allons jusqu'au bout de

nos forces ! " Que de fois elle se rendit à Matines avec des vertiges ou de violents maux de tête. Son estomac délicat s'accommodait mal de la nourriture frugale du Carmel; cependant sa voisine de table essaya vainement de découvrir quels étaient les mets de son goût. Aussi les Sœurs chargées de la cuisine, la voyant si peu difficile, lui servaient invariablement les restes en distribuant les portions. C'est seulement pendant sa dernière maladie, lorsqu'on lui ordonna de dire ce qui lui faisait mal, que sa mortification fut dévoilée. " Quand Jésus veut qu'on souffre, disait-elle alors, il faut absolument en passer par là. Ainsi pendant que ma Sœur Marie du S. C. (sa sœur Marie) était provisoire, elle s'efforçait de me soigner avec la tendresse d'une mère, et je paraissais bien gâtée !... Pourtant que de mortifications elle me faisait faire ! car elle me servait selon ses goûts, absolument opposés aux miens ! " Qui ne voit que quelques mots d'explication, une simple remarque à sa chère marraine, et l'occasion de mortification disparaissait !... Mais Thérèse, comme le marchand de l'Évangile, se connaissait en belles perles; elle se garda de perdre celle-là !

Ce n'était pas seulement par la mortification, mais aussi par le recueillement qu'elle sanctifiait l'heure des repas. Souvent les plus douces aspirations d'amour lui venaient au réfectoire; elle songeait que Notre-Seigneur avait goûté aux mêmes aliments, qu'il avait mangé du pain, des fruits, du poisson... que, s'il était à sa place, il

prendrait certainement les mets qui lui étaient servis... Elle avait, comme elle disait, ses petites rubriques enfantines : " Je me figure être à Nazareth dans la maison de la sainte Famille. Si l'on me sert, par exemple, de la salade, du poisson froid, du vin ou quelque autre chose qui a le goût fort, je l'offre au bon saint Joseph. A la sainte Vierge, je donne les portions chaudes, les fruits bien mûrs, etc... Et les mets des jours de fête, particulièrement la bouillie, le riz, les confitures, je les offre à l'Enfant Jésus. Enfin, lorsqu'on m'apporte un mauvais dîner, je me dis gaiement : Aujourd'hui, ma petite fille, tout cela est pour toi ! "

Sœur Thérèse de l'Enfant Jésus ne levait jamais les yeux au réfectoire, ainsi que le demande la règle. Comme une de ses sœurs avait beaucoup de peine à s'y astreindre, elle composa pour l'aider la prière suivante, qui témoigne en même temps de son humilité, car elle demande pour elle une grâce dont sa compagne seule avait besoin : " O Jésus, vos deux petites épouses prennent la résolution de tenir les yeux baissés pendant les repas, afin d'honorer et d'imiter l'exemple que vous leur avez donné chez Hérode. Quand ce prince impie se moquait de vous, ô Beauté infinie, pas une plainte ne sortait de vos lèvres, vous ne daigniez pas même fixer sur lui vos yeux adorables. Oh ! sans doute, divin Jésus, Hérode ne méritait pas d'être regardé par vous; mais nous sommes vos épouses, nous voulons attirer sur nous vos divins regards. Nous vous demandons de nous

récompenser par ce regard d'amour, chaque fois que nous nous priverons de lever les yeux; et même nous vous prions de ne pas nous refuser ce doux regard quand nous serons tombées, puisque nous nous en humilierons sincèrement devant vous. "

A la récréation plus que partout ailleurs, l'angélique Sœur trouvait l'occasion d'exercer sa vertu. Devenue Maîtresse du noviciat, comme nous le verrons plus tard, elle expliquait à ses novices que, pour en retirer un grand profit, il ne fallait pas aller à la récréation avec la pensée de se récréer, mais avec celle de récréer les autres. " Pratiquez-y un complet détachement de vous-mêmes, disait-elle. Par exemple, si vous racontez à l'une de vos Sœurs une histoire qui vous semble intéressante, et que celle-ci vous interrompe pour vous raconter autre chose, écoutez avec intérêt, quand même cela ne vous intéresserait pas du tout, et ne cherchez pas à reprendre votre conversation première. En agissant ainsi, vous sortirez de la récréation avec une grande paix intérieure et revêtues d'une force nouvelle pour pratiquer la vertu, parce que vous n'aurez pas cherché à vous satisfaire, mais à faire plaisir aux autres. Si l'on savait ce que l'on gagne à se renoncer en toutes choses ! "

Elle aimait à répéter et à pratiquer ce que Mère Agnès de Jésus lui avait dit un jour: " Retenons une parole qui pourrait nous élever aux yeux des autres. " Oh ! que ce passage a été

lumineux pour mon âme, répondait-elle; oui, il faut tout garder pour Jésus avec un soin jaloux !... C'était son rêve; " Jésus seul ! Voilà le rêve d'un *grain de sable*, écrit-elle en 1892; le grain de sable est si petit que, s'il voulait ouvrir son cœur à un autre qu'à Jésus, il n'y aurait plus de place pour le Bien-Aimé. "

La Sœur Thérèse de l'Enfant Jésus donnait l'exemple à côté du précepte; constamment sereine et oublieuse d'elle-même, déférente avec les Mères anciennes, elle recherchait de préférence les religieuses moins aimables ou moins appréciées. Elle-même avait été tentée pendant un assez long temps d'une véritable antipathie pour une de ses Sœurs, qui, le démon aidant, lui déplaisait en tout ce qu'elle faisait. La sainte enfant mit à se vaincre sur ce point toute la ferveur de son amour pour Dieu. Elle se dit que la charité devait passer dans les œuvres et s'appliqua à faire pour cette Sœur *ce qu'elle aurait fait pour la personne qu'elle chérissait le plus*. " Chaque fois que je la rencontrais, dit Sœur Thérèse, je priais le bon Dieu pour elle, lui offrant toutes ses vertus et tous ses mérites. Je sentais bien que cela réjouissait grandement mon Jésus; car il n'est pas d'artiste qui n'aime à recevoir des louanges de ses œuvres !... Je tâchais de rendre tous les services possibles à celle qui me donnait tant de combats, et quand j'avais la tentation de lui répondre d'une façon désagréable, je m'empressais de lui faire un aimable sourire, essayant de détourner la conversation ! "

La charité fraternelle emporta la victoire, et un jour la bonne religieuse put faire à la servante de Dieu cette naïve question : " Ma Sœur Thérèse de l'Enfant Jésus, voudriez-vous me dire ce qui vous attire tant vers moi ? Je ne vous rencontre pas que vous ne me fassiez le plus gracieux sourire ! "

Thérèse ne se contentait pas de pratiquer la vertu pour son propre compte, elle savait se prêter avec entrain aux réunions joyeuses et ferventes que sainte Thérèse aimait à voir dans ses communautés.

De tout temps on a chanté au Carmel, notre petite sainte est toujours prête à seconder les désirs de ses Mères et de ses Sœurs. Les poésies de circonstance se multiplient sous sa plume de 1893 à 1896. Elle a des vers charmants pour une postulante, nommée Marie, à qui la Reine du ciel promet tous les biens et tous les bonheurs :

Mais pour que toujours je t'abrite
Sous mon voile, près de Jésus,
Il te faudra rester petite
Avec d'enfantines vertus.

Elle chante une jeune et naïve converse qui fut bergère et à qui la Reine du Carmel a fait un jour entendre ces paroles :

Enfant, quitte cette campagne,
Ne regrette pas ton troupeau,
Là-bas sur ma sainte montagne
Jésus sera ton seul agneau !

Elle célèbre l'arrivée de sa cousine Marie Guérin en traduisant le mot du psaume : " Dirupisti vincula mea. "

Elle a des chants pour tous ses amis du ciel : Les Innocents, ses petits frères,... sainte Agnès, la patronne de sa sœur chérie, la vierge Cécile qu'elle aime tant depuis son voyage à Rome, le Vén. Théophane Vénard, qui lui plaît parce que c'est " un petit saint ", Jeanne d'Arc, la vierge guerrière et martyre, dont elle veut hâter la canonisation, etc.

Quand vient Noël, elle a des compositions plus vastes pour célébrer le petit Jésus et réchauffer la ferveur de ses Sœurs : telle la récréation pieuse de 1895, où le Divin Mendiant de Noël fait à chaque Carmélite sa demande d'amour : un trône d'or, du lait, une étoile, une lyre, etc. A Thérèse échut la demande d'une grappe de raisins " que Jésus puisse presser bien fort de sa petite main ". C'était dix-huit mois avant sa mort.

Mais jamais la mortification n'est absente de ces entreprises; Thérèse ne peut écrire ses compositions qu'à une heure libre de la journée, la Mère Prieure ne lui ayant point dit qu'elle pouvait le faire quand les idées lui venaient à l'esprit... Elle est attentive à cueillir les petits sacrifices qu'elle jettera sous les pieds de Jésus Enfant : " J'avais reçu une lettre fort intéressante qu'on lut à une récréation, en son absence, raconte une de ses sœurs; le soir elle me manifesta le désir de la lire à son tour et je la lui donnai. Quelque temps après,

comme elle me rendait cette lettre, je la priai de me dire sa pensée au sujet d'une chose qui, particulièrement, avait dû la charmer. Elle parut embarrassée, puis me répondit : " Le Bon Dieu m'en a demandé le sacrifice, à cause de l'empressement que j'ai témoigné l'autre jour; je ne l'ai pas lue. "

Cette fidélité très simple à la règle était le sentier préféré de Sœur Thérèse : " Ce qui me fait du bien quand je me représente l'intérieur de la sainte Famille, c'est de penser à une vie tout ordinaire, " disait-elle.

Elle trouva dans cette voie bien des sacrifices, mais y rencontra également cette paix, cette sécurité, cette lumière tranquille, qui lui permettaient, aux derniers jours de sa vie, de répondre à cette question : " Que feriez-vous si vous pouviez recommencer votre vie religieuse ? " — " Il me semble que je ferais ce que j'ai fait !... "

CHAPITRE XI

La Maîtresse des Novices.

" Qu'on ne croie pas, dit Fr. Veuillot, que la constance de Sœur Thérèse à vouloir être enfant devant Dieu imprimât à sa vertu un caractère puéril ! Cette religieuse adolescente qui s'appliquait à se faire toute petite, avait acquis, en peu de temps, par l'oraison et l'étude, une telle maturité de jugement que sa Supérieure n'hésitait pas à lui confier la direction des novices, à un âge où elle aurait pu être encore leur compagne. " (*Univers*, 11 juillet 1906.)

En effet, Thérèse avait à peine vingt ans quand, en 1893, la R. Mère Marie de Gonzague la chargea du noviciat, mais sans lui donner le titre de Maîtresse des novices. Parfaitement soumise et unie à sa Supérieure, Sœur Thérèse se comparait elle-même au petit pinceau qu'un peintre habile tient à la main pour perfectionner les détails, quand il a déjà largement brossé et préparé les grandes lignes.

Ou encore, dans une lettre à sa sœur Céline, qui lui a demandé des nouvelles du noviciat et de son métier, elle écrit : " Je suis un petit chien de chasse, et ce titre me donne bien des sollicitudes, à cause des fonctions qu'il exige, tu en jugeras. Toute la journée, du matin au soir, je cours après

le gibier. Les chasseurs — R. Mère Prieure et Maîtresse des novices — sont trop grands pour se glisser dans les buissons, tandis qu'un petit chien, ça se faufile partout... Aussi je veille de près mes petits lapins; je ne veux pas leur faire de mal; mais je les observe en leur disant tantôt que leur poil n'est pas assez lisse, d'autres fois que leur regard est trop semblable à celui des lapins de garenne... enfin je tâche de les rendre tels que le chasseur le désire : des petits lapins bien simples occupés seulement de l'herbette qu'ils doivent brouter. "

Au début, la partie extérieure de la formation des novices fut seule confiée à Sœur Thérèse de l'Enfant Jésus, mais bientôt la Mère Prieure, constatant la maturité d'intelligence, la perspicacité du jugement, le tact délicat et surnaturel de la jeune religieuse, lui remit entièrement la conduite des novices et le soin de leur formation.

De loin, il semble aisé de faire du bien aux âmes, de leur faire aimer Dieu davantage, de les modeler d'après ses vues et ses pensées. De près, au contraire, on sent que faire du bien est une chose aussi impossible sans le secours divin que de ramener sur notre hémisphère le soleil pendant la nuit. On sent qu'il faut absolument oublier ses goûts, ses conceptions personnelles et guider les âmes non par sa propre voie, par son chemin à soi, mais par le chemin particulier que Jésus leur indique... Thérèse comprit, dès son entrée en fonctions, cette impuissance totale : " Aussitôt que je pénétrai dans le sanctuaire des âmes, dit-

elle, je jugeai du premier coup d'œil que la tâche dépassait mes forces ! " Aussi, fidèle à sa méthode de confiance filiale, elle se plaça bien vite dans les bras du Bon Dieu, imitant les petits enfants, qui, sous l'empire de quelque frayeur, cachent leur tête sur l'épaule de leur père, et lui dit : " Seigneur, vous le voyez, je suis trop petite pour nourrir vos enfants; si vous voulez leur donner par moi ce qui convient à chacune, remplissez ma main et, sans quitter vos bras, sans même détourner la tête, je distribuerai ces trésors à l'âme qui viendra me demander sa nourriture... "

En comprenant ainsi qu'il lui était impossible de rien faire par elle-même, la tâche lui parut simplifiée. Elle s'occupa uniquement à s'unir de plus en plus à Dieu, sachant que le reste lui serait donné par surcroît. " Jamais mon espérance n'a été trompée, proclamait-elle plus tard; ma main s'est trouvée pleine autant de fois qu'il a été nécessaire pour nourrir l'âme de mes Sœurs. "

Et tout d'abord le Seigneur lui donna une clairvoyance qui l'étonnait elle-même : elle distinguait très vite les défauts des novices, le mobile de leurs actions, la différence des caractères demandant ici plus de fermeté, là plus d'indulgence. Au début on la trouvait sévère, il y avait des heures de combat, mais le Seigneur lui avait fait cette grâce de n'avoir nulle peur de la guerre. Bientôt les novices comprenaient le dégagement surnaturel de leur jeune maîtresse, qui ne cherchait jamais à s'attirer leurs cœurs, mais les portait sans

cesse vers Dieu et vers leur Prieure... elles devinaient l'affection toute sainte, toute désintéressée qui la poussait à les reprendre, à leur montrer des vérités peu agréables parfois à regarder, voire à les punir... " Vous aviez raison, hier, d'être sévère, lui disait une des postulantes; au commencement je me suis révoltée, mais après je me suis souvenue de tout et j'ai vu que c'était très juste; maintenant éclairez-moi tout à fait, c'est pour cela que je viens ! " La prière et le sacrifice étaient toujours la force de Sœur Thérèse; c'est vraiment du haut de son union à Dieu qu'elle observait les âmes, comme le guetteur veille à la sûreté du château-fort du haut de sa tourelle. En toutes choses elle apportait son abnégation, convaincue qu'aucun bien ne peut se produire sans la sève du sacrifice ! Il lui en coûtait d'avoir à réprimander ! " Autrefois, racontait-elle naïvement, lorsque je voyais une Sœur agir d'une façon qui me déplaisait et paraissait contre la Règle, je me disais : Ah ! si je pouvais l'avertir, lui montrer ses torts, que cela me ferait du bien !... Mais en pratiquant le métier j'ai changé de sentiment. Lorsqu'il m'arrive de voir quelque chose de travers, je pousse un soupir de soulagement : Quel bonheur, ce n'est pas une novice, je ne suis pas obligée de la reprendre ! Puis je tâche bien vite d'excuser la coupable et de lui prêter les bonnes intentions qu'elle a sans doute. "

Toujours convaincue de son impuissance totale à remplir sa charge, toujours également assurée

que le Seigneur ne manquerait pas de suppléer à son insuffisance, elle se regardait comme un objet au service des autres. Elle disait un jour gaiement: " Je me compare à une *petite écuelle* que le Bon Dieu remplit de bonnes choses. Tous les *petits chats* viennent en prendre leur part; ils se disputent parfois à qui en aura davantage. Mais l'Enfant Jésus est là qui guette ! " Je veux bien " que vous buviez dans ma petite écuelle, dit-il, " mais prenez garde de la renverser et de la " casser ! " A vrai dire, il n'y a pas grand danger parce que je suis posée à terre !... "

Comme elle envisageait sa mission d'une manière toute surnaturelle, Sœur Thérèse de l'Enfant Jésus la remplit dans le même esprit : toujours attentive à la grâce, elle ne faisait pas une observation sans la faire passer par le cœur de la sainte Vierge; mais elle savait être aussi ferme que bonne. Quand elle avait repris avec justice une de ses Sœurs, elle jugeait meilleur de ne pas courir après l'affligée pour la consoler : " La laisser à elle-même, disait-elle, c'est la forcer à ne rien attendre du côté humain, à recourir au Bon Dieu, à voir ses torts et à s'humilier. " — " Pour qu'une réprimande porte ses fruits, disait-elle encore, il faut que cela coûte de la faire. "

Comme elle était constamment unie à Dieu, le Seigneur mettait dans sa bouche les paroles à dire, avec un à-propos tellement saisissant, que plus d'une fois les novices pensèrent qu'elle lisait dans leur âme.

Plusieurs ont aussi parlé de la puissance de son intercession; écoutons le récit d'une d'entre elles :

" Nous avions lavé toute la journée, et j'étais brisée de fatigue, accablée de peines intérieures. Je voulais lui en dire deux mots, le soir, avant l'oraison, mais elle me prévint : " L'oraison sonne, je n'ai pas le temps de vous consoler; et d'ailleurs je vois clairement que j'y prendrais une peine inutile; le Bon Dieu veut que vous souffriez seule pour le moment. "

" Je la suivis à l'oraison dans un tel état de découragement que, pour la première fois, je doutai de ma vocation : Jamais je n'aurai la force d'être carmélite, me disais-je; c'est une vie trop dure pour moi !

" J'étais à genoux depuis quelques minutes, dans ce combat et ces tristes pensées, quand tout à coup, sans avoir prié, sans même avoir désiré la paix, je sentis en mon âme un changement subit, extraordinaire, je ne me reconnaissais plus. Ma vocation m'apparut belle, aimable; je vis le prix de la souffrance, ses charmes... Toutes les privations et les fatigues de la vie religieuse me semblèrent infiniment préférables aux satisfactions mondaines; enfin je sortis de l'oraison, absolument transformée.

" Le lendemain, je racontai à ma Sœur Thérèse de l'Enfant Jésus ce qui s'était passé la veille; et comme elle paraissait très émue, je voulus en savoir la cause. Ah ! que Dieu est bon, me dit-elle alors. Hier au soir, vous me faisiez une si profonde pitié que je ne cessai point de

prier pour vous, au commencement de l'oraison, demandant à Notre-Seigneur de vous consoler, de changer votre âme, de vous montrer le prix des souffrances. Il m'a exaucée ! "

La prière et le sacrifice étaient vraiment la force de Thérèse, ses armes invincibles; elle comptait sur elles bien plus que sur les paroles pour toucher les cœurs... Pendant le Carême de 1895, une novice vint la trouver toute rayonnante : " Si vous saviez, lui dit-elle, ce que j'ai rêvé cette nuit ! J'étais auprès de ma sœur qui est si mondaine et je voulais la détacher de toutes les vanités du monde; pour cela je lui expliquais ces paroles de votre cantique : Vivre d'amour :

T'aimer, Jésus, quelle perte féconde !
Tous mes parfums sont à toi sans retour !

" Je sentais bien que mon discours pénétrait jusqu'au fond de son âme et j'étais ravie de joie. A mon réveil, j'ai pensé que le Bon Dieu veut peut-être que je lui donne cette âme. Si je lui écrivais à Pâques pour lui raconter mon rêve et lui dire que Jésus la veut pour son épouse ! Qu'en pensez-vous ? " Thérèse lui répondit simplement qu'elle pouvait bien en demander la permission. Comme le Carême ne touchait pas à sa fin, la R. Mère Prieure fut surprise d'une demande si prématurée, et répondit que les Carmélites doivent sauver les âmes plutôt par la prière que par la correspondance !

En apprenant cette décision, Thérèse y vit

immédiatement une réponse d'en-haut et, avec l'esprit de foi qu'elle portait à tout, dit à sa compagne : " Il faut nous mettre à l'œuvre, et prier beaucoup; quelle joie si *à la fin du Carême*, nous étions exaucées ! "... *A la fin du Carême*, ô miséricorde infinie du Seigneur ! une âme de plus se consacrait à Jésus ! C'était un véritable miracle de la grâce : miracle obtenu par la prière fervente de deux Carmélites !

Enfin Sœur Thérèse de l'Enfant Jésus trouvait dans son cœur charitable le secret de s'adapter parfaitement aux divers caractères des novices et, comme dit saint Ignace, d'entrer par leur porte pour les faire sortir par la sienne. Or, une d'entre elles était très enfant de caractère; pour l'aider à pratiquer la vertu, le petit Jésus lui avait inspiré de s'amuser avec lui et de jouer avec lui aux quilles ! Les quilles représentaient les âmes à atteindre et la boule du jeu, c'était l'amour... Thérèse s'intéressait beaucoup à la partie, qui se jouait depuis plusieurs mois, quand, au mois de décembre 1896, les novices reçurent au profit des missions différents bibelots pour l'arbre de Noël. Et voilà qu'au fond de la boîte se trouva un objet bien rare au Carmel : une toupie ! Les novices s'écrièrent : que c'est laid ! à quoi cela peut-il servir ? Sauf la joyeuse petite Sœur, qui s'empara de la toupie en s'écriant :

" Mais c'est très amusant ! cela pourrait marcher une journée entière sans s'arrêter, moyennant de bons coups de fouet ! "

Et elle se mit en devoir de leur donner une représentation qui les jeta dans l'étonnement.

Sœur Thérèse de l'Enfant Jésus observait tout cela sans rien dire; mais le jour de Noël en rentrant dans sa cellule après la messe de minuit, la novice y trouvait la *fameuse toupie* avec une charmante petite lettre où la jeune Maîtresse avait glissé les leçons les plus sérieuses sous une forme badine et gracieuse. Voici cette lettre, précieusement conservée :

" A ma petite Épouse,

" Joueuse de quilles sur la Montagne du Carmel.

Nuit de Noël 1896.

" Ma petite Sœur,

" Ah ! que je suis content de toi ! Toute l'année tu m'as beaucoup amusé en jouant aux quilles. J'ai eu tant de plaisir que la Cour des anges en était surprise et charmée. Plusieurs petits chérubins m'ont demandé pourquoi je ne les avais pas faits enfants; d'autres ont voulu savoir si la mélodie de leurs instruments ne m'était pas plus agréable que ton rire joyeux, lorsque tu fais tomber une quille avec la boule de ton amour. J'ai répondu à tous qu'ils ne devaient pas se chagriner de n'être point enfants, puisqu'un jour ils pourraient jouer avec toi dans les prairies du ciel; je leur ai dit que certainement ton sourire m'était plus doux que leurs mélodies, parce que tu ne pouvais jouer et sourire qu'en souffrant et en t'oubliant toi-même.

" Ma petite Épouse bien-aimée, j'ai quelque chose à te demander à mon tour. Vas-tu me refuser ?... Oh ! non, tu m'aimes trop pour cela. Eh bien ! je voudrais changer de jeu; les quilles, cela m'amuse bien, mais je voudrais maintenant jouer à la toupie; et, si tu le veux, c'est toi qui seras ma toupie. Je t'en donne une pour modèle; tu vois qu'elle n'a pas de charmes extérieurs; quiconque ne sait pas s'en servir la repoussera du pied; mais un enfant qui l'aperçoit sautera de joie et dira : Ah ! que c'est amusant ! ça peut marcher toute la journée sans s'arrêter !...

" Moi, le petit Jésus, je t'aime, bien que tu sois sans charmes, et je te supplie de toujours marcher pour m'amuser. Mais pour faire tourner la toupie, il faut des coups de fouet ! Eh bien ! laisse tes Sœurs te rendre ce service, et sois reconnaissante envers celles qui seront le plus assidues à accélérer ta marche... Lorsque je me serai bien amusé avec toi, je t'emmènerai là-haut et nous pourrons jouer sans souffrir.

Ton petit frère,
Jésus. "

Ainsi, par son esprit de prière et de sacrifice, son union à Dieu, sa fermeté et sa condescendance, Thérèse agissait sur les âmes. Nous allons voir maintenant comment elle les instruisait.

CHAPITRE XII

La Maîtresse des Novices. — Sa Direction.

Tout en donnant à chaque âme, avec une rare sagesse, la nourriture qui lui convenait, Thérèse avait une grâce spéciale pour enseigner à ses novices " sa petite voie ". Ce qui fait le fond même de sa direction, c'est donc l'humble petitesse, la confiance et l'amour.

" *Le seul moyen de faire de rapides progrès dans la voie de l'amour*, disait-elle, *c'est de rester toujours bien petite.* " Ces quelques mots sont le résumé de sa doctrine; en fait, elle répète sous une autre forme le mot de Notre-Seigneur : " Si vous ne devenez comme de petits enfants, vous n'entrerez pas dans le royaume des Cieux. "

Une de ses novices se décourageait à la vue de ses imperfections : " Vous me faites penser au petit enfant qui commence à se tenir debout, mais ne sait pas encore marcher. Voulant absolument atteindre le haut d'un escalier pour retrouver sa mère, il lève son petit pied afin de monter la première marche. Peine inutile, il retombe toujours sans pouvoir avancer. Eh bien ! soyez ce petit enfant... Par la pratique de toutes les vertus, levez toujours votre petit pied pour gravir l'escalier de la sainteté, et ne vous imaginez pas que vous pourrez monter même la première marche ! non;

mais le Bon Dieu ne demande de vous *que la bonne volonté*. Du haut de cet escalier il vous regarde avec amour. Bientôt vaincu par vos efforts inutiles, il descendra lui-même, et vous prenant dans ses bras, vous emportera pour toujours dans son royaume, où vous ne le quitterez plus. Mais si vous cessez de lever votre petit pied, il vous laissera longtemps là. "

L'*humilité* lui semblait le vrai et *grand remède* à tous les maux. Devant une tentation qui lui paraissait insurmontable, une novice lui dit un jour : " Cette fois, je ne puis me mettre *au-dessus*, c'est impossible ! " — " Et pourquoi cherchez vous à vous mettre au-dessus? lui demande tranquillement Sœur Thérèse. Passez *dessous* tout simplement. C'est bon pour les grandes âmes de voler au-dessus des nuages quand l'orage gronde; pour nous, nous n'avons qu'à supporter patiemment l'averse. Si nous sommes un peu mouillées, nous nous sécherons ensuite au soleil de l'Amour. "

Une autre s'attristait en pensant à tout ce qu'elle avait à acquérir : " Dites plutôt *à perdre*, interrompt la jeune Maîtresse. Jésus se charge de remplir votre âme à mesure que vous la débarrassez de ses imperfections... Vous voulez gravir une montagne et le Bon Dieu veut vous faire descendre; il vous attend *en bas*, dans la vallée fertile de l'humilité. "

La petitesse, l'humilité lui apparaissait non seulement comme un remède, mais comme *un moyen* d'arriver à tout. Si les novices demandaient

à leur Maîtresse le moyen d'embellir leurs âmes, Thérèse répondait : " Il faut pratiquer les *petites vertus*, c'est parfois difficile, mais le Bon Dieu ne refuse jamais la première grâce, qui donne le courage de se vaincre; si l'âme y correspond, elle se trouve immédiatement dans la lumière. J'ai toujours été frappée de la louange adressée à Judith : " Vous avez agi avec un courage viril et votre cœur s'est fortifié. "

" — Faites au Bon Dieu le sacrifice de ne jamais cueillir de fruits; s'il veut que, toute votre vie, vous sentiez de la répugnance à souffrir, à être humiliée, s'il permet que toutes les fleurs de vos désirs et de votre bonne volonté tombent à terre sans rien produire, ne vous en troublez pas. En un clin d'œil, au moment de votre mort, il saura bien faire mûrir de beaux fruits sur l'arbre de votre âme...

" — Mais, répondit une novice, si je tombe, on me trouvera toujours imparfaite, tandis qu'à vous, on vous reconnaît de la vertu ?... "

" — C'est peut-être parce que je ne l'ai jamais désiré, répondit Thérèse; mais qu'on vous trouve imparfaite, c'est ce qu'il faut, c'est là votre gain. *Se croire soi-même imparfaite, et trouver les autres parfaites, voilà le bonheur !* Si les créatures nous trouvent sans vertus, cela ne nous enlève rien, et ne nous rend pas plus pauvres, *ce sont elles qui perdent en joie intérieure !* car il n'y a rien de plus doux que de penser du bien du prochain. "

Avec *quelle bonne grâce* Sœur Thérèse de l'Enfant

Jésus remettait ses petites Sœurs dans la vérité qui est l'humilité.

" — C'est une consolation pour vous de faire du bien, de procurer la gloire de Dieu, lui disait une d'entre elles; que je voudrais me voir aussi privilégiée !

" — Qu'est-ce que cela me fait que le bon Dieu se serve de moi, plutôt que d'une autre, pour procurer sa gloire ? Pourvu que son règne s'établisse dans les âmes, que m'importe l'instrument ? D'ailleurs Il n'a besoin de personne.

" Je regardais, il y a quelque temps, la mèche d'une petite veilleuse presque éteinte. Une de nos Sœurs en approcha son cierge, et par ce cierge tous ceux de la Communauté se trouvèrent allumés. Je fis alors cette réflexion : Qui donc pourrait se glorifier de ses œuvres ? Ainsi par la faible lueur de cette petite lampe, il serait possible d'embraser l'univers ! Nous croyons souvent recevoir les grâces et les lumières divines par le moyen de cierges brillants; mais d'où ces cierges tiennent-ils leur flamme ? Peut-être de la prière d'une âme humble et toute cachée, sans éclat apparent, sans vertu reconnue, abaissée à ses propres yeux, près de s'éteindre... Oh ! que nous verrons de mystères plus tard ! Combien de fois j'ai pensé que je devais, peut-être, toutes les grâces dont j'ai été comblée aux instances d'une petite âme que je connaîtrai seulement au ciel...

" C'est la volonté du Bon Dieu, continua Thérèse. qu'en ce monde les âmes se communi-

quent entre elles les dons célestes par la prière, afin que, rendues dans leur patrie, elles puissent s'aimer d'un amour de reconnaissance, d'une affection plus grande que celle de la famille la plus idéale de la terre.

" Là, nous ne rencontrerons pas de regards indifférents, parce que tous les saints s'entredevront quelque chose... Nous ne verrons pas de regards envieux parce que le bonheur de chacun des élus sera le bonheur de tous... De même que les membres d'une même famille sont fiers les uns des autres, ainsi le serons-nous de nos frères sans la moindre jalousie.

" Qui sait si la joie que nous éprouverons en voyant la gloire des grands saints, en sachant que, par un secret ressort de la Providence, nous y avons contribué, qui sait si cette joie ne sera pas aussi intense et aussi douce que la félicité dont ils seront eux-mêmes en possession !

" Et, de leur côté, pensez-vous que les grands saints, voyant ce qu'ils doivent à de toutes petites âmes, ne les aimeront pas d'un amour incomparable ? Il y aura là, j'en suis sûre, des sympathies délicieuses et surprenantes. Le privilégié d'un apôtre, d'un grand docteur, sera peut-être un petit pâtre, et l'intime ami d'un patriarche, un simple petit enfant... "

Ceci donne l'idée des conversations spirituelles par lesquelles Sœur Thérèse de l'Enfant Jésus instruisait les jeunes Sœurs qui lui étaient confiées.

Une simple question provoquait ces développe-

ments où l'on reconnaît la main de Celui qui a dit : " Père, je vous rends grâces de ce que vous avez caché ces choses aux savants pour les révéler aux petits. "

D'autres fois, c'était un *trait court, incisif*, qui faisait pénétrer la vérité dans les esprits.

" La seule chose qui ne soit pas soumise à l'envie, c'est la dernière place !... "

" S'humilier, supporter avec douceur ses imperfections, voilà la vraie sainteté pour nous. "

" Ne croyez pas posséder une vertu que vous avez à peine pratiquée quelquefois. "

Dieu donnait à cette religieuse si jeune une *étonnante perspicacité* pour démasquer la nature et en discerner les moindres mouvements : Une novice demandait à plusieurs Sœurs de l'aider à secouer des couvertures et leur recommandait un peu vivement de veiller à ne pas les déchirer parce qu'elles étaient passablement usées. Sœur Thérèse de l'Enfant Jésus assistait à cette petite scène; elle appela la novice et lui dit : " Que feriez-vous, si vous n'étiez pas chargée de raccommoder ces couvertures ?... Comme vous agiriez avec dégagement d'esprit ! Et si vous faisiez remarquer qu'elles sont faciles à déchirer, comme ce serait sans attache !... ainsi, qu'en toutes vos actions ne se glisse jamais la plus légère ombre d'intérêt personnel. "

Je me plaignais un jour, raconte une novice, d'être plus fatiguée que mes Sœurs, parce que, en plus du travail commun, j'en avais un autre qu'on ignorait. Sœur Thérèse me répondit : " Je voudrais

vous voir comme un vaillant soldat qui ne se plaint pas de ses peines, qui trouve toujours très graves les blessures de ses frères et n'estime les siennes que des égratignures. Pourquoi sentez-vous à ce point cette fatigue ?... C'est que personne ne la connaît... La Bienheureuse Mère Marie, ayant eu deux panaris, disait n'avoir vraiment souffert que du premier parce qu'il lui fut impossible de cacher le second, qui devint ainsi l'objet de la compassion de ses sœurs. "

Avec l'humilité et la petitesse, Sœur Thérèse de l'Enfant Jésus ne prêchait rien tant que la *confiance* et l'*amour* qui remplissaient son âme. " Rassurez-vous, disait-elle à une novice qui se demandait si Notre-Seigneur n'était pas mécontent en voyant toutes ses misères : Celui que vous avez pris pour Époux a toutes les perfections désirables; mais, si j'ose le dire, il a en même temps une grande faiblesse; *il est aveugle ;* et il y a une science qu'il ignore: *le calcul.* Ce serait deux grandes lacunes dans un époux mortel, mais qui rendent le nôtre infiniment aimable. Pour l'empêcher de faire le plus petit calcul, il suffit de le prendre par le cœur. "

Le billet suivant a été conservé par une des novices de Thérèse : " Ne craignez pas de dire à Jésus que vous l'aimez, même sans le sentir; c'est le moyen de le forcer à vous secourir, à vous porter comme un petit enfant trop faible pour marcher.

" C'est une grande épreuve de *voir tout en noir*,

mais cela ne dépend pas de vous complètement; faites ce que vous pourrez pour détacher votre cœur des soucis de la terre et des créatures; puis soyez sûre que Jésus fera le reste. Il ne pourra permettre que vous tombiez dans l'abîme. Consolez-vous, petit enfant, au ciel vous ne verrez plus tout en noir, mais *tout en blanc ;* oui, tout sera revêtu de la blancheur divine du lis des vallées. Ensemble nous suivrons notre Époux, où Il ira... Ah ! profitons du court instant de la vie; faisons plaisir à Jésus, sauvons-lui des âmes par nos sacrifices, surtout soyons petites, si petites que tout le monde puisse nous fouler aux pieds, sans même que nous ayons l'air de le sentir et d'en souffrir.... Je ne m'étonne pas des défaites du "petit enfant", mais il oublie qu'étant aussi missionnaire et guerrier, il doit se passer de consolations par trop enfantines... "

A raison de sa confiance, les protecteurs et les privilégiés de Thérèse au ciel sont ceux qui l'*ont volé* comme le bon larron ou les saints Innocents. " Les grands saints l'ont gagné par leurs œuvres, moi je veux imiter les voleurs, je veux l'avoir par ruse, une ruse d'amour qui m'en ouvrira l'entrée, à moi et aux pauvres pécheurs. "

Sous cette apparence gracieuse, elle portait ses novices *aux plus fortes vertus religieuses*. On avait demandé à l'une d'entre elles une épingle qui lui était commode et qu'elle regrettait beaucoup ; avec un regard profond, Sœur Thérèse lui dit ces seuls mots : " Oh ! que vous

êtes riche, vous ne pouvez pas être heureuse. "

Elle les voulait mortifiées dans les petites choses : " Quand on nous sonne, quand on frappe à notre porte, il ne faut pas faire un point de plus avant de répondre. J'ai pratiqué cela et, je vous l'assure, c'est une source de paix. " Après cet avis, raconte la novice, lorsque l'occasion se présentait, je me dérangeais promptement.

Un jour pendant sa maladie, elle en fut témoin et me dit : " Au moment de la mort, vous serez bien heureuse de retrouver cela. "

Elle mettait l'amour dans toutes ses leçons, désirant ne plus faire que des actions divines, inspirées et dirigées par l'Esprit d'amour. Aussi elle ne comprenait pas la vie religieuse sans le zèle le plus ardent.

Un jour de lessive, une de ses jeunes Sœurs se rendait à la buanderie sans se presser, regardant en passant les fleurs du jardin. Sœur Thérèse de l'Enfant Jésus y allait aussi, marchant rapidement. Elle la croise bientôt et lui dit en passant : " Est-ce ainsi qu'on se dépêche quand on a des enfants à nourrir et qu'on est obligée de travailler pour vivre ? "

Elle leur rappelait souvent que composer les plus sublimes poésies, écrire les plus beaux livres de piété cela ne vaut pas le plus petit acte de renoncement.... " Quand nous commettons une faute, disait-elle encore, il ne faut jamais croire que c'est par une cause physique, comme la maladie ou le temps, mais attribuer cette faute à notre imper-

fection, sans nous décourager. Ce ne sont pas les occasions qui rendent l'homme fragile, mais elles montrent ce qu'il est. "

Sœur Thérèse voulait voir ses petites Sœurs courageuses par délicatesse et par amour. Elle en vit une, un jour, qui pleurait et lui recommanda de ne pas laisser paraître ainsi ses petites souffrances, ajoutant que rien ne rendait la vie de communauté pénible comme l'inégalité d'humeur. — " Vous avez raison, répondit docilement la novice, je l'avais moi-même pensé, et désormais je ne pleurerai plus jamais qu'avec le Bon Dieu, à lui seul je confierai mes peines, Il me comprendra et me consolera toujours. " — " Pleurer devant le Bon Dieu ! reprit-elle vivement, gardez-vous d'agir ainsi. Vous devez paraître triste bien moins encore devant lui que devant les créatures. Comment ! ce Bon Maître n'a pour réjouir son Cœur que les monastères, il vient chez nous pour se reposer, pour oublier les plaintes continuelles de ses amis du monde, car, le plus souvent, sur la terre, au lieu de reconnaître le prix de la Croix, on pleure et on gémit, et vous feriez comme le commun des mortels ?... Franchement, ce n'est pas de l'amour désintéressé. C'est à nous de consoler Jésus au lieu de lui demander de nous consoler. Je le sais bien, *Il a si bon cœur*, que si vous pleurez, il essuiera vos larmes, mais ensuite il s'en ira n'ayant pu se reposer en vous. Jésus aime les cœurs joyeux, il aime une âme toujours souriante. Quand donc saurez-vous lui cacher vos peines ou

lui dire en chantant que vous êtes heureuse de souffrir pour lui ?

" Le visage est le reflet de l'âme, ajouta-t-elle, ayez un visage *calme et serein* comme un petit enfant toujours content. Lorsque vous êtes seule, agissez encore de même, parce que vous êtes continuellement en spectacle aux anges. "

Sœur Thérèse de l'Enfant Jésus comprenait l'importance de la charité, de la bienveillance, du support dans un monastère cloîtré où quelques religieuses sont destinées à passer toute leur vie à côté les unes des autres ; aussi comme elle prêchait la condescendance : " Vouloir persuader nos Sœurs qu'elles sont dans leur tort, même lorsque c'est parfaitement vrai, ce n'est pas de bonne guerre, puisque nous ne sommes pas chargées de leur conduite. Il ne faut pas que nous soyons des *juges de paix*, mais seulement des anges *de paix*. "

Arrêtons-nous. Aussi bien ce que nous avons dit des enseignements spirituels, comme ce que nous avons vu de sa propre voie et de ses actes, montre suffisamment que Dieu était présent et agissant dans cette religieuse de vingt ans. Nous verrons maintenant comment elle puisait dans son amour et son union à Dieu les lumières qu'elle versait ainsi dans l'âme de ses Sœurs.

CHAPITRE XIII

La Sainte. — Ses rapports avec Dieu.

Nous l'avons dit, et il faut le répéter : tout le secret de la sainteté de la petite Sœur Thérèse de l'Enfant Jésus est dans *son amour !* On pourrait résumer sa vie en deux mots : " Dilexit multum. " Elle a beaucoup aimé ! elle a aimé simplement, généreusement, avec une confiance inconfusible.

Cet amour, elle l'avait continuellement dans ses rapports avec Dieu, la sainte Vierge et les saints, et savait merveilleusement se servir de ses misères ou de ses difficultés pour aller à Jésus : " Sans doute, on peut commettre des infidélités, disait-elle, mais l'amour, sachant tirer parti de tout, a bien vite consumé ce qui peut déplaire à Jésus, ne laissant plus au fond du cœur qu'une humble et profonde paix. "

Nous savons déjà que ses exercices spirituels sont le plus souvent secs et arides, mais elle ne néglige rien pour les rendre agréables au Cœur de son Époux.

Pour se préparer à la *communion*, par exemple, elle se représente son âme comme un terrain libre; elle y appelle la Très sainte Vierge, la prie d'en ôter les décombres, puis d'y dresser une vaste tente, digne du ciel, et d'y inviter les anges et les saints pour chanter à Jésus des cantiques

d'amour. " Il me semble, dit-elle, qu'Il est content de se voir si magnifiquement reçu, et moi, je partage sa joie. Tout cela n'empêche pas les distractions et le sommeil de venir m'importuner et il n'est pas rare que je prenne la résolution de continuer mon action de grâces toute la journée, l'ayant si mal faite à la chapelle !... "

D'autres fois, Thérèse se remet aux mains de la sainte Vierge afin que celle-ci perfectionne " sa toilette spirituelle " comme le ferait une mère bien tendre avant une visite attendue ! " Alors, dit-elle, je peux m'asseoir sans rougir à la table des anges ! "

Pour son *oraison*, Thérèse, dans son impuissance, cherche un secours dans l'Écriture sainte et l'Imitation; elle y trouve, surtout dans l'Évangile, une manne cachée; elle y découvre souvent des sens mystérieux et profonds. Elle sait par expérience " que le royaume de Dieu est au dedans de nous ". Jésus n'a pas besoin de livres ni de docteurs pour instruire l'âme : Il enseigne sans bruit de paroles. A chaque instant il la guide et l'inspire, juste au moment où elle en a besoin il fait briller à ses yeux des clartés inconnues jusque-là.

Parfois cependant la parole d'un saint ou d'une sainte vient la consoler ou la réconforter : Tel ce mot de Notre-Seigneur à Sainte Marguerite-Marie, tombé sous les yeux de Thérèse, à la fin d'une oraison passée dans la sécheresse : " Voici le maître que je te donne, il t'apprendra tout

ce que tu dois faire. Je veux te faire lire dans le livre de vie où est contenue la science d'amour. " La science d'amour ! Cette parole résonnait doucement à l'oreille de son âme. Thérèse ne désirait que cette science-là !... Pour l'acquérir, elle était prête à tout; aussi, bien que plongée dans une habituelle aridité, *son oraison était continuelle*. Un jour, une novice, entrant dans sa cellule, s'arrêta, frappée de l'expression toute céleste de son visage. Elle cousait avec activité et cependant semblait perdue dans une contemplation profonde.

" A quoi pensez-vous ? lui demanda la jeune Sœur. "

" Je médite le Pater, répondit-elle. C'est si doux d'appeler le Bon Dieu *notre Père !...* "

" Je ne vois pas bien ce que j'aurai de plus au ciel que maintenant, disait-elle une autre fois, je verrai le Bon Dieu, c'est vrai; mais, pour être avec Lui, j'y suis déjà tout à fait sur la terre ! "

Elle était *toujours contente de Dieu*, de ce qu'il faisait d'elle et pour elle : " Toujours ce que le Bon Dieu m'a donné m'a plu, même les choses qui me paraissaient moins bonnes et moins belles que celles des autres, disait-elle... Je vois toujours le bon côté des choses. Si je n'ai que la souffrance pure sans éclaircie, eh bien ! j'en fais ma joie. " De là cette physionomie sereine, ce beau sourire dont parlent si souvent les contemporaines de l'aimable petite sainte.

De tout elle remontait à Dieu, comme le montre la lettre suivante qu'elle écrivait à Céline pendant

un voyage de celle-ci : " Les vastes solitudes, les horizons enchanteurs qui s'ouvrent devant toi, dans la belle campagne que tu habites, doivent grandement élever ton âme. Moi je ne vois pas tout cela, je me contente de dire avec saint Jean de la Croix : " J'ai en mon Bien-Aimé les montagnes, les vallées solitaires et boisées ! "

" Dernièrement je pensais à ce qu'il m'était possible d'entreprendre pour sauver les âmes; cette parole de l'Évangile m'a donné la lumière : " Levez les yeux et voyez comme les campagnes sont déjà blanches pour la moisson ", et un peu plus loin : " La moisson est abondante, mais il y a peu d'ouvriers, demandez au maître de la moisson d'en envoyer. " Quel mystère ! Jésus n'est-il pas tout-puissant ? Les créatures ne sont-elles pas à celui qui les a créées ? Pourquoi s'abaisse-t-il à dire : " Demandez au maître de la moisson d'envoyer des ouvriers ? " Ah ! c'est qu'il a pour nous un amour si incompréhensible, si délicat, qu'il ne veut rien faire sans nous y associer. Le Créateur de l'univers attend la prière d'une pauvre petite âme pour en sauver une multitude d'autres, rachetées comme elle au prix de son sang.

" Notre vocation à nous, ce n'est pas d'aller moissonner dans les champs du Père de famille; Jésus ne nous dit pas : " Baissez les yeux, moissonnez les campagnes. " Notre mission est plus sublime encore. Voici les paroles du divin Maître : " Levez les yeux et voyez... ", voyez comme dans

le ciel il y a des places vides; c'est à vous de les combler... vous êtes mes Moïses priant sur la montagne; demandez-moi des ouvriers et j'en enverrai, je n'attends qu'une prière, un soupir de votre cœur. "

De plus en plus embrasée d'amour pour Dieu, Thérèse s'offrait, le 9 juin 1895, à l'amour miséricordieux de son Seigneur, comme une hostie d'agréable odeur. Des grâces et *des lumières* sans nombre suivirent cette donation et, parmi elles, une des plus grandes fut de comprendre dans toute son étendue le précepte de la charité. Jusqu'ici Sœur Thérèse s'était surtout appliquée à aimer Dieu, et c'est en l'aimant qu'elle découvrit toute la portée de ce *second commandement*, qui est semblable au premier : " Tu aimeras ton prochain comme toi-même. "

Lisons les quelques pages si simples, si belles et si pratiques où Sœur Thérèse de l'Enfant Jésus nous a laissé les lumières qui ont tout spécialement éclairé les deux dernières années, les plus saintes par conséquent, de sa courte vie :

" Jésus m'a fait connaître sa volonté lorsque, à la dernière Cène, il donna son commandement nouveau, quand il dit à ses apôtres de s'entr'aimer comme il les a aimés lui-même... Et je me suis mise à rechercher comment Jésus avait aimé ses disciples; j'ai vu que ce n'était pas pour leurs qualités naturelles, j'ai constaté qu'ils étaient ignorants et remplis de pensées terrestres. Cependant, Il les appelle ses amis, ses frères, il désire les voir

près de lui, dans son royaume et, pour le leur ouvrir, il veut mourir sur la Croix, disant " qu'il n'y a pas de plus grand amour que de donner sa vie pour ceux qu'on aime ".

" En méditant ces paroles divines — remarquons, en passant, comme Thérèse va toujours aux applications — j'ai vu combien mon amour pour mes Sœurs était imparfait, j'ai compris que je ne les aimais pas comme Jésus les aime. Ah ! je devine maintenant que la vraie charité consiste à supporter les défauts du prochain, ne pas s'étonner de ses faiblesses, s'édifier de ses moindres vertus; mais surtout j'ai appris que la charité ne doit pas rester enfermée dans le fond du cœur, car on n'allume pas un flambeau pour le mettre sous le boisseau. Il me semble que ce flambeau représente la charité qui doit éclairer, réjouir, non seulement ceux qui me sont le plus chers, mais encore tous ceux qui sont dans la maison.

" Lorsque le Seigneur, dans l'ancienne loi, ordonnait à son peuple d'aimer son prochain comme soi-même, il n'était pas encore descendu sur la terre; et, sachant bien à quel degré on aime sa propre personne, il savait ne pouvoir demander davantage. Mais lorsque Jésus fait à ses apôtres un commandement nouveau, *son* commandement à lui, il n'exige plus seulement d'aimer son prochain comme soi-même, mais comme il l'aime lui-même, comme il l'aimera jusqu'à la consommation des siècles.

" O mon Jésus ! je sais que vous ne commandez rien d'impossible, vous connaissez mieux que moi ma faiblesse et mon imperfection, vous savez bien que jamais je n'arriverai à aimer mes Sœurs comme vous les aimez, si vous-même, ô mon divin Sauveur, ne les aimez encore en moi. C'est parce que vous voulez m'accorder cette grâce que vous avez fait un commandement *nouveau*. Oh ! que je l'aime ! puisqu'il me donne l'assurance que votre volonté est d'aimer en moi tous ceux que vous me commandez d'aimer. — Oui, je le sens, lorsque je suis charitable, c'est Jésus seul qui agit en moi; *plus je suis unie à Lui*, plus aussi j'aime toutes mes Sœurs...

" Je lis dans saint Matthieu : " Aimez vos ennemis, priez pour ceux qui vous persécutent !... " Sans doute, au Carmel, on ne rencontre pas d'ennemis, mais enfin il y a des sympathies; on se sent attirée vers telle Sœur, au lieu que telle autre vous ferait faire un long détour pour éviter sa rencontre. Eh bien ! cette Sœur, il faut l'aimer, Jésus me dit qu'il faut prier pour elle, quand même sa conduite porterait à croire qu'elle ne nous aime pas : " Si vous aimez ceux qui vous aiment, quel gré vous en saura-t-on ?... "

" Voici ce que Jésus m'enseigne encore : " Donnez à quiconque vous demande !... " Donner à qui demande est moins doux que d'*offrir* par le mouvement de son cœur ! Encore si l'on demande avec affabilité, cela ne coûte pas beaucoup

de donner; mais si on use de paroles peu délicates, alors l'âme dans laquelle la charité parfaite n'est pas affermie se révolte. Alors on trouve mille raisons pour refuser... ou l'on n'accorde que *par grâce*, après avoir bien convaincu la solliciteuse de son indélicatesse...

" S'il est difficile de donner à quiconque demande, il l'est plus encore de laisser prendre ce qui vous appartient sans le redemander... Cela devrait me paraître tout naturel, puisque rien ne m'appartient... mais si, me mettant à l'ouvrage pour la peinture, je trouve les pinceaux en désordre, si une règle ou un canif a disparu, la patience est bien près de m'abandonner et je dois la prendre à deux mains pour ne pas réclamer avec amertume les objets qui me manquent.

" Ces choses *indispensables*, je puis sans doute les demander, mais avec humilité... comme un pauvre qui tend la main pour recevoir le nécessaire; s'il est rebuté, il ne s'en étonne pas, personne ne lui doit rien. Ah ! quelle paix inonde l'âme quand elle s'élève au-dessus des sentiments de la nature !... Il est plus heureux encore, ce pauvre d'esprit, si non seulement la chose demandée lui est refusée, mais que, de plus, on essaie de prendre ce qu'il a ! Il suit alors le conseil de Notre-Seigneur : " Abandonnez même votre manteau à celui qui veut plaider pour avoir votre robe ! "

" Abandonner son manteau, c'est, il me semble, renoncer à ses derniers droits, se regarder comme la servante de toutes. Lorsqu'on a quitté son man-

teau, il est plus facile de marcher, de courir, aussi Jésus ajoute-t-il : " Si quelqu'un vous force à faire mille pas avec lui, faites-en deux mille ! " Non, ce n'est pas assez de donner à quiconque me demande, je dois aller au-devant des désirs, me montrer très obligée, très honorée de rendre service, et, si l'on prend une chose à mon usage, paraître heureuse d'en être débarrassée !

" Toutefois, il se rencontre des occasions où je me vois contrainte de refuser; mais lorsque la charité a jeté de profondes racines dans l'âme, elle se montre à l'extérieur : il y a une façon de refuser si gracieuse, que le refus fait autant de plaisir que le don !...

" Je ne dois pas non plus m'éloigner des Sœurs qui demandent facilement des services, puisque le divin Maître a dit : " N'évitez point celui qui veut emprunter de vous ! " ... *Prêter* sans rien espérer, cela paraît dur; on aimerait mieux *donner*, surtout quand il s'agit de ce bien précieux entre tous : le Temps ! Au Carmel, comme ailleurs, on peut être avare de son temps et donner plus volontiers tout le reste !... Et pourtant, la charité doit aller jusqu'à savoir attendre et donner sans compter, jusqu'à son temps !... "

Sœur Thérèse poursuit ses considérations sur le commandement nouveau et termine ses pages par une résolution : " Quel festin pourrai-je offrir à mes Sœurs si ce n'est un festin spirituel composé de charité aimable et joyeuse ? Non, je n'en connais pas d'autre et je veux imiter saint Paul, qui

se réjouissait avec ceux qui sont dans la joie. Il est vrai qu'il pleurait avec les affligés, et les larmes doivent quelquefois paraître dans le festin que je veux servir; mais toujours j'essaierai que les larmes se changent en sourires, puisque le Seigneur aime ceux qui donnent avec joie. "

CHAPITRE XIV

La Sainte. — Ses Vertus.

Le chapitre précédent nous a montré quelles lumières Sœur Thérèse de l'Enfant Jésus puisait dans la méditation et la prière. Ces lumières n'étaient pas les seules : Notre-Seigneur était prodigue envers cette âme; mais ces lumières nous montrent spécialement *où* tendait la spiritualité de Sœur Thérèse; voyons maintenant comment elle pratiquait ce qu'elle avait vu et quels exemples de vertus elle donnait à ses novices.

Depuis l'âge de trois ans, Thérèse ne se rappelait pas avoir résisté à la grâce ! Peu à peu, cette grâce embellissant son âme, les habitudes les plus saintes s'y étaient formées; de lumière en lumière, de progrès en progrès, elle était parvenue à cette perfection de la vie qui brille d'un éclat si doux dans les deux ou trois dernières années de sa vie.

Citons quelques traits des différentes vertus arrivées, chez elle, au plein épanouissement. *Sa charité* n'était pas un vain mot; que de douceur patiente, que de délicatesse vis-à-vis de ses Mères et Sœurs ! Étant chargée de l'ermitage de l'Enfant Jésus et sachant que les parfums incommodaient une des religieuses, elle se priva toujours d'y mettre des fleurs odorantes, même une petite violette. Un jour qu'elle venait de placer une belle

rose artificielle au pied de la statue, la bonne Mère l'appela. Sœur Thérèse, devinant bien que c'était pour lui faire enlever la rose et voulant lui éviter une petite confusion, prit la fleur et, prévenant toute réflexion, la lui montra en disant : " Voyez, ma Mère, comme on imite bien la nature aujourd'hui; ne dirait-on pas que cette rose vient d'être cueillie au jardin ? "

Elle était pleine de déférence et d'attentions pour les Mères âgées, se retirant doucement si, dans ses visites aux malades, elle trouvait l'une d'entre elles, recevant avec respect leurs avis, toujours prête à obéir à tout le monde plutôt que de commander à une seule ! Quelques mois avant sa mort, déjà consumée par la fièvre, elle s'était rendue à l'un des ermitages avec la Communauté pour y chanter un cantique; elle était si oppressée qu'elle fut obligée de s'asseoir. Mais une des Mères — celle-ci sans doute ignorait son état de souffrance — lui ayant fait signe de se lever, Thérèse le fit immédiatement et se tint debout jusqu'à la fin de la petite fête, sans donner le moindre signe de mécontentement.

Son *humilité* n'était pas moins grande que sa charité : Une année, pour la fête de la Mère Prieure, les familles des religieuses et les ouvriers du monastère avaient envoyé des gerbes de fleurs. Thérèse les disposait avec goût, quand une Sœur converse lui dit d'un ton mécontent : " On voit bien que ces gros bouquets-là ont été donnés par votre famille; ceux des pauvres gens vont encore

être dissimulés ! " Un doux sourire fut la seule réponse de la sainte Carmélite. Aussitôt, malgré le peu d'harmonie qui devait résulter du changement, elle modifia toute sa décoration et mit au premier rang les bouquets des pauvres... Pleine d'admiration pour une si grande vertu, la Sœur alla s'accuser de sa faute à la R. Mère Prieure, louant hautement la patience et l'humilité de Sœur Thérèse de l'Enfant Jésus. Plus tard, quand la petite Thérèse eut quitté la terre d'exil pour le royaume de son Époux, cette même Sœur, pleine de foi en sa puissance, approcha son front des pieds glacés de la virginale enfant, lui demandant pardon de sa faute d'autrefois. Au même instant, elle fut guérie d'une anémie cérébrale qui, depuis plusieurs années, lui interdisait tout travail intellectuel, même la lecture et l'oraison mentale.

Bien loin de fuir les humiliations, Thérèse les recherchait avec empressement; et comme elle les recevait bien !... C'est ainsi qu'elle s'offrit pour aider dans son travail une Sœur que l'on savait difficile à satisfaire; elle édifia profondément une novice par la manière sereine dont elle recevait les reproches de cette Sœur... " Je voudrais maintenant la rencontrer pour lui sourire. Elle m'a fait tant de plaisir ! dit seulement Thérèse à la novice témoin de ce qui venait de se passer. "

Son *esprit de sacrifice* était universel, nous avons déjà vu quel courage elle apportait à la vie commune, comment elle s'empressait de saisir ce qu'il y avait de plus pénible et de moins agréable; on

ignorait ses goûts comme on ignorait ses répugnances, tant elle enveloppait sa vie tout entière d'aimable et simple charité.

Une novice qui doutait de son abnégation, s'appliqua un jour à exercer sa patience le plus qu'elle pût dans un travail commun. Elle n'arriva pas à lasser sa douceur et sa bonté, et la tint dès lors pour une sainte.

Sœur Thérèse se plaît à dire qu'elle ne faisait pas de grandes pénitences : c'est que sa ferveur comptait pour rien celles qui étaient permises. Il arriva pourtant qu'elle fut malade pour avoir trop longtemps porté une petite croix de fer dont les pointes s'étaient enfoncées dans sa chair. " Cela ne me serait pas arrivé pour si peu de chose, disait-elle ensuite, si le Bon Dieu n'avait voulu me faire comprendre que les macérations des saints ne sont pas faites pour moi ni pour les petites âmes qui marcheront par la même voie d'enfance. "

Une autre fois, une Sœur qui l'aidait à rattacher sa guimpe, lui traversa l'épaule avec une grande épingle, et Thérèse supporta pendant plusieurs heures ce petit martyre sans en rien laisser voir !

Sa *parfaite égalité d'âme*, si méritoire quand on se rappelle par quelles victoires sur sa sensibilité elle avait dû la conquérir, — cette sérénité habituelle était le fruit de son *dégagement*. Sœur Thérèse de l'Enfant Jésus avait réalisé ce beau projet de toute âme en quête de la sainteté : Elle s'était vraiment quittée elle-même !...

" Il y a des instants où l'on est si mal chez soi,

dans son intérieur, qu'il faut se hâter d'en sortir. Le Bon Dieu ne nous oblige pas à rester en notre compagnie, que dis-je ? souvent il permet qu'elle nous soit déagréable, pour que nous la quittions. Et je ne vois pas d'autre moyen de sortir de chez soi que d'aller rendre visite à Jésus et à Marie, en courant aux œuvres de charité. "

On sait combien tendrement Thérèse aimait ses sœurs aînées. Un moment, il fut question de les envoyer au Carmel de Saïgon, qui les demandait au monastère de Lisieux, dont il était issu. Bien que son cœur fût brisé, la sainte enfant n'aurait pas voulu dire un mot pour les retenir... Elle-même était toute prête à répondre à l'appel du Carmel d'Hanoï... si le Carmel des cieux ne l'avait réclamée !... Ce dégagement, elle l'apportait à la vie quotidienne : " Il faut s'exiler de sa besogne personnelle comme de tout ce qui passe. "

" Un dimanche, raconte-t-elle, je me dirigeais toute joyeuse vers l'allée des marronniers; c'était le printemps, je voulais jouir des beautés de la nature. Hélas ! déception cruelle ! on avait émondé mes chers marronniers. Les branches déjà chargées de bourgeons verdoyants gisaient à terre. En voyant ce désastre et en pensant qu'il faudrait attendre trois ans pour le voir réparé, mon cœur se serra. Cependant, mon angoisse dura peu : si j'étais dans un autre monastère, pensai-je, qu'est-ce que cela me ferait qu'on coupât les marronniers du Carmel de Lisieux ? — Je ne veux plus me faire de peine des choses passagères; mon Bien-Aimé

me tiendra lieu de tout ! " Il va sans dire que Sœur Thérèse ne conseille pas ici ce froid égoïsme qui s'isole et se distrait de ce qui ne le touche pas... son cœur large et affectueux n'oubliait rien ni personne ! Elle veut seulement montrer ce que doit être le dégagement, comme elle l'expliquait encore à ses novices : " Vous occupez-vous en ce moment de ce qui se passe dans les autres Carmels ?... si les religieuses sont pressées ou non ?... leurs travaux vous empêchent-ils de prier, de faire oraison ?... Tenez-vous, de même, à distance de vos occupations. "

Une des vertus foncières demandées à la Carmélite, c'est le *zèle :* le zèle qui brûla dans le cœur de Sainte Thérèse rappelant sans cesse à ses filles la grande mission de prière pour l'Église, qui était la leur : " A l'oraison, mes filles, à l'oraison ! " Le zèle est la devise même de l'Ordre de la Vierge : " Je brûle de zèle pour le Seigneur Dieu des armées " *zelo zelatus sum pro Domino Deo exercitum*. Sœur Thérèse de l'Enfant Jésus était trop aimante et trop fervente pour ne pas brûler de ce feu; elle comprenait trop sa vocation pour ne pas vouloir embraser le monde. Elle priait pour les missionnaires, pour les prêtres, dont le ministère est parfois aussi difficile que celui des apôtres prêchant les infidèles; fille de l'Église comme sa sainte Fondatrice, elle avait fait, des intentions du Souverain Pontife, de l'apostolat des prêtres, le but principal de sa vie.

Une grande consolation fut donnée à son zèle

le 15 octobre 1895. On se rappelle les saints désirs de la famille Martin, de Thérèse en particulier, pour avoir *un frère prêtre*. Or, voici comment le divin Maître combla ses vœux : C'était un jour de lessive et notre petite Sœur était bien occupée de son travail, lorsque Mère Agnès de Jésus, alors Prieure, la prit à part et lui lut une lettre d'un jeune séminariste, lequel, inspiré, disait-il, par sainte Thérèse, demandait qu'une Sœur voulût bien se dévouer spécialement à son salut et au salut des âmes dont il s'occuperait dans la suite; il promettait en retour un fraternel souvenir quand il offrirait le Saint Sacrifice. Sœur Thérèse de l'Enfant Jésus fut choisie pour servir d'aide au futur missionnaire, ce qui lui causa une immense joie. L'année suivante, en mai 1896, la R. Mère Prieure lui donnait un autre apôtre à seconder, l'assurant que l'obéissance doublerait ses mérites. Dès lors, la religieuse redoubla de ferveur, s'efforçant de multiplier prières et sacrifices pour les âmes évangélisées par ses deux frères prêtres... Désormais, la flamme du zèle brûla d'une ardeur plus vive encore dans le cœur de Thérèse; à tout prix, elle voulait sauver des âmes. Notre-Seigneur lui en inspira le moyen en lui faisant comprendre la portée de ce mot : " Attirez-moi, et nous courrons à l'odeur de vos parfums. " Lorsqu'une âme s'est laissée attirer, captiver par l'odeur enivrante du divin Amour, elle ne saurait courir seule, toutes les âmes qui lui sont chères sont entraînées à sa suite, c'est une conséquence naturelle de l'union

qui s'établit entre cette âme et Jésus. Empruntant les paroles mêmes du divin Maître, Sœur Thérèse de l'Enfant Jésus voulait pouvoir dire au dernier soir de sa vie : " Je vous ai glorifié sur la terre, j'ai accompli l'œuvre que vous m'avez donnée à faire, j'ai fait connaître votre nom à ceux que vous m'avez confiés ! " Et déjà elle pouvait s'écrier : " Vous le savez, ô mon Dieu, je n'ai jamais désiré que vous aimer uniquement, je n'ambitionne pas d'autre gloire. Votre amour m'a prévenue dès mon enfance, il a grandi avec moi et maintenant c'est un abîme dont je ne puis sonder la profondeur ! "

Quand on parle des vertus de Sœur Thérèse de l'Enfant Jésus, on revient toujours, presque involontairement, à son amour pour Dieu ! C'est qu'en réalité cet amour est vraiment la clef de voûte de tout son édifice spirituel; c'est lui qui donne le branle à tous ses progrès, se trouve à la base et au sommet de toutes ses ascensions ! Elle demande à Jésus de l'attirer de plus en plus, de l'unir à lui de plus en plus, car les âmes embrasées ne sont pas inactives : elles courent et des troupes nombreuses courent sur leurs pas, vers le Seigneur, qui les attire " par ses parfums ".

Ces traces lumineuses, ces parfums du Bien-Aimé, Thérèse les trouve dans la vie de Jésus ! C'est là qu'elle apprend de quel côté il faut courir. Il lui suffit de jeter les yeux sur l'Évangile pour voir que ce n'est pas à la première place, et elle s'élance vers la dernière; elle répète, pleine de confiance, l'humble prière du publicain. Ce n'est pas

parce qu'elle a été préservée du péché mortel qu'elle s'élève vers Dieu avec confiance et amour, c'est parce qu'elle connaît le Cœur de ce Dieu, père, rédempteur et sauveur ! " Quand j'aurais tous les crimes sur la conscience, je ne me défierais pas de lui, dit-elle, j'irais le cœur brisé me jeter dans les bras de mon Sauveur. Je sais qu'il chérit l'enfant prodigue, j'ai entendu ses paroles à sainte Madeleine, à la femme adultère, à la Samaritaine. Non, personne ne pourrait m'effrayer, car je sais à quoi m'en tenir sur son amour et sa miséricorde. Toute cette multitude d'offenses s'abîmeraient en un clin d'œil comme une goutte d'eau jetée dans un brasier ardent. "

CHAPITRE XV

La Consommation dans la Maladie.

Selon les voies ordinaires de la Providence, quand Dieu veut donner à une âme le dernier trait qui consomme sa ressemblance avec son Divin Fils, il lui offre sa Croix ! Souffrances de l'âme, souffrances du cœur, souffrances du corps, tels sont les messagers divins chargés de façonner la sainte dont nous écrivons la vie. " Bien des pages de cette histoire ne se liront pas sur la terre ! " Celles surtout de souffrances dont le Seigneur s'est jalousement réservé le secret pour en découvrir le mérite et la gloire dans la Cité d'en-haut. Cependant, à mesure que les années s'écoulent, plus d'un voile se lève sur l'âme des saints... la lumière se fait sur certains actes de leur vie, sur les sacrifices endurés, et l'œuvre de Dieu apparaît plus belle dans la trame de leur existence.

Cette lumière se projette tout particulièrement sur les dix-huit derniers mois de Sœur Thérèse.

Au Carême de 1896, rien ne faisait prévoir l'approche de la maladie; elle avait observé dans toute sa rigueur la loi du jeûne et l'on arrivait aux derniers jours de la Semaine sainte. Le jeudi soir, 2 avril, n'ayant pas obtenu la permission de rester au tombeau la nuit entière, elle rentra à minuit dans sa cellule. A peine sa tête se posait-

elle sur l'oreiller qu'elle sentit un flot monter en bouillonnant jusqu'à ses lèvres. " Je crus que j'allais mourir, racontait-elle ensuite, et mon cœur se fendit de joie " ! Toujours mortifiée, comme elle venait d'éteindre sa petite lampe, elle ne voulut pas la rallumer et s'endormit paisiblement jusqu'au matin.

A 5 heures, le signal du réveil étant donné, elle s'approcha de la fenêtre et constata que son mouchoir était rempli de sang. Bien loin de s'effrayer, elle reçut, le cœur plein de joie, cette heureuse nouvelle, intimement persuadée que le Seigneur Jésus, en ce jour anniversaire de sa mort, lui faisait entendre un premier appel, comme un doux et lointain murmure annonçant la venue de l'Époux.

Avec la plus grande ferveur, Thérèse récita Prime, assista au Chapitre... et comme elle assurait ne sentir aucune fatigue, aucune souffrance, elle obtint de la Mère Prieure (alors Mère Agnès de Jésus) de finir son Carême comme elle l'avait commencé et de partager, ce jour du Vendredi saint, toutes les austérités de ses Sœurs.

Cependant une novice l'aperçut dans l'après-midi, nettoyant une fenêtre, et fut frappée de son air défait; elle était livide et, malgré son énergie, semblait à bout de forces. La novice la supplia de lui permettre de demander pour elle quelque soulagement, mais Thérèse lui répondit qu'elle pouvait bien supporter une légère fatigue en ce jour où Jésus avait tant souffert !

Le soir de ce Vendredi saint, que la religieuse passa dans une véritable allégresse à la pensée du ciel, rentrée dans sa cellule, au moment de s'endormir elle reçut le même avertissement que la veille, avec la même joie !

Peu après, une toux persistante inquiéta sa Supérieure, qui la soumit à un régime fortifiant; la toux disparut pour quelques mois. " Vraiment, disait alors la sainte enfant, la maladie est une trop lente conductrice; je ne compte que sur l'amour ! "

La maladie ne devait pas tarder à reparaître; elle allait montrer dans toute son étendue la sainteté de Thérèse.

En même temps, Notre-Seigneur chargeait les épaules de son épouse d'une autre croix : Nous avons vu avec quelle allégresse Sœur Thérèse de l'Enfant Jésus voyait s'entr'ouvrir la porte du ciel, elle avait alors une foi si vive et si claire que la pensée du ciel faisait tout son bonheur... Pendant les jours si lumineux du temps pascal, Jésus lui fit comprendre qu'il y a des âmes pécheresses sans foi et sans espérance qui, par l'abus des grâces, perdent ce précieux trésor. Et Dieu permit que soudain l'âme de Thérèse fut envahie par les plus épaisses ténèbres; la pensée du ciel si douce, si familière pour elle depuis son enfance, lui devint un sujet de combats et de tourments.

La durée de cette épreuve n'était pas limitée à quelques jours, à quelques semaines, c'est pendant des mois, c'est jusqu'à la mort que Thérèse désormais voyagera sous ce sombre tunnel, entendant

ricaner les voix blasphématoires de l'ennemi qui lui crient : Rien de ce que *tu attends* n'est vrai !... La seule lumière qui brille pour la pauvre enfant dans cette sombre nuit, c'est qu'elle peut expier pour les pécheurs, obtenir pour eux que le flambeau de la foi les éclaire... Cette pensée la soutient et, pour ses frères coupables, elle est prête à s'asseoir, aussi longtemps qu'il plaira au Seigneur, à la table des pécheurs !

Pour supporter l'épreuve et résister à la tentation, Thérèse apportait à Dieu toute son ardeur généreuse; privée de la jouissance de la foi, elle s'efforçait d'en faire les œuvres et d'en multiplier les actes; quand l'impression du doute voulait faire invasion, elle s'en détournait en songeant aux pécheurs, en priant Dieu d'ouvrir aux pauvres incrédules ce ciel qu'elle ne pouvait contempler comme jadis.

Peu après, les progrès de la maladie de poitrine qui devait enlever Sœur Thérèse de l'Enfant Jésus s'accentuèrent de nouveau; malgré la fièvre, la lassitude, la souffrance, Thérèse continua à suivre les exercices de la Communauté, dont plusieurs la fatiguaient extrêmement. Le soir venu, elle montait péniblement l'escalier de sa cellule, s'arrêtant à chaque marche pour reprendre haleine, tellement épuisée qu'il lui fallait parfois une heure pour se déshabiller.

Le repos, pris sur sa dure paillasse, n'était pas un repos, et le lendemain matin elle se relevait après des nuits sans sommeil, brisée de fatigue et

de fièvre, aussi sereine, aussi courageuse et confiante que la veille. Comme on lui demandait si, pendant ces nuits de souffrance, elle n'avait pas besoin de quelque secours, elle répondit : " Oh ! non, je m'estime bien heureuse, au contraire, d'habiter une cellule assez retirée pour ne pas être entendue de mes Sœurs. Je suis contente de souffrir seule; dès que je suis plainte et comblée de délicatesses, *je ne jouis plus !...* "

Ce qui cause à d'autres tant de déplaisir, l'oubli des créatures, devenait la jouissance de Sœur Thérèse de l'Enfant Jésus !

L'infirmière lui avait conseillé de faire tous les jours une petite promenade d'un quart d'heure, dans le jardin. Ce conseil devenait un ordre pour elle. Une après-midi, une Sœur, la voyant marcher avec beaucoup de peine, lui dit : " Vous feriez bien mieux de vous reposer, votre promenade ne peut vous être profitable dans de pareilles conditions, vous vous épuisez, voilà tout ! " — " C'est vrai, répondit cette enfant d'obéissance, mais savez-vous ce qui me donne des forces ?... *Je marche pour un missionnaire*. Je pense que là-bas, bien loin, l'un d'eux est peut-être épuisé dans ses courses apostoliques, et pour diminuer ses souffrances, j'offre les miennes au Bon Dieu. "

Vers cette époque, les religieuses du Carmel d'Hanoï demandèrent avec instance Sœur Thérèse de l'Enfant Jésus; celle-ci désireuse, de donner à Notre-Seigneur ce qu'elle avait de plus cher, était vivement tentée de répondre à cet appel; une

neuvaine au vénérable Théophane Vénard fut commencée, mais, au lieu d'une guérison, elle marqua un nouveau progrès du mal.

Il était évident que le Divin Maître ne tarderait pas à cueillir ce lis pour les jardins du ciel. Thérèse le comprenait et, faisant allusion aux ténèbres épaisses qui l'enveloppaient toujours, elle disait: " Si je n'avais pas cette épreuve, je crois que je mourrais de joie à la pensée de quitter bientôt cette terre ! "

Le Divin Maître voulait, par cette épreuve, achever de la purifier et lui permettre non plus seulement de marcher d'un pas rapide, mais de voler dans " son petit sentier de *confiance* et d'*abandon* ". Ses paroles comme sa douce résignation témoignaient sans cesse que telle était toujours la disposition de son âme : " Je ne désire pas plus vivre que mourir; si le Seigneur m'offrait de choisir, je ne choisirais rien; je ne veux que ce qu'il veut, *c'est ce qu'Il fait que j'aime !...* "

Et une autre fois : " Non, je n'ai pas peur des derniers combats, ni des souffrances de la maladie, si grandes soient-elles. Le Bon Dieu m'a toujours secourue; il m'a aidée et conduite par la main dès ma plus tendre enfance... Je compte sur Lui ! Je suis sûre qu'Il ne m'abandonnera jamais !... "

" Que nous avons de peine de vous voir tant souffrir et de penser que vous souffrirez peut-être plus encore ! " lui disaient ses novices.

" — Vous avez bien tort de penser à ce qui peut arriver de douloureux dans l'avenir; c'est

comme se mêler de créer ! Nous qui courons dans la voie de l'amour, il ne faut jamais nous tourmenter de rien. Si je ne souffrais pas de minute en minute, il me serait impossible de garder la patience; mais je ne vois que le moment présent, j'oublie le passé et je me garde bien d'envisager l'avenir... Cependant priez pour moi; souvent, lorsque je supplie le ciel de venir à mon secours, c'est alors que je suis le plus délaissée. "

" — Comment faites-vous pour ne pas vous décourager dans ces délaissements ?"

" — Je me tourne vers le Bon Dieu, vers tous les saints et je les remercie quand même; je crois qu'ils veulent voir jusqu'où je pousserai mon espérance ! Mais ce n'est pas en vain que la parole de Job est entrée dans mon cœur : " Quand bien même Dieu me tuerait, j'espérerais encore en lui ! "

" Mon cœur est plein de la volonté de Jésus, disait-elle encore... Ah ! si mon âme n'était pas remplie d'avance, s'il fallait qu'elle le fût par les sentiments de joie ou de tristesse qui se succèdent si vite, ce serait un flot bien amer !... Mais ces alternatives ne font qu'effleurer mon âme; aussi je reste dans une paix profonde, que rien ne peut troubler ! "

De temps en temps Notre-Seigneur récompensait la confiance jamais lassée de sa petite épouse.

Un soir, par exemple, à l'heure du grand silence, l'infirmière vint lui mettre aux pieds une boule d'eau chaude et sur la poitrine de la teinture d'iode.

Elle était consumée par la fièvre, une soif ardente la dévorait... elle ne put s'empêcher de se plaindre doucement à Notre-Seigneur : " Mon Jésus, lui dit-elle, je brûle et on m'apporte encore de la chaleur et du feu ! Ah ! si j'avais, au lieu de tout cela, un demi-verre d'eau, comme je serais plus soulagée. Mon Jésus, votre petite fille a bien soif; mais elle est heureuse pourtant de manquer du nécessaire pour vous ressembler et sauver des âmes ! "

L'infirmière partie, Thérèse ne comptait plus la revoir avant le lendemain, lorsque, à sa grande surprise, elle revint quelques minutes plus tard apportant une boisson rafraîchissante : " Je viens de penser à l'instant que vous pourriez avoir soif, dit-elle; désormais je vous apporterai ce soulagement tous les soirs ! " Thérèse la regarda interdite et, quand elle fut seule, remercia avec émotion le Bon Maître ! " Qu'il est doux et tendre ! Que son Cœur est facile à toucher ! "

Une consolation d'un autre genre fut encore donnée à Sœur Thérèse de l'Enfant Jésus. D'ordinaire, bien qu'elle fût toute la journée occupée du Bon Dieu, ses rêves étaient plus poétiques que mystiques; elle rêvait aux fleurs, aux ruisseaux, aux bois, à la mer, elle voyait de jolis enfants, courait après des papillons, attrapait des oiseaux comme jamais elle n'en avait vus...

Or, pendant la dernière année de sa vie, au plus fort de son épreuve intérieure, elle eut un de ces songes mystérieux par lesquels Dieu donne parfois

la lumière et la consolation. Il lui sembla, dans son sommeil, se promener avec sa Supérieure dans une galerie. Tout à coup, sans savoir comment elles étaient entrées, elle aperçut trois Carmélites avec leurs manteaux et leurs grands voiles; elle devina que ces Carmélites venaient du ciel et se dit : " Ah ! que je serais heureuse de voir leur visage ! " Comme si elle eût entendu sa prière, la plus grande des trois saintes s'avança vers Thérèse, souleva son voile et l'en couvrit, tandis que celle-ci tombait à genoux. Sans hésitation, elle *reconnut* la vénérable Mère Anne de Jésus, fondatrice du Carmel en France. Son visage était beau d'une beauté immatérielle; aucun rayon ne s'en échappait, et cependant, malgré le voile épais qui les enveloppait toutes deux, Thérèse voyait dans son rêve, ce céleste visage éclairé d'une lumière ineffablement douce, qu'il semblait produire de lui-même.

La sainte combla de caresses la jeune Carmélite et celle-ci, se voyant si tendrement aimée, osa prononcer ces paroles : " O ma Mère, dites-moi, je vous en supplie, si le Bon Dieu me laissera longtemps sur la terre ? Viendra-t-il bientôt me chercher ? " Elle sourit avec bonté : " *Oui, bientôt... bientôt, je vous le promets !* " — " Ma Mère, ajouta Thérèse, dites-moi encore si le Bon Dieu ne me demande pas autre chose que mes pauvres petites actions et mes désirs; est-il content de moi ? " — A ce moment, le visage de la vénérable Mère resplendit d'un éclat nouveau et son expression devint encore plus tendre : " *Le Bon Dieu ne*

demande rien autre chose de vous, dit-elle; *il est content, très content !* " Le cœur de Thérèse était dans la joie; se souvenant de ses sœurs, elle voulut demander quelques grâces pour elles... et à ce moment, hélas ! elle s'éveilla.

Mais ce rêve, ou plutôt ce songe, laissa dans son âme comme une trace lumineuse : plusieurs mois après, elle croyait voir encore le regard et le sourire pleins d'amour de la sainte Carmélite, le souvenir qu'elle en gardait n'avait rien perdu de sa fraîcheur céleste.

" A mon réveil, écrit-elle, je croyais, je sentais qu'il y a un ciel, et que ce ciel est peuplé d'âmes qui me chérissent et me regardent comme leur enfant. Cette impression reste dans mon cœur d'autant plus douce que la vénérable Mère Anne de Jésus m'avait été, jusqu'alors, j'ose presque dire indifférente : je ne l'avais jamais invoquée et sa pensée ne venait à mon esprit qu'en entendant parler d'elle, chose assez rare.

" Et maintenant, je sais, je comprends combien je lui étais peu indifférente, et cette pensée augmente mon amour pour elle et pour tous les bienheureux habitants de la céleste patrie. "

CHAPITRE XVI

Les dernières semaines. — La Mort.

La sainteté de Sœur Thérèse de l'Enfant Jésus était maintenant reconnue de toutes les Carmélites de Lisieux; aussi ne pouvaient-elles se résigner à perdre ce trésor de vertus. Le 5 juin 1897, elles commencèrent une neuvaine à Notre-Dame des Victoires, espérant qu'une fois encore elle guérirait la petite Thérèse... Mais la sainte Vierge fit la même réponse que le vénérable Théophane, et désormais il fallut se préparer à la séparation.

Au commencement de juillet, son état devint très grave et on la descendit enfin à l'infirmerie.

Voyant sa cellule, et sachant qu'elle n'y remonterait jamais, Mère Agnès de Jésus lui dit : " Quand vous ne serez plus avec nous, quelle peine j'aurai en regardant cette cellule ! "

" Pour vous consoler, ma petite Mère, vous penserez que je suis bienheureuse là-haut, et qu'une grande partie de mon bonheur, je l'ai acquis dans cette petite cellule; car, ajouta-t-elle en levant vers le ciel son beau regard profond, j'y ai beaucoup souffert; j'aurais été heureuse d'y mourir. "

En entrant à l'infirmerie, le regard de Thérèse se porta vers la Vierge miraculeuse de sa famille, que l'on y avait installée. Il serait impossible de

traduire l'expression de ce regard. " Que voyez-vous ? " lui dit sa sœur Marie — celle-là même qui, dans son enfance, avait été témoin de son extase et de sa guérison. — Elle répondit : " Jamais elle ne m'a paru si belle ! mais aujourd'hui, c'est la statue; autrefois, vous savez bien ce n'était pas la statue. "

La Sainte Vierge fut, pendant ces mois de grande souffrance, sa grande consolation. Un soir, elle dit à cette même sœur : " Que je l'aime, la Vierge Marie ! Si j'avais été prêtre, j'aurais beaucoup parlé d'elle ! On la montre inabordable, il faudrait la montrer imitable. Elle est plus Mère que Reine. J'ai entendu dire que son éclat éclipse tous les saints, comme le soleil à son lever fait disparaître les étoiles. Mon Dieu, que cela est étrange ! Une mère qui fait disparaître la gloire de ses enfants. Moi, je pense tout le contraire; je crois qu'elle augmentera de beaucoup la splendeur des élus... La Vierge Marie !.. comme il me semble que sa vie était simple... " Et elle se mit à faire une peinture si suave et si délicieuse de l'intérieur de la Sainte Famille que son interlocutrice en resta dans l'admiration.

Depuis longtemps, d'ailleurs, Sœur Marie du Sacré-Cœur suivait d'un regard ravi les ascensions de sa petite Thérèse, et, se croyant humblement bien inférieure en vertu, quelque temps avant l'entrée de Thérèse à l'infirmerie, elle lui avait demandé comment elle pourrait aimer Dieu autant qu'elle; désirer, comme elle, le martyre ?

Voici la réponse de Sœur Thérèse de l'Enfant Jésus; elle montre à quel point la sagesse éternelle éclairait son cœur :

" Ma Sœur chérie, je ne suis pas embarrassée pour vous répondre... Comment pouvez-vous me demander s'il vous est possible d'aimer le Bon Dieu comme je l'aime ?... Mes désirs du martyre ne sont rien; je ne leur dois pas la confiance illimitée que je sens en mon cœur. A vrai dire, on peut les appeler des richesses spirituelles, qui rendent injuste lorsqu'on s'y repose avec complaisance et qu'ils paraissent quelque chose de grand... Ces désirs sont une consolation que Jésus accorde parfois aux âmes faibles comme la mienne, — et ces âmes sont nombreuses; — mais lorsqu'il ne donne pas cette consolation, c'est une grâce de privilège; rappelez-vous ces paroles d'un saint religieux : " Les martyrs ont souffert avec joie, et le Roi des martyrs a souffert avec tristesse. " Oui, Jésus a dit : " Mon Père, éloignez de moi ce calice. " Comment pouvez-vous penser maintenant que mes désirs sont la marque de mon amour ? Ah ! je sens bien que ce n'est pas cela du tout qui plaît au Bon Dieu dans ma petite âme. Ce qui lui plaît, c'est de me voir aimer ma petitesse et ma pauvreté, c'est l'espérance aveugle que j'ai en sa miséricorde... Voilà mon seul trésor, ma chère marraine; pourquoi ce trésor ne serait-il pas le vôtre ?...

" N'êtes-vous pas prête à souffrir tout ce que le Bon Dieu voudra ? Oui, je le sais bien; alors, si

vous désirez sentir de la joie, avoir de l'attrait pour les souffrances, c'est donc votre consolation que vous cherchez... Je vous assure que, si nous allions ensemble au martyre, vous auriez un grand mérite, et moi je n'en aurais aucun, à moins qu'il ne plaise à Jésus de changer ma disposition.

" O ma Sœur, je vous en prie, comprenez moi ! comprenez que, pour aimer Jésus, être sa victime d'amour, plus on est faible et misérable, plus on est propre aux opérations de cet amour consumant et transformant... Le seul désir d'être victime suffit, mais il faut consentir à rester toujours pauvre et sans force, et voilà le difficile, car le " véritable pauvre d'esprit, où le trouver ? " Il faut le chercher bien loin, dit l'auteur de l'Imitation. Il ne dit pas qu'il faut le chercher parmi les grandes âmes, mais bien loin, c'est-à-dire dans la bassesse et le néant... Ah ! restons bien loin de tout ce qui brille, aimons notre petitesse, aimons à ne rien sentir; alors nous serons pauvres d'esprit, et Jésus viendra nous chercher si loin que nous soyons; il nous transformera en flammes d'amour... Oh ! que je voudrais pouvoir vous faire comprendre ce que je sens ! C'est la confiance, et rien que la confiance, qui doit nous conduire à l'amour... La crainte ne conduit-elle pas à la justice sévère telle qu'on la représente aux pécheurs ? Mais ce n'est pas cette justice que Jésus aura pour ceux qui l'aiment.

" Le Bon Dieu ne nous donnerait pas ce désir d'être possédées par l'amour miséricordieux s'il ne

nous réservait cette faveur; ou plutôt il vous l'a déjà faite, puisque vous êtes toute livrée à lui, puisque vous désirez être consumée par lui, et que jamais le Bon Dieu ne donne de désirs qu'il ne puisse réaliser... Puisque nous voyons la voie, courons ensemble, Jésus veut nous faire les mêmes grâces, il veut nous donner gratuitement son ciel. "

Cette sagesse d'en-haut, cette grâce de parler de Dieu et des choses de Dieu, Thérèse savait qu'elle était en elle, car elle ne méconnaissait aucun don de Dieu. Un jour qu'elle regardait des épis mûrs, elle en vit un tellement chargé de grains qu'il s'inclinait sur sa tige, et dit à sa Mère Prieure : " Ma Mère, cet épi est l'image de mon âme, *le Bon Dieu m'a chargée de grâces pour moi et pour bien d'autres*. Ah ! je veux m'incliner toujours sous l'abondance des dons célestes, reconnaissant que tout me vient d'en-haut. " — Plus d'une fois déjà elle avait prononcé des paroles vraiment inspirées.

En avril 1895, encore très bien portante, elle avait dit à une religieuse ancienne et digne de foi : " Je mourrai bientôt, je ne vous dis pas que ce soit dans quelques mois, mais dans deux ou trois ans au plus, je le sens par ce qui se passe dans mon âme. " Elle mourut deux ans et demi après cette confidence.

Pendant sa maladie, une de ses Sœurs avait eu un moment de pénible angoisse, presque de découragement, en songeant à la séparation; mais elle était entrée après cela à l'infirmerie sans rien laisser

paraître. Aussi quelle fut sa surprise d'entendre la malade lui dire aussitôt d'un ton sérieux et triste : " Il ne faudrait pas pleurer comme ceux qui n'ont pas d'espérance. "

Une des Mères étant venue la visiter lui rendit un léger service. " Que je serais heureuse, pensait-elle, si cet ange me disait : Au ciel je vous rendrai cela !... " Au même instant, Sœur Thérèse de l'Enfant Jésus se retournant lui dit : " Ma Mère, au ciel je vous rendrai cela ! "

Quelques mois avant la mort de Thérèse, on lisait au réfectoire la vie de saint Louis de Gonzague; une bonne Mère fut touchée de l'affection réciproque du jeune saint et d'un vénérable religieux de la Compagnie de Jésus, le Père Corbinelli.

" C'est vous le petit Louis, dit-elle à la sainte petite Sœur, et moi je suis le vieux Père Corbinelli; quand vous serez au ciel, souvenez-vous de moi.

" — Voulez-vous, ma Mère, que je vienne bientôt vous chercher ?

" — Non, je n'ai pas encore assez souffert.

" — O ma Mère, moi je vous dis que vous avez bien assez souffert !

Et Mère Hermance du Cœur de Jésus de répondre : " Je n'ose encore vous dire oui... je demanderai à notre Mère. " Celle-ci, n'attachant peut-être pas une grande importance à la demande, répondit affirmativement.

Or, un des derniers jours de sa vie, Sœur Thérèse de l'Enfant Jésus, ne pouvant presque plus parler à raison de sa grande faiblesse, reçut par

l'entremise de l'infirmière un bouquet de fleurs cueillies par la bonne Mère, avec prière instante de lui transmettre, en retour, un petit mot d'affection. Et voici quel fut ce mot :

" Dites à Mère du Cœur de Jésus que, ce matin, pendant la messe, j'ai vu la tombe du Père Corbinelli tout près de celle du petit Louis. "

" C'est bien, répondit tout émue la bonne Mère, dites à Sœur Thérèse de l'Enfant Jésus que j'ai compris. "

Un an plus tard, suivant la prédiction, on pouvait voir, au cimetière de Lisieux, les deux tombes à côté l'une de l'autre.

Mais le plus surprenant est que Sœur Thérèse paraissait avoir conscience de la mission pour laquelle le Seigneur l'avait envoyée ici-bas. Le voile de l'avenir semblait tombé devant elle, et plus d'une fois elle en révéla les secrets à ses Sœurs, en des prophéties maintenant réalisées :

" Je n'ai jamais donné au Bon Dieu que de l'amour, disait-elle. Il me rendra de l'amour ! *Après ma mort, je ferai tomber une pluie de Roses.* "

Une Sœur lui parlait du bonheur du ciel. Elle l'interrompit, disant : " Ce n'est pas cela qui m'attire.

" — Qu'est-ce donc ?

" — Oh ! c'est l'amour : aimer, être aimée et *revenir sur la terre pour faire aimer l'Amour.* "

Un soir, elle accueillit Mère Agnès de Jésus avec une expression toute particulière de joie sereine : " Ma Mère, quelques notes d'un concert lointain

viennent d'arriver jusqu'à moi, et j'ai pensé que bientôt j'entendrai des mélodies incomparables; mais cette espérance n'a pu me réjouir qu'un instant. Une seule attente fait battre mon cœur : c'est l'amour que je recevrai, et celui que je pourrai donner !... Je sens que ma mission va commencer, ma mission de faire aimer le Bon Dieu comme je l'aime, de donner ma petite voie aux âmes. *Je veux passer mon ciel à faire du bien sur la terre.* Ce n'est pas impossible puisque, au sein même de la béatitude, les anges veillent sur nous. Non, je ne pourrai prendre aucun repos jusqu'à la fin du monde ! Mais lorsque l'ange aura dit : " Le temps n'est plus ! " alors je me reposerai, je pourrai jouir parce que le nombre des élus sera complet. "

" — Quelle petite voie, voulez-vous donc enseigner aux âmes, demanda Mère Agnès ? "

" — Ma Mère, c'est la *voie de l'enfance spirituelle*, c'est le chemin de la confiance et du total abandon. Je veux leur indiquer les petits moyens qui m'ont si bien réussi; leur dire qu'il n'y a qu'une seule chose à faire ici-bas : *Jeter à Jésus les fleurs des petits sacrifices ; le prendre par des caresses ! C'est comme cela que je l'ai pris et c'est pour cela que je serai si bien reçue !* "

Le 16 juillet, la fête de Notre-Dame du Mont Carmel fut particulièrement touchante et douce. Un jeune prêtre disait sa première messe dans la chapelle du Carmel et devait porter la sainte Communion à Sœur Thérèse.

La veille, comme on organisait la cérémonie,

une novice lui dit : " Si vous alliez mourir demain, après la Communion, ce serait une si belle mort qu'elle me consolerait de toute ma peine, il me semble. "

Et Thérèse de répondre vivement :

" Mourir après la Communion ! un jour de fête ! Non, il n'en sera pas ainsi. Les petites âmes ne pourraient pas imiter cela. Dans ma petite voie il n'y a que des choses très ordinaires ; il faut que, tout ce que je fais, les petites âmes puissent le faire...

" Si je vous induis en erreur avec ma petite voie d'amour, ajouta-t-elle, s'adressant à une autre novice, ne craignez pas que je vous la laisse suivre longtemps. Mais si je ne reviens pas vous dire le contraire, croyez à la vérité de mes paroles : *On n'a jamais trop de confiance envers le Bon Dieu, si puissant et si miséricordieux !* On obtient de lui tout autant qu'on en espère. "

Pendant la nuit du 15 au 16 juillet, Thérèse composa une strophe qui devait être chantée avant la communion :

Toi qui connais ma petitesse extrême
Tu ne crains pas de t'abaisser vers moi !
Viens en mon cœur, ô Sacrement que j'aime,
Viens en mon cœur, il aspire vers toi.
Je veux, Seigneur, que ta bonté me laisse
Mourir d'amour après cette faveur.
Jésus, entends le cri de ma tendresse,
Viens en mon cœur !

Le matin, au passage du Saint Sacrement, le pavé disparaissait sous les pétales des fleurs des champs et des roses effeuillées. Le jeune prêtre, ému, porte le viatique sacré à Sœur Thérèse, puis Sœur Marie de l'Eucharistie, dont la voix mélodieuse avait des vibrations célestes, chante l'avant-dernier couplet du cantique " Vivre d'amour ! ", composé le 25 février 1895, qui répondait si bien aux dispositions de la sainte malade :

Mourir d'amour ! c'est un bien doux martyre,
Et c'est celui que je voudrais souffrir.
O chérubins ! accordez votre lyre,
Car, je le sens, mon exil va finir.
Dard enflammé, consume-moi sans trêve;
Blesse mon cœur en ce triste séjour !
Divin Jésus, réalise mon rêve :
Mourir d'amour !

Quelques jours après cette douce fête, Thérèse se trouva beaucoup plus mal et, le 30 juillet, elle reçut l'Extrême-Onction. Toute radieuse, elle disait alors : " La porte de ma sombre prison est entr'ouverte, je suis dans la joie, surtout depuis que notre Père Supérieur m'a assurée que mon âme ressemble aujourd'hui à celle d'un petit enfant après le baptême. "

Elle pensait s'envoler bien vite au milieu de la blanche phalange des Saints Innocents. Elle ne savait pas que deux mois de martyre la séparaient encore de la délivrance !

Un jour, elle dit à la Mère Prieure : " Ma Mère, je vous en prie, donnez-moi la permission de mourir. Laissez-moi offrir ma vie à telle intention ! " Et comme cette permission lui était refusée : " Eh bien ! reprit-elle gaiement, faisant allusion aux demandes du petit Jésus à Noël 1896, je sais qu'en ce moment le Bon Dieu désire tant une petite grappe de raisins, que personne ne veut lui offrir, qu'il va bien être obligé de venir la *voler*. "

Le mois d'août fut extrêmement douloureux. Le 16, elle communia pour la dernière fois et, durant six semaines, jusqu'à sa mort, des vomissements très fréquents ne lui permirent plus de recevoir la sainte Eucharistie. Ce fut une grande privation pour Thérèse qui avait tant aimé le Pain des Anges. Combien de fois, même en plein hiver de cette dernière année, après ses nuits fatigantes, la courageuse enfant s'était-elle levée de bonne heure pour se rendre à la Table sainte ! Elle n'avait jamais cru acheter trop cher le bonheur de s'unir à son Dieu et, aux dernières semaines de sa vie, ce bonheur lui était refusé !

Le démon, jaloux de cette belle âme, l'attaqua de toutes ses forces, cherchant surtout à diminuer sa confiance. Elle fut prise un soir d'une véritable angoisse; une voix maudite répétait au fond de son cœur : Es-tu sûre d'être aimée de Dieu ? Est-il venu te le dire ? Ce n'est pas l'opinion de quelques créatures qui te justifiera devant lui !

Comme elle souffrait de ces angoisses, on

apporta à Thérèse un billet de Mère Agnès de Jésus, qui la rassurait, comme si elle eût eu connaissance de la tentation.

Déjà le calme et la joie rentraient dans ce cœur angoissé quand la malade se dit tout à coup : " C'est l'affection de ma petite Mère pour moi qui lui fait écrire ces choses ! " Aussitôt elle fut inspirée de prendre l'Évangile et, l'ouvrant au hasard, elle lut ces mots : " Celui que Dieu a envoyé dit les mêmes choses que Dieu ! " et, consolée, elle s'endormit.

Dans le courant de ce même mois d'août, elle resta plusieurs jours comme hors d'elle-même, conjurant ses Sœurs de faire prier pour elle; dans cet état d'angoisse inexprimable, on l'entendait répéter : " Oh ! comme il faut prier pour les agonisants ! Si l'on savait !... "

Une nuit, elle supplia l'infirmière de jeter de l'eau bénite sur son lit : " Le démon est autour de moi, dit-elle; je ne le vois pas, mais je le sens; il me tourmente, il me tient comme avec une main de fer, il augmente mes maux afin que je me désespère... Et je ne puis pas prier ! Je puis seulement regarder la Sainte Vierge et dire : Jésus ! Combien elle est nécessaire, la prière de Complies : *Procul recedant somnia, et noctum phantasmata*... J'éprouve quelque chose de mystérieux, je ne souffre pas pour moi, mais pour une autre âme... et le démon ne le veut pas. "

L'infirmière, vivement impressionnée, alluma le cierge bénit et l'esprit de ténèbres s'enfuit pour ne

pas revenir. Mais le douloureux martyre dont nous avons parlé,les angoisses qui lui fermaient le beau ciel tant désiré ne la quittèrent pas jusqu'à la fin.

Les souffrances physiques croissaient en même temps. A chaque visite le médecin témoignait son admiration : " Si vous saviez ce qu'elle endure ! Jamais je n'ai vu souffrir autant avec cette expression de joie surnaturelle. C'est un ange ! " Et comme les religieuses exprimaient leur chagrin à la pensée de perdre un pareil trésor : " Je ne pourrai la guérir, dit-il, c'est une âme qui n'est pas faite pour la terre ! "... Elle prenait avec courage les médicaments, quels qu'ils fussent, d'autant plus lentement qu'ils étaient plus amers, et convaincue de leur inutilité pour la guérir : " Mais, ajoutait-elle, je me suis arrangée avec le Bon Dieu pour qu'il en fasse profiter de pauvres missionnaires qui n'ont ni le temps ni le moyen de se soigner. "

De temps à autre, quelques attentions délicates venaient exciter sa reconnaissance pour le Seigneur : tantôt c'étaient des gerbes fleuries, envoyées par sa famille, tantôt un petit rouge-gorge qui entrait par la fenêtre et venait sautiller jusque sur son lit et la regarder d'un air de connaissance. " Ma Mère, disait Thérèse, que je suis émue des délicatesses du Bon Dieu pour moi !... Je suis dans les ténèbres, je souffre beaucoup... et, avec cela, *je suis dans une paix étonnante !* "

Une des délicatesses du Cœur de Jésus qui causèrent le plus de joie à sa petite épouse fut celle du 6 septembre, jour où, par un fait tout provi-

dentiel, les Carmélites reçurent une relique du Vénérable Théophane Vénard; Thérèse la prit, la baisa avec émotion et ne voulut pas s'en séparer.

Pourquoi chérissait-elle à ce point l'angélique missionnaire ? Elle le confia à ses trois sœurs religieuses, dans un entretien touchant : " Théophane Vénard est un petit saint, sa vie est toute ordinaire. Il aimait beaucoup la Vierge Immaculée, il aimait beaucoup sa famille... " Elle appuya tendrement sur ces derniers mots ! " Pour souvenir d'adieu, je vous ai copié certains passages des dernières lettres qu'il écrivit à ses parents; ce sont mes pensées, mon âme ressemble à la sienne. "

Peu auparavant elle avait écrit ses adieux à sa sœur Léonie : " Si tu veux être une sainte, lui disait-elle, cela te sera facile : n'aie qu'un seul but : faire plaisir à Jésus, t'unir toujours plus intimement à lui... Adieu, ma sœur chérie, je voudrais que la pensée de mon entrée au ciel te remplît de joie, puisque je pourrai plus que jamais te prouver ma tendresse. Dans le cœur de notre céleste Époux nous vivrons de la même vie, et pour l'éternité je resterai

Ta toute petite sœur
THÉRÈSE de l'Enfant Jésus. "

Aux missionnaires pour lesquels elle priait sans cesse elle écrivit aussi : " Au moment de paraître devant Dieu, je comprends plus que jamais qu'il n'y a qu'une chose nécessaire : travailler uniquement pour Lui et ne rien faire pour soi ni pour les

créatures; Jésus veut posséder parfaitement votre cœur; pour cela, il vous faudra beaucoup souffrir, mais, aussi, quelle joie inondera votre âme quand vous serez arrivés à l'heureux moment de votre entrée dans le ciel !... Je ne meurs pas, j'entre dans la vie... et tout ce que je ne puis vous dire ici-bas je vous le ferai comprendre de là-haut ! "

A l'un d'eux aussi elle avait écrit précédemment : " Ce qui m'attire vers la patrie des cieux, c'est l'appel du Seigneur, c'est l'espoir de l'aimer enfin comme je l'ai tant désiré et la pensée que je pourrai le faire aimer d'une multitude d'âmes qui le béniront éternellement. "

Le 8 septembre, elle prit la plume pour la dernière fois et, d'une écriture toute tremblante, écrivit cette parole d'amour pour la Reine du ciel : " O Marie, si j'étais la Reine du ciel et si vous étiez Thérèse, je voudrais être Thérèse pour vous voir la Reine du ciel ! "

On arrivait aux derniers jours de septembre, le flot de la douleur montait de plus en plus. La faiblesse devint si excessive que bientôt la sainte petite malade en fut réduite à ne pouvoir faire sans secours le plus léger mouvement. Entendre parler près d'elle, même à voix basse, lui devenait une pénible souffrance, la fièvre et l'oppression ne lui permettaient pas d'articuler une parole sans une extrême fatigue. En cet état pourtant le sourire ne quitta pas ses lèvres. Un nuage passait-il sur son front, c'était la crainte de donner à ses Sœurs un

surcroît de fatigue. Jusqu'à l'avant-veille de sa mort, elle voulut être seule la nuit. Cependant son infirmière se levait plusieurs fois, malgré ses instances. A l'une de ses visites, elle la trouva les mains jointes, les yeux levés au ciel : " Que faites-vous ? lui dit-elle. Il faudrait essayer de dormir ! "

" — Je ne puis pas, ma Sœur, je souffre trop; alors je prie... "

" — Et que dites-vous à Jésus ? "

" — Je ne lui dis rien. Je l'aime ! "

Comme on lui rapportait, un jour, quelque chose qui avait été dit touchant la responsabilité de ceux qui ont charge d'âmes, elle se ranima un instant et dit : " Pour les petits, ils seront jugés avec une extrême douceur. Et il est possible de rester petit dans les charges les plus redoutables. "

" Quelques-unes croient que vous avez peur de la mort ! " lui dit Mère Agnès de Jésus.

" Cela pourra bien arriver, répondit Thérèse, fidèle à sa voie d'abandon confiant; je ne m'appuie jamais sur mes propres pensées, je sais combien je suis faible ! Mais je veux jouir du sentiment que le Bon Dieu me donne maintenant; il sera toujours temps de souffrir du contraire. "

A l'aumônier, qui lui demandait si elle était résignée à mourir, elle répondit : " Ah ! mon Père, il n'y a besoin de résignation que pour vivre... pour mourir, c'est de la joie que j'éprouve ! "

A ses novices, qui lui disaient : " Vous nous regarderez de là-haut ? " — " Non, je descendrai ! "

Enfin l'aurore du jour éternel se leva ! C'était

le jeudi 30 septembre. Le matin, la douce victime, parlant de sa dernière nuit d'exil, regarda la statue de Marie en disant : " Oh ! je l'ai priée avec une ferveur !... Mais c'est l'agonie toute pure, sans aucun mélange de consolation...

" L'air de la terre me manque, quand est-ce que j'aurai l'air du ciel ? "

Au lieu de diminuer, comme cela arrive ordinairement, les souffrances augmentaient sans cesse ! Vers 2 heures, elle s'écria : " Je n'aurais jamais cru qu'il fût possible de tant souffrir !... Je ne puis m'expliquer cela que par mon désir extrême de sauver des âmes... " La lucidité demeurait entière. Thérèse ne perdait pas un atome de souffrance pour la gloire de Jésus !

Un peu après, elle ajouta : " Tout ce que j'ai écrit sur mes désirs de la souffrance, oh ! c'est bien vrai !... *Je ne me repens pas de m'être livrée à l'Amour !* " Et elle répèta plusieurs fois ces derniers mots...

" Ma Mère, dit-elle à sa Supérieure, préparez-moi à bien mourir ! "

A 4 heures et demie, les symptômes de la dernière agonie se manifestèrent; dès que la Communauté entra, l'angélique mourante la salua par le plus gracieux sourire; puis, tout entière à l'amour et à la douleur, tenant le crucifix serré dans ses mains défaillantes, elle entreprit le combat suprême. Une sueur abondante couvrait son visage, elle tremblait... Mais, comme au sein d'une furieuse tempête, le pilote à deux doigts du port ne perd pas

courage, ainsi cette âme de foi, apercevant tout près le phare lumineux du rivage éternel, donnait vaillamment les derniers coups de rame pour atteindre le port.

Quand la cloche du monastère tinta l'Angelus du soir, elle fixa sur l'étoile des mers, la Vierge Immaculée un regard qui semblait dire :

" Toi qui vins me sourire au matin de ma vie,
Viens me sourire encor, Mère, voici le soir ! "

A 7 heures, la pauvre petite martyre se tourna vers sa Mère Prieure : " Ma Mère, n'est-ce pas l'agonie ?... Ne vais-je pas mourir ?...

" — Oui, mon enfant, c'est l'agonie, mais Jésus veut peut-être la prolonger de quelques heures ! "

Alors, d'une voix douce et plaintive :

" Eh bien !... allons... allons... oh ! je ne voudrais pas moins souffrir !... "

Puis, regardant son crucifix :

" *Oh ! je l'aime !... Mon Dieu, je... vous... aime !...* "

Ce furent ses dernières paroles. Elle venait à peine de les prononcer, qu'elle s'affaissa tout à coup, la tête penchée à droite, dans l'attitude de ces vierges martyres s'offrant d'elles-mêmes au tranchant du glaive... Puis, se relevant soudain, comme appelée par une voix mystérieuse, elle ouvrit les yeux et les fixa, brillants de paix céleste et d'un bonheur indicible, un peu au-dessus de l'image de Marie. Ce regard se prolongea l'espace d'un Credo et son âme bienheureuse s'envola vers

les cieux. Elle s'était comparée au petit oiseau qui se laisse fasciner par un aigle puissant; l'Aigle divin venait de ravir sa proie.

" La mort d'amour que je souhaite, avait-elle dit quelques jours auparavant, c'est celle de Jésus sur la Croix ! "

Elle avait été exaucée, elle était morte sur la Croix, mais le dernier mot de sa vie avait été l'acte d'amour, comme le dernier mot écrit dans l'histoire de son âme : " O Jésus, je te supplie d'abaisser ton regard divin sur un grand nombre de petites âmes; je te supplie de te choisir en ce monde une légion de petites victimes dignes de *ton amour !* "

CHAPITRE XVII

Dans la Gloire.

Aussitôt que l'âme de Sœur Thérèse de l'Enfant Jésus eut pris son essor, la joie du dernier instant s'imprima sur son front, un ineffable sourire animait son visage. On lui mit une palme à la main; des lis et des roses entourèrent sa dépouille virginale. Le samedi et le dimanche, une foule nombreuse et recueillie ne cessa d'affluer devant la grille du chœur, contemplant dans la majesté de la mort " la petite reine " toujours gracieuse, et lui faisant toucher par centaines : chapelets, médailles et jusqu'à des bijoux.

Son corps conserva, jusqu'aux funérailles, toute sa souplesse, et plusieurs personnes affirmèrent avoir vu, à cette époque, des traces lumineuses dans sa cellule et dans le ciel, et avoir senti des parfums très suaves qui émanaient d'objets lui ayant appartenu.

Le 4 octobre, jour de l'inhumation, une belle couronne de prêtres entouraient celle qui avait tant prié pour les âmes sacerdotales. Enfin, après avoir été solennellement bénit, ce grain de froment précieux fut jeté dans le sillon par les mains maternelles de l'Église, afin de porter beaucoup de fruits.

Il est d'usage que la Mère Prieure d'un Carmel, après la mort d'une de ses filles, la recommande

aux prières des monastères de l'Ordre, auxquels elle adresse une courte notice sur la vie et les vertus de la défunte. Il parut, au Carmel de Lisieux, que, mieux que toutes autres, les pages, écrites dans un acte d'obéissance, par Sœur Thérèse de l'Enfant Jésus, la feraient connaître.

Après l'avoir complétée par un récit de la maladie et de la mort, on substitua l'*Histoire d'une Ame* à la circulaire habituelle. Les exemplaires en furent envoyés, à la fin de 1898, dans les différents Carmels et les lettres de reconnaissance affluèrent. Elles donnèrent l'idée, dans l'intérêt des âmes, d'une diffusion plus grande.

Mgr Amette, qui était alors évêque de Bayeux et de Lisieux, approuva ce projet et le pieux volume, admiré par de saints et savants personnages, bientôt répandu dans le monde entier, fit connaître partout les vertus et la puissance de l'aimable petite sainte.

Dès 1911, plus de cent mille exemplaires de l'*Histoire d'une Ame* circulaient; le livre était traduit en sept langues différentes.

Les grâces obtenues par l'intercession de Sœur Thérèse de l'Enfant Jésus se multiplient; chaque jour, de nouveaux courriers en apportent le témoignage au Carmel de Lisieux.

De nombreux pèlerins viennent de tous les pays du monde se recommander à la " petite sœur " qui a promis de *passer son ciel à faire du bien sur la terre.*

On emporte de là non seulement des souvenirs,

mais des consolations durables; les âmes, encore plus que les corps, bénéficient de la protection de Sœur Thérèse. Que de grâces spirituelles obtenues par son intercession ! Que d'âmes entraînées à sa suite dans la voie de simplicité, de confiance et de paix dont l'Esprit-Saint a dit, par la bouche du prophète : " Il y a une route, une voie qu'on appelle la voie sainte; les simples la suivront et ne s'égareront pas. "

DISCOURS PRONONCÉ PAR S. S. BENOIT XV

LORS DE LA PROCLAMATION DE L'HÉROÏCITÉ DES VERTUS DE LA VÉNÉRABLE THÉRÈSE DE L'ENFANT JÉSUS

La France aspire au titre de " Mère des Saints ".

L'écho n'est pas encore éteint de la parole par laquelle, en proclamant l'héroïsme des vertus du Vénérable Fournet, Nous disions en cette même salle, il y a un peu plus d'un mois, que la France semblait aspirer à un nouveau nom, au titre enviable de " Mère des Saints " ! Et voici que nous pouvons aujourd'hui signaler le parfum d'une autre fleur éclose sur le sol français ; voici que nous devons reconnaître également héroïques les vertus de Sœur Thérèse de l'Enfant Jésus, religieuse professe du Carmel de Lisieux. Nous nous réjouissons de la confirmation que ce présent décret donne à notre parole rappelée tout à l'heure.

Nous nous en réjouissons pour l'honneur qui en revient à la France catholique et pour la légitime satisfaction qu'en éprouve le diocèse où s'admire le jardin dans lequel cette charmante fleur se forma et crût jusqu'à son complet développement.

Le secret de la sainteté est dans l'enfance spirituelle.

Mais à ces causes de joie, suggérées par la bienveillance que nous portons à la nation de Clovis et de saint Louis, s'ajoute un motif de particulière complaisance inspiré par le caractère spécial de la vertu dominante de Sœur Thérèse de l'Enfant Jésus. Car il n'est personne connaissant quelque peu la vie de la " petite Thérèse ", qui n'unisse sa voix à l'admirable chœur proclamant cette vie toute caractérisée par les mérites de l'enfance spirituelle. Or, là est le " secret de la sainteté ", non seulement pour les Français, mais pour tous les fidèles répandus dans le monde entier. Nous avons donc raison d'espérer que l'exemple de la nouvelle héroïne française fera croître le nombre des parfaits chrétiens, non seulement parmi ceux de sa nation, mais aussi parmi tous les fils de l'Église catholique.

Dans ce but s'impose une juste conception de l'enfance spirituelle. Mais le décret d'aujourd'hui, qui exalte une pieuse disciple du Carmel, arrivée à l'héroïsme de la perfection par la pratique des vertus dérivant de l'enfance spirituelle, n'est-il pas lui-même destiné à en propager la juste conception ? Chacun voit ainsi combien est plausible le motif que nous avons d'étendre notre allégresse au delà des raisons qui nous réjouissent avec nos fils de France. Chacun voit comment les fidèles de toutes nations, âge, sexe et conditions, doivent entrer généreusement dans cette voie par laquelle

Sœur Thérèse de l'Enfant Jésus atteignit l'héroïsme de la vertu.

L'harmonie qui règne entre l'ordre des sens et celui des esprits permet de baser sur le premier les caractères de " l'enfance spirituelle ". Observons un enfant dont le pas est encore incertain et qui n'a pas l'usage de la parole. Si un enfant de son âge le poursuit, si un autre plus fort le menace ou si l'apparition imprévue de quelque bête l'apeure, où court-il se réfugier ? Où cherche-t-il un abri ? Entre les bras de sa mère !... Accueilli par elle et pressé sur son sein, il dépose toute crainte et, laissant échapper librement un soupir dont ses petits poumons ne semblaient plus capables, il regarde avec courage l'objet de son trouble et de son épouvante, le provoquant même au combat, comme s'il disait : " Je suis désormais confié à un sûr défenseur; dans les bras de ma mère, je m'abandonne avec la pleine confiance non seulement d'être protégé contre tout assaut ennemi, mais aussi d'être conduit où il convient le mieux à mon développement physique. " De même, " l'enfance spirituelle " est formée de confiance en Dieu et d'aveugle abandon entre ses mains.

Les qualités de l'enfance spirituelle.

Il n'est pas inutile de relever les qualités de cette " enfance spirituelle ", soit en ce qu'elle exclut, soit en ce qu'elle suppose. Elle exclut, en fait, le sentiment superbe de soi-même, la présomption d'atteindre par des moyens humains une fin surna-

turelle, et la fallacieuse velléité de se suffire à l'heure du péril et de la tentation. D'autre part, elle suppose une foi vive dans l'existence de Dieu, un pratique hommage à sa puissance et à sa miséricorde, un confiant recours à la Providence de Celui qui nous octroie la grâce d'éviter tout mal et d'obtenir tout bien. Ainsi les qualités de cette " enfance spirituelle " sont admirables, soit qu'on l'envisage au point de vue négatif, soit qu'on l'étudie au point de vue positif; et, dès lors, on comprend que Notre-Seigneur Jésus-Christ l'ait indiquée comme condition nécessaire pour acquérir la vie éternelle.

Le Sauveur exalte l'enfance spirituelle.

Un jour, le Sauveur tira de la foule un petit enfant et, le montrant à ses disciples, il prononça ces paroles : " En vérité, je vous le dis, si vous ne vous convertissez et ne devenez comme de petits enfants, vous n'entrerez pas dans le royaume des cieux. " (MATTH., XVIII, 3.) Oh ! l'éloquente leçon qui anéantit l'erreur et l'ambition de ceux qui, considérant le royaume des cieux comme un empire terrestre, rêvaient d'y occuper les premières places ou demandaient quel y serait le plus grand ! " Quis putas major est in regno coelorum ? " Et, pour mieux établir que la prééminence dans le royaume des cieux serait le privilège de " l'enfance spirituelle ", le Seigneur poursuit en ces termes : " Quiconque donc se fera petit comme

cet enfant, celui-là sera le plus grand dans le royaume des cieux. "

Un autre jour, quelques mères lui présentaient leurs enfants pour qu'il les touchât; et comme les disciples les repoussaient, Jésus s'en indigna, disant : " Laissez venir à moi les petits enfants et ne les empêchez pas, car le royaume des cieux est à eux. " Et là encore il conclut : " En vérité, je vous le dis, celui qui ne reçoit pas le royaume des cieux comme un enfant n'y entrera pas. " (MARC., 10, 15.) " Quisquis non receperit regnum Dei velut parvulus, non intrabit in illud. "

Il importe de remarquer la force de ce divin langage, car il ne suffit pas au Fils de Dieu d'affirmer d'un accent positif que le royaume des cieux est aux enfants : " Talium est enim regnum coelorum ", ou que celui qui se sera fait petit comme un enfant sera le plus grand dans le royaume des cieux, mais il enseigne, en outre, d'une manière explicite, l'exclusion de son royaume pour ceux qui ne seront pas devenus semblables à des enfants. Or, quand un maître expose une leçon sous des formes variées, ne veut-il pas, par cette multiplicité de formes, signifier que sa leçon lui tient particulièrement au cœur ? S'il cherche tant à l'inculquer à ses disciples, c'est qu'il désire, par l'une ou l'autre expression, la leur faire plus sûrement comprendre. Il faut en conclure que le Divin Maître tient expressément à ce que ses disciples voient dans " l'enfance spirituelle " la condition nécessaire pour obtenir la vie éternelle.

Devant l'insistance et la fermeté de cet enseignement, il semblerait impossible de trouver une âme qui néglige encore de suivre la voie de la confiance et de l'abandon, d'autant plus, nous le répétons, que la parole divine, non seulement par la généralité de la forme, mais par une indication spécifique, déclare cette ligne de conduite obligatoire même pour ceux qui ont perdu l'ingénuité enfantine. Quelques-uns veulent croire que la voie de la confiance et de l'abandon en Dieu est réservée uniquement aux âmes candides que la malice n'a pas privées des grâces du jeune âge. Ils ne conçoivent pas la possibilité de " l'enfance spirituelle " chez ceux qui ont perdu leur première simplicité. Mais les paroles du divin Maître : " Nisi conversi fueritis et efficiamini sicut parvuli ", n'indiquent-elles pas la nécessité d'un changement et celle d'un travail ? " Nisi conversi fueritis, " voici indiqué le *changement* que doivent réaliser les disciples de Jésus-Christ pour redevenir enfants. Et qui doit *redevenir* enfant, si ce n'est celui qui ne l'est plus ? " Nisi efficiamini sicut parvuli, " voici maintenant indiqué le *travail*, car l'on comprend qu'un homme doit travailler pour être et apparaître ce qu'il n'a jamais été ou ce qu'il n'est plus; mais puisque l'homme ne peut pas ne pas avoir été enfant, les paroles : " Nisi efficiamini sicut parvuli " comportent donc l'*obligation* de travailler à reconquérir les dons de l'enfance. Il serait ridicule de songer à reprendre l'aspect et la faiblesse de l'âge infantile; mais il n'est pas contraire à la raison de découvrir

dans le texte évangélique le précepte, également adressé aux hommes d'âge mûr, de retourner à la pratique des vertus de " l'enfance spirituelle ".

Au cours des siècles, cet enseignement devait trouver un accroissement de force dans l'exemple de ceux qui parvinrent à l'héroïsme de la perfection chrétienne justement par l'exercice de ces vertus. La sainte Église releva toujours ces exemples, afin de faire mieux comprendre et suivre plus universellement le commandement du Maître. Aujourd'hui encore, elle ne vise pas d'autre but quand elle proclame les vertus héroïques de Sœur Thérèse de l'Enfant Jésus.

Sœur Thérèse de l'Enfant Jésus et l'enfance spirituelle.

Bien que cette heureuse servante de Dieu n'ait pas eu à prodiguer au service divin de longues années ni des entreprises ardues, elle apparut, en moins de cinq lustres, pleine de mérites. Disciple d'un ordre religieux dans lequel la gloire des docteurs est même l'apanage du sexe faible, elle ne fut cependant pas nourrie de fortes études; néanmoins, elle eut tant de science par elle-même qu'elle sut indiquer aux autres la vraie voie du salut. Mais d'où lui vient cette copieuse moisson, où a-t-elle tant cueilli de fruits mûrs ? Dans le jardin de " l'enfance spirituelle ". D'où encore cet ample trésor de doctrine ? Des secrets que Dieu révèle aux enfants !

Si la fille de Louis-Stanislas Martin, qui vit le jour à Alençon, le 2 janvier 1873, manifesta

d'abord l'insouciance et la vivacité joyeuse des enfants de son âge, tous les témoins s'accordent à affirmer que le malheur dont elle fut frappée, dans sa cinquième année, par la perte de sa mère, imprima dans son âme un grand sérieux et une extraordinaire maturité. Le Seigneur ne voulait-il pas faire ressortir en elle ce rapide changement, ce prompt travail à s'orner des qualités de " l'enfance spirituelle ", afin qu'elle pût réaliser dans son entier le divin enseignement: " Nisi conversi fueritis... nisi efficiamini sicut parvuli " ?

Il est certain que, dès lors, Thérèse fit preuve, dans ses paroles et dans ses actes, d'un jugement bien supérieur à son âge. Admirable fut surtout sa promptitude à rapporter à Dieu toute beauté contemplée dans les créatures et à espérer de lui seul le remède aux maux déplorés soit en elle, soit dans le prochain. Oh ! la spontanéité de son élan vers Dieu, surtout à l'heure de l'inquiétude et de l'angoisse ! Comme elle reproduisait bien l'empressement de l'enfant à courir se cacher dans les bras de sa mère quand il a l'intuition de ne pouvoir se suffire à lui-même ! Le recours de Thérèse à la prière était si fréquent, son abandon à Dieu si complet, qu'elle osait mettre sa vie sur la terre en parallèle avec celle du ciel.

Elle aimait ses parents d'un très pur amour; cependant elle aurait craint de les priver de la vie du ciel qu'elle estimait bien au-dessus de celle de la terre, en demandant pour eux une prolongation de l'exil.

L'entrée précoce au Carmel.

De tout ceci, il est facile de présumer qu'avec le développement des années, les vertus de " l'enfance spirituelle " jetteraient de plus profondes racines dans l'âme de la "petite Thérèse"; mais cette supposition fut bien surpassée par la réalité. On s'en convainc aisément par la conduite de l'enfant à l'heure la plus décisive de son avenir. Son père, vrai modèle des parents chrétiens, s'était résigné à se voir privé de l'assistance de sa dernière fille, et n'avait même pas caché son noble orgueil de consacrer à Dieu dans la vie religieuse toute sa descendance. Mais ainsi ne pensait pas le frère de sa mère, près duquel Thérèse demeurait. Du reste, l'évêque du diocèse et le Supérieur du monastère de Lisieux ne voulaient pas davantage satisfaire le vœu de l'adolescente de s'ensevelir au Carmel à l'âge de quinze ans. En vain, pourtant, chercherait-on une plainte sur les lèvres de Thérèse, soit contre la déclaration de son oncle qui refusait de consentir à son entrée avant dix-sept ans, soit contre l'opposition du Supérieur, qui l'ajournait jusqu'à ses vingt et un ans. Oh ! comme devait gémir la colombe impatiente de se cacher dans la retraite sacrée du Carmel ! Mais ses gémissements, elle les exposait à Dieu seul. Craignant même que cette opposition ne vienne de lui, elle n'osait contredire ses parents et supérieurs, qui pouvaient prendre comme un signe d'acquiescement ce silence, unique expression de son confiant abandon en Dieu.

L'attitude de Thérèse ne changea pas devant l'insuccès de son direct et courageux appel au Pape. Oh ! l'inutilité de ce long voyage et les marques de désapprobation et peut-être même de mépris qui lui furent alors si largement infligées ! Toutes ces épreuves n'allaient-elles pas ébranler sa résolution et lui faire préférer le conseil de l'homme à ce qu'elle avait cru déjà être une volonté de Dieu ? Mais l'héroïsme de la vertu suppose la constance et l'assiduité dans les actes.

Plus elle se heurtait aux contradictions humaines, plus la jeune Thérèse multipliait ses actes de confiance et ses protestations d'abandon entre les mains divines, se préparant ainsi à gravir la cime de la perfection chrétienne par l'exercice des vertus propres à " l'enfance spirituelle ". Ah ! le Seigneur ne lui épargnait pas les épreuves, et elle les embrassait comme des occasions de se détacher toujours plus de l'affection des créatures et de s'unir plus fortement à l'Époux de son âme.

Quand son évêque eut cédé finalement à ses instances réitérées, l'accomplissement de son vœu fut encore différé par la Prieure du Carmel, qui retarda de quatre mois son entrée. Thérèse alors aurait pu se prévaloir de la parole du Pontife Léon XIII lui intimant : " de faire ce que lui diraient les Supérieurs ", car parmi ses Supérieurs elle considérait avant tout son évêque. Mais cette insistance pour atteindre son but, bien que légitime, laisserait croire que Thérèse s'appuyait sur des arguments humains; sa confiance alors en

apparaîtrait diminuée, et son abandon moins complet. Elle préféra donc ne pas se révolter devant cette nouvelle déception et continua à se maintenir paisible, dans la persuasion que Dieu donne en temps opportun leur récompense à ceux qui se confient en lui.

De fait, la récompense vint pour Thérèse le 9 avril 1888. Par une disposition divine, elle fut mise sous le patronage de l'Enfant Jésus, qui se plaisait ainsi à reconnaître le soin qu'elle avait déjà témoigné d'honorer les vertus de son enfance. Mais pourquoi ne pas dire aussi que ce nouveau titre fut pour la pieuse Carmélite un stimulant à s'abandonner toujours plus au Seigneur ? L'Enfant de Bethléem se révélait à elle dans les bras de sa très sainte Mère, docile et prêt à se faire porter en Égypte et d'Égypte à Nazareth ; à son tour, Thérèse se plaçait entre les bras de la sainte Règle du Carmel, se laissant guider en tout par l'obéissance religieuse. Le Divin Ouvrier de Nazareth se montrait encore à ses yeux toujours occupé aux travaux que lui prescrivait son père adoptif, toujours soumis aux ordres de ceux qui lui représentaient l'autorité du Père céleste. A son exemple, Thérèse exécutait avec empressement tout ce qui lui était commandé par sa Prieure et sa Maîtresse du noviciat, et elle le faisait parfaitement, sans plainte ni observation d'aucune sorte, semblant n'avoir plus de volonté propre. Cette imitation des vertus de l'enfance du Sauveur fut si admirable en la jeune Carmélite que si le nom " de l'Enfant Jésus "

lui fût providentiellement échu, ses sœurs en religion auraient dû le lui décerner. A sa sainte Mère d'Avila, l'Enfant Dieu était un jour apparu, lui demandant son nom, et la pieuse réformatrice du Carmel de répondre : " Je m'appelle Thérèse de Jésus ", méritant de s'entendre dire : " Et moi, je suis le Jésus de Thérèse ! " De même, la Carmélite de Lisieux pouvait déclarer : " Je m'appelle Thérèse de l'Enfant Jésus, parce que l'Enfant Jésus est le Maître et le modèle de Thérèse. "

La Maîtresse des novices.

Cette estime générale de sa communauté fit choisir notre fervente Carmélite pour aider la Maîtresse des novices, malgré sa jeunesse et la date si récente de sa profession. Oh ! c'était le Seigneur qui, la sachant destinée à une brève existence, voulait lui faire accomplir en peu de temps de grandes choses. En effet, elle se servit de cet office pour croître en vertu ; loin de la distraire, il la perfectionna dans la pratique de " l'enfance spirituelle ". Malgré la différence des caractères chez les personnes avec lesquelles elle devait traiter, jamais ne s'altéra sa tranquille suavité ; et la multiplicité des demandes dont elle était assaillie n'amena jamais sur ses lèvres un accent d'impatience. Elle faisait appel à Jésus Enfant dans ses doutes, et, de cet Enfant, que dans l'atelier de Nazareth " l'on avait vu croître en âge et en sagesse " (Luc., II, 52), elle ne tardait pas à recevoir la solution de ses difficultés.

Sœur Thérèse de l'Enfant Jésus persévéra fidèlement dans sa voie durant les neuf ans et demi de sa vie religieuse. Nous ne voyons donc pas l'utilité d'insister davantage sur sa vertu caractéristique, ni d'expliquer comment elle atteignit, par cette vertu, le sommet de la perfection chrétienne.

Le Pape réfute une objection.

Nous vous ferions injure, ô très aimés fils, si nous nous arrêtions à vous démontrer que la sainteté de la servante de Dieu ne saurait être ternie par les prédictions faites sur son lit de mort, ni par son avis de répandre largement cette " Histoire d'une âme " dans laquelle la " petite Thérèse " s'était révélée elle-même. Très humble durant toute sa vie, elle ne pouvait, à l'heure suprême, s'exprimer en des termes apparemment contraires à l'humilité que sous l'impulsion directe d'un ordre divin. L'intelligence de l'homme est trop limitée pour lui permettre de comprendre les raisons du Tout-Puissant lorsqu'il inspire à ses créatures les paroles à dire ou les conseils à donner. On pourrait sans témérité y découvrir un dessein opportun d'étendre au delà des confins ordinaires l'efficacité du bon exemple. En outre, dans le cas concret de Sœur Thérèse, il convient de reconnaître une volonté spéciale de Dieu d'exalter les mérites de " l'enfance spirituelle ". Dans les saintes Écritures, nous lisons que " par la bouche des enfants est souvent rendue gloire à Dieu, ex ore infantium et lactentium perfecisti laudem ",

parfois même, il s'y ajoute le pouvoir de détruire les artifices de l'ennemi : " Ut destruas inimicum et ultorem. " (*Ps.*, VIII, 3.) Oh ! comment ne pas dire que Dieu ait destiné Sœur Thérèse de l'Enfant Jésus, par l'exercice des vertus propres à l'enfance, à prendre rang parmi ceux qui donnent à Dieu cette louange parfaite ? Un regard sur l'époque où elle vécut permettrait presque d'affirmer qu'elle eut cette mission : " Ut destrueret inimicum et ultorem. " Mais il ne lui eût pas été possible de la remplir sans l'universelle diffusion de l' " Histoire de son âme ".

Conclusions.

Et maintenant, loin de recueillir des objections, facilement réfutables contre la sainteté de Sœur Thérèse de l'Enfant Jésus, reconnaissons que cette sainteté fut formée de vertus héroïques par le perpétuel et pratique amour de " l'enfance spirituelle ".

A la reconnaissance théorique de cette vérité doit encore s'adjoindre le ferme propos d'imiter la nouvelle héroïne. Notre époque, hélas ! se montre trop inclinée aux duplicités et aux artifices frauduleux. Il ne faut donc pas s'étonner que la piété envers Dieu se soit tant refroidie et la charité envers le prochain si diminuée. Que l'on change ce genre de vie ! Aux mensonges, aux fraudes, à l'hypocrisie des mondains, que l'on oppose la sincérité de l'enfant. Avec cette sincérité, à la lumière de la Carmélite de Lisieux, que se propa-

gent aussi la sainte habitude de marcher toujours en la présence de Dieu et la disposition à se laisser porter par la main de sa divine Providence.

Sœur Thérèse de l'Enfant Jésus, peu de temps avant sa mort, avait promis de passer son ciel à faire du bien sur la terre. Nous savons qu'elle a tenu sa promesse, car les grâces dues à son intercession sont innombrables. Particulièrement dans les tristes jours du récent conflit mondial, Nous-même reçûmes de multiples lettres de soldats et d'officiers français qui attribuaient à Sœur Thérèse de l'Enfant Jésus leur préservation dans d'imminents périls de mort. Ces lettres portaient d'autant mieux le cachet de la sincérité qu'elles relataient souvent un " changement de vie ", gage de gratitude envers leur bienfaisante médiatrice. Mais qui ne conçoit aujourd'hui que la charitable Thérèse prodiguera davantage encore ses faveurs à ceux qui auront à cœur de l'imiter de plus près ?

Nous souhaitons donc que le secret de la sainteté de Sœur Thérèse de l'Enfant Jésus ne reste caché pour aucun de nos fils. Et afin qu'en tous il produise les admirables effets relevés en Thérèse, nous appelons la bénédiction de Dieu non seulement sur ceux qui sont ici présents, mais sur tous les membres de la famille chrétienne.

Qu'elle ait cependant les prémices de cette bénédiction, la France catholique, fière en ce jour de cette nouvelle héroïne sortie de son sein !

Et que soit particulièrement béni l'heureux diocèse de Bayeux et Lisieux, qui, par le nom de

Thérèse, a vu sa célébrité s'accroître dans le monde entier ! Puisse-t-il, par son intercession, conserver longtemps le digne évêque qui met une sainte émulation parmi les membres de son clergé, et voir fleurir chez les laïques la vertu chrétienne ! Mais les roses promises par Thérèse où doivent-elles tomber plus abondantes si ce n'est en ce Carmel privilégié où elle trouva la réalisation de ses brûlants désirs ? Que descendent donc copieuses sur lui les bénédictions célestes, afin qu'il demeure toujours un parterre où s'épanouissent des fleurs élues de sainteté !

Et, finalement, que le réconfort de la bénédiction divine ne manque pas à ceux qui, à Rome ou au dehors, s'emploient à promouvoir la cause de béatification de la Carmélite de Lisieux. Plus sera connue, en effet, la nouvelle héroïne de vertu, plus aussi sera grand le nombre de ses imitateurs qui donneront gloire à Dieu en pratiquant les vertus de " l'enfance spirituelle ".

DISCOURS DE S. S. PIE XI

LORS DE L'APPROBATION DES MIRACLES APPROUVÉS POUR LA BÉATIFICATION DE SAINTE THÉRÈSE DE L'ENFANT-JÉSUS

Il est certain que la voix de Dieu et la voix du peuple se sont comme divinement unies pour exalter la Vénérable Thérèse de l'Enfant-Jésus; mais c'est la voix de Dieu qui s'est fait entendre la première; ce n'est pas elle qui s'est harmonisée avec celle du peuple, c'est la voix du peuple qui a reconnu et suivi la voix de Dieu. Oui, la voix de Dieu s'est fait entendre la première, tout d'abord dans l'incomparable préparation dont nous admirons aujourd'hui les splendeurs, et c'est Dieu lui-même, en définitive, que nous admirons dans les vertus véritablement héroïques de cette créature toute céleste. La voix du peuple s'est élevée ensuite, sans délai, voix d'un peuple fervent, suppliant et qui venait en pèlerin vers elle.

A cette voix du peuple, les miracles sont venus ajouter leur éloquence, et c'est vraiment Dieu qui, dans cette harmonie merveilleuse, nous fait entendre sa voix dans toute sa force et dans toute sa magnificence : *Vox Domini in virtute, vox Domini in magnificentia.* Oui, c'est la voix de Dieu qui préparait cette âme pour lui faire gravir,

rapide et légère comme un cerf, les plus sublimes hauteurs de la perfection : *Vox Domini praeparantis cervos*. C'est la voix de Dieu qui, par le resplendissement des miracles, révélait le trésor des vertus qu'il avait condensées dans ce cœur : *Vox Domini revelabit condensa*, car les vertus de cette grande âme sont un vrai miracle : *A Domino factum est istud et est mirabile in oculis nostris*. Il suffit de lire la vie de la " petite Thérèse ", fût-ce dans un récit abrégé, pour se sentir le droit de dire d'elle, en empruntant les expressions du divin poète, qu'elle est la chose descendue du ciel sur terre pour nous montrer un miracle : *Cosa venuta di cielo in terra a miracolo mostrare*.

Or ce miracle-là est tout plein d'enseignements aussi propres à glorifier Dieu qu'ils nous sont profitables. L'opulente vertu de Dieu, la richesse infinie de l'artiste divin se manifestent à nous dans l'ordre surnaturel comme dans l'ordre naturel. On dirait même que la connaissance de l'ordre naturel est pour nous comme une initiation et une introduction à l'intelligence, bien autrement précieuse, de l'ordre surnaturel.

Le même Dieu qui lance dans l'espace, réglées avec une harmonie merveilleuse, les masses imposantes des mondes, taille aussi, dans le secret de la roche, les facettes des cristaux qui ne disent pas moins éloquemment la perfection de sa sagesse; la même main qui suscite les géants de la vie, sur la terre et dans les océans, forme aussi les invisibles organismes des infiniment petits.

Il en est ainsi dans l'ordre surnaturel. Pour nous en tenir aux derniers centenaires, le même Dieu qui suscite ces géants de la sainteté et de l'apostolat que furent saint Ignace et saint François Xavier, derrière lesquels se dressent, toujours resplendissantes à l'horizon de la vie spirituelle, les figures incomparables de Pierre et de Paul, d'Athanase, de Chrysostome, d'Ambroise et de Charles Borromée, le même Dieu se révèle en ce moment à nous comme celui qui, avec un amour infini, a formé dans le secret, telle une miniature exquisement fine de sainteté parfaite, cette toute humble, toute petite et si virginale *enfant*. Reconnaissez ici dans l'ordre surnaturel le même procédé auquel Dieu se plaît à recourir dans l'ordre naturel, ainsi que l'a chanté le poète chrétien dont nous célébrerons prochainement le cinquantenaire : " Dieu fait surgir de nos champs l'épi nourricier et le lin pour nous vêtir; il répand dans les plantes des essences médicinales. C'est lui qui a créé le pin qui brave les vents et le saule que courbe la main, le sapin qui résiste aux hivers et le peuplier qui ne craint pas les eaux, et c'est lui aussi qui fait naître la fleur dont le fin tissu étale pour lui seul la magnificence de son coloris, qui exhale vers le ciel les parfums de son calice et qui meurt en silence. " Cette fleur silencieuse, ce tissu aux teintes resplendissantes, ce parfum qui se répand au large, cette beauté qui ne se montre qu'au regard de Dieu, n'est-ce pas la petite Thérèse de l'Enfant-Jésus ?

Quelle est la parole que Dieu veut nous dire ?

Que veut nous dire la " petite Thérèse ", qui s'est faite, elle aussi, une parole de Dieu ? car Dieu parle par ses œuvres et c'est le propre de ceux qui lui sont le plus unis de nous parler, eux aussi, non par des mots, mais par leurs œuvres. Dieu nous dit, et la " petite Thérèse " avec lui, qu'il est une chose, sinon plus grande, du moins aussi grande que l'action et la puissance du génie, une chose qui, devant Dieu, est aussi précieuse que les grandes qualités de sagesse et d'organisation, si efficaces pourtant dans l'apostolat chrétien, telles que — pour rester toujours dans le souvenir des récents centenaires — celles de saint François de Sales et de sainte Thérèse de Jésus.

Oui, il est une chose qui, devant Dieu, est au moins aussi précieuse : c'est l'humilité, la douce et sincère humilité du cœur, la fidélité totale au devoir d'état, quel qu'il soit, en quelque sphère et à quelque degré de la hiérarchie humaine que Dieu nous ait placés et appelés à travailler, la disposition à tous les sacrifices, l'abandon confiant dans la main et le cœur de Dieu, et par dessus tout la charité vraie, le réel amour de Dieu, la tendresse véritable pour Jésus-Christ, répondant à la tendresse qu'il nous a lui-même témoignée, cette charité qui — comme l'Apôtre le disait aux fidèles de Corinthe et que ce dimanche-ci, non sans une providentielle coïncidence, l'Église nous rappelle — est bienveillante, patiente, toujours active et supportant tout, prête à tous les dévoue-

ments et à toutes les immolations. C'est là une voie qui, sans permettre à tous d'atteindre les hauteurs auxquelles Dieu a conduit Thérèse, est non seulement possible, mais facile pour tous. Comme l'observe saint Augustin, tout le monde ne peut pas prêcher et faire de grandes œuvres. Mais qui donc est incapable de prier, de s'humilier et d'aimer ?

Telle est la leçon que la " petite Thérèse " nous offre aujourd'hui, afin que nous puissions élever nos aspirations à la perfection de la vie chrétienne. Et c'est dans la splendide lumière de ces réalités ineffables que, de tout cœur, Nous félicitons la famille religieuse du Carmel de la nouvelle fleur que la charité du Cœur divin a fait surgir dans son jardin; Nous vous félicitons, Éminentissime Seigneur[1], et tous ceux qui ont coopéré à conduire à bon terme une si belle entreprise.

En cet anniversaire de l'apparition de Lourdes terminant la première année de Notre Pontificat, Nous remercions Dieu d'avoir voulu joindre aux heureux auspices qui, par la Vierge Immaculée, avaient présidé à Notre exaltation, les promesses Nous venant de la chère Étoile qu'est Thérèse de l'Enfant-Jésus, *miracle de vertus et prodige de miracles*. Nous lui recommandons, non seulement Notre pauvre et humble Personne, non seulement les œuvres d'évangélisation confiées à l'Ordre du Carmel, et toutes les missions qui lui furent si chères et qui lui inspirèrent des accents si fervents

1 S. E. le Cardinal Vico, Ponent de la Cause.

et de si hautes aspirations, mais aussi toute l'Église, toute l'immense famille que le Cœur de Dieu a daigné léguer à Notre cœur, et, de ce cœur, Nous tirons la plus chaleureuse et abondante bénédiction pour tous et chacun de vous, pour tout ce qui occupe votre esprit et votre cœur, afin qu'elle pénètre partout où pénètrent vos pensées et vos affections.

HOMÉLIE DE S. S. PIE XI

PENDANT LA MESSE SOLENNELLE DE CANONISATION,
17 MAI 1925

Vénérables Frères et Fils bien-aimés,

Béni soit Dieu et le Père de Notre-Seigneur Jésus-Christ, le Père des miséricordes et le Dieu de toute consolation[1], qui, au milieu des multiples sollicitudes du Ministère apostolique, Nous a accordé la joie d'inscrire la première au Catalogue des Saints, cette vierge que, la première aussi, au début de Notre Pontificat, Nous avons élevée aux honneurs des Bienheureux; cette vierge dis-je, qui s'est rendue *enfant* selon la grâce, mais d'une enfance qui, étant inséparable d'une réelle force d'âme, mérite pleinement, d'après les promesses mêmes de Jésus-Christ, d'être exaltée et glorifiée dans la Jérusalem céleste et devant l'Église militante.

Nous remercions Dieu également de ce qu'il Nous est permis aujourd'hui, à Nous qui tenons la place de son Fils unique, de redire et d'inculquer à tous, du haut de cette chaire de vérité et au cours de cette auguste cérémonie, l'enseignement si salutaire du Divin Maître. Comme ses

1. Ep. II, Cor., I, 1.

disciples lui demandaient " *qui serait le plus grand dans le royaume des cieux*[1] ", appelant un enfant et le mettant au milieu d'eux, Il prononça cette parole mémorable : " *En vérité, je vous le dis, si vous ne vous convertissez et ne devenez semblables à de petits enfants, vous n'entrerez pas dans le royaume des cieux*[2]. "

La nouvelle sainte Thérèse s'est pénétrée de cette doctrine évangélique et l'a fait passer dans la pratique quotidienne de sa vie. Bien plus, cette voie de l'*Enfance spirituelle* elle l'a enseignée par ses paroles et ses exemples aux novices de son monastère, et elle l'a révélée à tous par ses écrits, qui se sont répandus par toute la terre, et que personne, assurément, n'a lus sans être charmé et sans les lire et relire avec beaucoup de plaisir et de fruit.

Car cette candide enfant, épanouie dans le jardin fermé du Carmel, non contente d'ajouter à son nom celui de l'Enfant Jésus, retraça en elle-même sa vivante image; et, ainsi, quiconque vénère Thérèse, vénère en même temps, on peut le dire, le divin Modèle qu'elle reproduit.

C'est pourquoi Nous concevons aujourd'hui l'espoir de voir naître, dans les âmes des fidèles du Christ, comme une sainte avidité d'acquérir cette *enfance évangélique*, laquelle consiste à sentir et opérer, sous l'empire de la vertu, comme un enfant sent et opère naturellement. De même que

1. Matt., xviii, 2.
2. *Ibid.*, 3.

les petits enfants qu'aucune ombre de péché n'aveugle, qu'aucune convoitise de passions ne sollicite, jouissent de la possession tranquille de leur innocence, et, ignorant toute malice et dissimulation, parlent et agissent comme ils pensent, et se révèlent au dehors tels qu'ils sont réellement : ainsi Thérèse apparut plus angélique qu'humaine et douée d'une simplicité d'enfant, dans la pratique de la vérité et de la justice. La Vierge de Lisieux avait toujours présentes à la mémoire ces invitations et ces promesses du divin Époux : " *Si quelqu'un est tout petit qu'il vienne à moi*[1]. *Vous serez portés sur mon sein et caressés sur mes genoux. Comme une mère caresse son enfant, ainsi, moi, je vous consolerai*[2]. "

Consciente de sa faiblesse, elle se livra et s'abandonna tout entière à la divine Providence, et, appuyée uniquement sur son secours, elle travailla à acquérir, au prix de tous les sacrifices, la parfaite sainteté de vie à laquelle elle avait résolu de tendre, par une pleine et joyeuse abdication de sa volonté.

Ne nous étonnons pas si, en cette sainte Moniale, s'est accomplie la parole du Christ : " *Quiconque se fera petit comme un enfant sera le plus grand dans le royaume des cieux*[3]. " Il a donc plu à la divine Bonté de la douer et enrichir d'un don de Sagesse tout à fait exceptionnel. Elle avait puisé abondam-

1. *Prov.*, IX, 4.
2. Is., LXVI, 12, 13.
3. Matt., XVIII, 4.

ment dans les leçons du catéchisme la pure doctrine de la foi, celle de l'ascétique dans le Livre d'or de l'Imitation de Jésus-Christ, celle de la mystique dans les écrits de son Père saint Jean de la Croix. Surtout elle nourrissait son esprit et son cœur de la méditation assidue des saintes Écritures, et l'Esprit de vérité lui découvrit et enseigna ce qu'il cache ordinairement aux sages et aux prudents et révèle aux humbles. Elle acquit, en effet, — au témoignage de Notre Prédécesseur immédiat, — une telle science des choses surnaturelles, qu'*elle a pu tracer aux autres une voie certaine de salut.*

Cette participation surabondante de la lumière et de la grâce divines alluma en Thérèse une si vive flamme d'amour qu'elle en vivait uniquement, planant au-dessus de tout le créé, et qu'elle en fut, à la fin, consumée : si bien que, peu avant sa mort, elle pouvait avouer candidement *qu'elle n'avait rien donné au bon Dieu que de l'amour.* C'est évidemment aussi sous l'influence de cette ardente charité, que la Vierge de Lisieux conçut cette résolution et cette sollicitude *de tout faire pour l'amour de Jésus, dans le seul but de lui plaire, de consoler son Cœur divin et de procurer le salut de beaucoup d'âmes qui l'aimeraient éternellement.* Qu'elle ait commencé à le faire aussi dès son arrivée dans la patrie céleste, nous en avons la preuve dans cette pluie mystique de roses, que Dieu lui a permis et lui permet encore de répandre sur la terre, comme elle l'avait ingénument annoncé.

Aussi, Vénérables Frères et très chers Fils, Nous désirons ardemment que *tous* les fidèles du Christ se rendent dignes d'avoir part à cette abondante effusion de grâces, par l'intercession de la " petite Thérèse ". Mais Nous souhaitons encore bien davantage qu'ils la contemplent attentivement en vue de l'imiter, devenant eux-mêmes des *enfants*, puisque, sans cela, ils ne pourront, d'après l'oracle du Christ, parvenir au royaume des cieux.

Si cette voie de l'*Enfance Spirituelle* se généralisait, qui ne voit combien facilement se réaliserait cette réforme de la société humaine, que Nous Nous sommes proposée dès le début de Notre Pontificat et spécialement en promulguant ce solennel jubilé !

Nous faisons donc Nôtre cette prière de la nouvelle sainte Thérèse de l'Enfant Jésus, qui termine le précieux livre de sa vie :

" *O Jésus, Nous vous supplions d'abaisser votre regard divin sur un grand nombre de petites âmes, et de vous choisir en ce monde une légion de petites victimes dignes de votre Amour !* "

Au moment précis où le Saint-Père terminait cette Homélie, quelques roses — émouvant symbole — se détachant d'un lampadaire, vinrent tomber doucement aux côtés du Pontife.

112.64

BX
4700
.T5
.R44
1926

72608

Sainte Thérèse de l'enfant Jésus...

BX
4700
.T5
.R44
1926

72608

Sainte Thérèse de l'enfant Jésus.

WITHDRAWN
Manhattanville Library